MICHELA

# *J'ai quitté Satan*

Ma lutte pour m'enfuir
de l'Enfer du satanisme

*Traduit de l'Italien*
*par Christiane Palmero*

# *Préface*

J'ai lu avec intérêt ce livre, un témoignage impressionnant des réalités occultes qui, malheureusement, ne font que se développer et causent de graves dommages aux âmes. Parmi les nombreuses personnes — hommes, femmes, adultes et jeunes — qui restent prises dans les filets du Malin et qui s'enfoncent dans les méandres de l'obscurité, il y en a quelques-unes qui, grâce à Dieu, réussissent à s'enfuir, à quitter Satan, comme l'a fait Michela. Cette histoire est racontée, jusque dans ses détails les plus glaçants — qu'on retrouve dans ce type de biographie —, par sa protagoniste même, sous l'impulsion de son père spirituel, et dans le but de mettre tout le monde en garde — spécialement les jeunes — contre les risques encourus lorsque l'on veut jouer avec le feu... de Satan.

Satan. Beaucoup de gens aujourd'hui, y compris dans l'Église, tendent à en minimiser la présence et l'influence, à en nier l'existence, et le réduisent à un simple symbole du mal et des malheurs de la vie. Les diables, en revanche, comme le magistère de l'Église l'a rappelé plusieurs fois, sont des êtres spirituels qui, quand ils réussissent à endormir nos consciences, agissent d'autant plus tranquillement. Durant les années pendant lesquelles j'ai servi l'Église en tant que Préfet de la Congrégation pour la cause des Saints, il m'est souvent arrivé de constater, dans la biographie des Saints, l'action de Satan à laquelle s'oppose la force victorieuse du Christ qui triomphe toujours des ruses et des intrigues du Malin.

Le risque inverse, celui de voir le diable partout, existe aussi : c'est le fruit de sa ruse même. Le Malin, par définition, n'est-il pas précisément trompeur et ne sème-t-il pas partout la violence, la haine et la division ? L'Église invite à la prudence sur ce sujet et, par exemple, exige des prêtres choisis pour pratiquer des exorcismes qu'ils aient une préparation théologique et spirituelle, un

sage discernement des situations et une vie exemplaire. Elle les invite aussi à collaborer utilement avec d'autres experts des sciences humaines, telles la psychologie, la médecine, etc... Et c'est seulement quand on arrive à une raisonnable certitude d'être en présence d'une véritable influence — voire même d'une possession — diabolique, que l'on peut pratiquer l'exorcisme selon les formes et moyens établis par le droit canon. Il est toutefois évident que les bénédictions et les prières sont toujours utiles et extrêmement bénéfiques. Mais si la prière, qui peut être faite par tout le monde, est une chose, l'exorcisme, qui ne peut être fait que par le prêtre y expressément habilité, en est une autre.

Il ne faut, de toute façon, pas oublier que la lutte entre le bien et le mal, entre la haine et l'Amour, entre Satan et les disciples du Christ — car le Malin ne pouvant pas attaquer Dieu, attaque ses fils, les hommes —, est une réalité inéluctable que seuls les aveugles ne perçoivent pas. Il suffit d'observer comment va le monde ; il suffit de voir les journaux et la télévision pour se rendre compte du déchaînement de Satan — le prince de ce monde — à travers toutes les formes existantes de violence, de haine, de guerres, d'injustices, de méchanceté et tout le sang humain qui coule en tant de lieux. C'est une dure bataille qui est en train de se livrer, et parfois le Mal semble triompher. C'est pour cela qu'il faut être vigilant et prier ; rien ne doit être pris à la légère quand on sait que même de petites faiblesses peuvent amener à des déroutes catastrophiques. D'un autre côté, quand il nous arrive de pécher et de faire le mal, il ne faut pas nous laisser gagner par la peur et abattre. Dans ces cas-là, le découragement est une subtile tentation satanique : voilà pourquoi nous devons sans cesse persévérer dans notre confiance en Dieu ; plus que sur nous-mêmes, nous devons compter sur son infinie miséricorde qui est capable de retourner toute situation, même la plus compliquée et désespérée. En fait, son Amour est la seule arme qui nous permette de triompher, c'est le remède qui guérit les blessures de l'âme et le secret pour ne pas succomber à la tentation.

L'histoire de Michela est, au fond, un témoignage supplémentaire de la puissance de l'Amour miséricordieux de Dieu. C'est

ainsi que le récit doit être lu, dans tous ses détails, même les plus scabreux et rebutants. Si l'abîme du Malin est profond, la miséricorde du Seigneur est infinie et son action est toute-puissante. Le Christ, par sa mort et sa résurrection, l'a déjà vaincu. Il faut toutefois que le Christ triomphe dans nos vies, en chacun de nous. La leçon de Michela est simple et marquante. Satan ne peut être vaincu que par la toute puissance de l'Amour. L'Amour qui, à l'heure de l'épreuve, se nourrit de la prière confiante, de la persévérance à s'en remettre à Dieu, toujours et partout.

Nous sommes tous fragiles et en danger, nous avons tous besoin d'être aimés et consolés ; c'est pour nous tous que Jésus est mort sur la Croix. À partir de là, on comprend encore mieux la grandeur de la mission sacerdotale. Je voudrais le souligner en cette Année Sacerdotale voulue par le pape Benoît XVI pour réveiller chez les prêtres et les fidèles la conscience du don et de l'engagement que comporte le ministère sacerdotal, dans l'Église et la Société. Parfois, quand il ne peut pas faire autre chose, le prêtre procure avec amour un soulagement spirituel aux personnes atteintes de grandes souffrances psychiques et morales, et leur manifeste ainsi sa paternité spirituelle, qui est le reflet de la paternité divine. Si cet accueil de la part de l'Église vient à manquer, on court le risque de voir aller chercher ailleurs, chez des mages et sorciers, des solutions éphémères et illusoires, avec des conséquences dommageables et dévastatrices sur les intéressés mêmes, sur les familles et la société.

Je forme, du fond du cœur, le vœu que ce livre soit pour les prêtres un stimulant qui les pousse à vivre pleinement leur mission, à réaliser l'importance du ministère qu'ils sont appelés à exercer pour le bien des âmes. Qu'il serve d'avertissement à tous les chrétiens afin qu'ils ne se laissent pas illusionner par des mirages trompeurs de bonheur facile. Que l'expérience de Michela — qui a trouvé une nouvelle famille en la Communauté *"Nuovi Orrizonti"* — soit un encouragement pour les personnes prises dans les filets du mal, et qu'elles puissent trouver la force de sortir de l'étau dans lequel elles sont tombées, tout en sachant qu'elles pourront trouver une famille de frères et sœurs prêts à

les accueillir et à les aider tout au long de leur difficile chemin de renaissance humaine et spirituelle. Que ce livre aide chacun à comprendre les dangers d'un phénomène — l'occultisme, le satanisme — trop souvent pris à la légère. Et surtout, que l'histoire de Michela transmette la certitude que, quoi qu'il se passe, dans toute situation, même la plus embrouillée et dramatique, ce n'est jamais le Mal, ce n'est jamais Satan, mais Dieu, qui gagne. Celui qui est avec Dieu n'a rien à craindre, car Jésus a dit à ses disciples : *"Dans le monde vous aurez des épreuves, mais gardez courage : moi, j'ai vaincu le monde !"* (Jn 16, 33)

Août 2009

Cardinal José Saraiva Martins,
Préfet émérite de la Congrégation pour les Causes des Saints.

# *Introduction*

Le satanisme se caractérise principalement par une haine irrationnelle et indescriptible envers l'Évangile, l'Église, ses ministres et la liturgie. C'est l'inversion de la raison : elle ne gouverne ni ne canalise plus les instincts, ce sont eux au contraire qui dominent, piétinent et anéantissent la raison. On comprend alors pourquoi les sept péchés capitaux sont considérés par les satanistes comme des *vertus* à pratiquer pour arriver à la pleine réalisation de soi. On comprend aussi pourquoi le satanisme peut aboutir à des meurtres ou des suicides rituels. C'est une exaltation absolue de soi, une vision prométhéenne de l'homme qui se traduit par une prétention à l'auto-divinisation, à écarter Dieu. "*Vous serez comme des dieux*" (cf. Gn 3, 5), promettait l'antique tentateur, et sa promesse demeure inchangée pour ceux qui aujourd'hui s'inspirent de lui.

Je veux partager ici quelques considérations suggérées par la lecture du témoignage de Michela. Et je la remercie, elle qui a vécu ces douloureux événements et a eu le courage d'en faire le récit.

1/ Le satanisme est une menace permanente pour le Très Saint Sacrement du Corps et du Sang de Jésus. Les satanistes sont *savamment* et efficacement formés à le subtiliser dans les églises, chapelles, sanctuaires, basiliques, pour ensuite le profaner dans leurs rites infâmes de la manière la plus immonde et obscène. Trop de prêtres et de fidèles "*dorment*" et ne se rendent pas compte que l'Hostie Sainte est dérobée lors de la communion, quand elle est donnée aux fidèles, mais aussi à d'autres moments. Il faut être vigilant, et veiller avec une grande attention : les clés des tabernacles ne devraient jamais être facilement accessibles ; il vaudrait mieux, au

contraire, que les curés et vicaires ne les laissent ni dans les églises ni dans les sacristies, mais qu'ils les portent sur eux. On connaît des gens qui, sachant où elles étaient conservées, ont profité de l'absence des prêtres et de moments où l'église était déserte pour ouvrir le tabernacle et emporter un certain nombre d'Hosties pour ensuite les revendre aux satanistes ou, s'ils font partie de la secte, les apporter eux-mêmes sur le lieu où se tiennent les rites satanistes. Un groupe de satanistes se procura même la Sainte Eucharistie auprès d'un enfant de chœur qui, moyennant paiement, subtilisait des Hosties dans le tabernacle d'un couvent de Capucins sans que ceux-ci ne s'en soient jamais aperçu. L'an dernier, la dénonciation ci-après faite par Monseigneur Malcom Ranjit, de la *Congrégation pour le Culte et la Discipline des Sacrements*, dans la préface du livre *Dominus Dei*, de Monseigneur Athanasius Scneider, a fait beaucoup de bruit :

> "*Il y a aussi des abus de la part de ceux qui emportent les Espèces Sacrées pour les garder en souvenir ou qui les vendent, ou, pire encore, qui les emportent pour les profaner dans des rites sataniques. De tels faits ont été constatés même au cours de grandes célébrations, et y compris à Rome, où l'on a plusieurs fois retrouvé des Espèces Sacrées jetées par terre. De telles situations nous portent à réfléchir non seulement sur la gravité de la perte de foi, mais encore sur les outrages et offenses envers le Seigneur qui daigne venir à notre rencontre pour nous rendre semblables à lui et afin que la sainteté de Dieu se reflète en nous.*"

Tous les chrétiens, les personnes engagées dans les pastorales, les prêtres, les religieuses, devraient être très vigilants dans la protection du Corps et du Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, et tout faire pour en empêcher le vol. Ces horribles profanations nous rappellent vivement, en outre, l'importance et la nécessité de la *"réparation Eucharistique"* tant sous forme privée que *"publique"*, c'est-à-dire en présence de la communauté religieuse et paroissiale. Face à de si graves outrages envers Jésus dans la Sainte Eucharistie, il faudrait

que jaillisse spontanément dans notre cœur le désir de réparation, de consoler Jésus, de lui rendre cet honneur, cette gloire et cet amour qu'on lui refuse, en toute lucidité et volontairement, dans ces rites sacrilèges. Quand on connaît les événements surnaturels de Fatima survenus entre 1916 et 1917, on sait que les petits bergers Jacinthe, François et Lucie, avant que la Vierge ne leur apparaisse, ont été visités plusieurs fois par un Ange qui leur a offert — et, à travers eux, à chacun de nous — cette fameuse prière d'adoration Trinitaire et de réparation Eucharistique :

> *"Très Sainte Trinité, Père Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ, présents dans tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels il est offensé, et par les mérites infinis de son Très Sacré-Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs."*

Il est évident que parmi les outrages et sacrilèges envers le Corps, le Sang, l'Âme et la Divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ pour lesquels l'Ange nous a enseigné à demander réparation, il faut compter non seulement les communions de ceux qui reçoivent l'Eucharistie en état de péché grave (c'est-à-dire sans un vrai repentir et sans vouloir recourir rapidement au Sacrement de Confession), mais encore ces formes spécifiques et très graves d'outrage et de sacrilège que sont les profanations volontaires du Corps et du Sang de Notre Jésus-Christ.

2/ Les violences monstrueuses, les horreurs et la cruauté terrifiante que subissent les enfants et les jeunes adolescents de la part des sectes sataniques, qui se concluent souvent par le meurtre effarant et abominable de ces pauvres créatures (délit qui reste souvent inconnu et impuni), nous conduisent légitimement à suspecter que de tels groupes font partie d'un réseau

bien organisé et qui jouit de protections au plus haut niveau. Il est évident que certains adeptes du satanisme eux-mêmes ont réussi à s'infiltrer jusqu'à des postes influents au sein de la société. Devant cette très grave menace, les forces saines parmi les autorités civiles devraient tout mettre en œuvre pour prévenir et démasquer de telles organisations et leurs délits inhumains, et mettre ainsi fin à tant de crimes atroces.

3/ L'auteur de cet ouvrage, qui a vécu les événements dramatiques y relatés raconte dans les dernières pages qu'elle a témoigné de son cheminement dans quelques monastères de clôture, en action de grâce pour les prières que ces âmes consacrées avaient élevé en sa faveur vers le Ciel.

Par la suite, dans toutes les nuits du Samedi au Dimanche, précisément au moment où les satanistes se réunissent pour leurs célébrations atroces, et en réparation des outrages et sacrilèges qu'ils perpétuent, ces communautés ont instauré une veillée, désormais traditionnelle. Il serait souhaitable que ces initiatives méritoires de prière commune — pour réparer de tels péchés contre le Saint Sacrement — se développent dans les monastères, couvents, communautés religieuses, paroisses, sanctuaires et basiliques, et ce tant dans les nuits du Samedi au Dimanche, que dans les nuits précédant les fêtes et solennités de l'Église Catholique (c'est-à-dire au moment où ces cultes brutaux sont habituellement célébrés). On pourrait commencer la veillée par la célébration de la Sainte Messe, suivie de l'adoration Eucharistique ; on pourrait aussi célébrer la Sainte Messe à trois heures du matin, puisque c'est à cette heure précise que les célébrations sataniques atteignent leur apogée. La force réparatrice de la prière s'oppose efficacement à de tels rites infâmes, elle aide incontestablement les forces de l'ordre elles-mêmes — occupées à découvrir et à éradiquer ces organisations criminelles — et agit en leur faveur, et, elle agit à l'encontre de l'action d'infestation et de dévastation des esprits du mal invoqués aux cours de ces rites.

4/ À la lecture de ce récit, on découvre des faits horribles, malheureusement tous authentiques, qui dépassent toute imagination. J'ai observé que certaines descriptions ont provoqué, chez de nombreux lecteurs, un profond malaise, des inquiétudes, de l'anxiété, voire favorisé de fortes tentations contre la pureté, tellement certains détails sont scabreux. C'est pourquoi je déconseille aux personnes psychologiquement fragiles ou particulièrement sensibles la lecture des passages les plus répugnants qui font frémir d'horreur. Je recommande, en tout cas, à tout le monde, de ne commencer la lecture de cet ouvrage qu'après au moins dix minutes de prière où est invoquée la protection du Sang de Jésus, de la Vierge Marie et des Saints Anges.

5/ Pour conclure, et en faisant abstraction de l'expérience de Michela rapportée dans ce livre, nous devons dire que le sataniste, de manière générale, est quelqu'un qui ne s'est jamais ouvert à l'Amour infini et incommensurable du Christ pour nous. Celui qui a rencontré le Seigneur n'imaginerait pas une seconde adorer et invoquer Satan ni s'assujettir volontairement à cet être perfide et rusé qui, tout en feignant de s'allier à ceux qui le vénèrent, les haït, en réalité, d'une manière indicible, et n'attend que le moment de pouvoir les torturer sans fin après leur mort. Satan n'a pas d'amis, seulement des esclaves qui croient ingénument s'en être fait un ami. Lorsque quelqu'un, trompé par cette conviction erronée, conclut un pacte avec lui, accepte sa seigneurie et adhère à une secte satanique — dans laquelle il est *"initié"* par le grand prêtre et consacré au Diable —, il s'assujettit au Démon, c'est-à-dire qu'il entre dans un état volontaire de soumission diabolique. Cela peut créer entre la personne et le Diable un lien de très forte dépendance morale, dans la mesure où c'est la personne même qui le demande. Mais celui qui vend son âme et son corps au Diable reçoit-il vraiment ce qu'il demande ? Que demande-t-il habituellement ? La richesse, la chance, le pouvoir, des expériences sexuelles

dévoyées, la domination sur les autres, les honneurs, le succès, une longue vie, des vengeances, des pouvoirs extraordinaires, etc... Certains n'ont rien obtenu de ce qu'ils réclamaient ; d'autres n'en ont ressenti des bénéfices qu'au début, ce qui les a illusionné, mais qui n'a pas eu de suite ; il semble que très peu aient eu un changement radical de vie. Ils ont commencé à être chanceux en tout, dans tous les projets et activités qu'ils entreprenaient, lesquels semblaient entièrement se réaliser. En peu de temps, la notoriété, le succès, les gains, les postes élevés socialement sont arrivés. Mais c'était une gloire apparente et fugace ! Satan est le père et l'auteur du mensonge et ne peut tenir ses promesses. À l'improviste, l'empire ainsi construit s'écroule, entraînant dans l'abîme ceux qui en faisaient partie. Le satanisme est une des formes d'autodestruction individuelle et sociale les plus dévastatrices. Celui qui s'y adonne expérimente peu à peu une agitation intérieure toujours croissante qui ôte la paix et alimente puissamment le désespoir. Le lien avec Satan augmentant, ce dernier finit par perdre ce charme obscur dont il se parait au commencement, quand il cherchait à flatter sa victime pour l'attirer à lui : Satan se dévoile de plus en plus ouvertement, avec les caractéristiques propres à sa vraie nature. Au début, il se laissait *utiliser* par la personne, mais uniquement dans l'attente de devenir son maître quasi-absolu. Par analogie, il se comporte comme un lion tenu en laisse qui feindrait la douceur afin de dévorer celui qui s'approche candidement pour le caresser : celui qui entre dans son rayon d'action est agrippé et mis en pièces. Voilà vers quoi s'engage le sataniste qui, avançant sur ce chemin tragique, se découvre et s'aperçoit être bien différent de ce qu'il était, comme s'il avait changé de nature. Il se sent ministre et *"missionnaire"* du mal, il lui semble qu'il ne peut plus éprouver de soulagement qu'en faisant du mal aux autres. Il se sent poussé à commettre des actes de plus en plus pervers. Satan lui devient quelque chose de rebutant, de dégoûtant, de violent, d'épouvantable, d'indescriptible, mais il lui est pourtant impossible de lui désobéir. Le sataniste se sent déjà damné,

non pas parce que Dieu ne lui pardonnerait pas s'il revenait en arrière, mais parce que lui-même n'arrive pas à se repentir. Il ressent le désir d'échapper aux conséquences de son choix, mais sa terreur, à la pensée de ce que les membres de la secte pourraient lui faire subir s'il les reniait, est plus forte que la peur de la damnation éternelle. Il craint plus les hommes et le Diable que Dieu, et il obéit à Satan avec un empressement aveugle qui est le fruit de sa terreur. Son but est uniquement de vivre frénétiquement le temps qu'il lui reste de vie terrestre ; pour se justifier et lier d'autres personnes à lui, il ne montre qu'assurance et satisfaction, alors qu'au fond de lui le désespoir grandit. S'il a fait usage, même temporairement ou partiellement, des pouvoirs de Satan, et qu'il décide de se reconvertir à Dieu avant d'avoir atteint le *point de non-retour*[1], voilà que d'une part le grand prêtre et les autres satanistes cherchent à se venger non seulement par les rites sataniques célébrés contre lui, mais encore en lui envoyant de véritables tueurs à gage, et, d'autre part, que Satan en personne réclame sont dû et réagit à cette rupture du pacte conclu avec lui : il le fait soit en maltraitant la personne au moyen de fortes vexations, soit en lui faisant subir, d'affilé, toute une série de tourments. En fait, il veut lui dire par là : *"Tu m'as cherché, tu m'as voulu : quand ça t'a arrangé, tu t'es servi de moi et aujourd'hui tu voudrais te débarrasser de moi ? Eh bien, moi je ne m'en vais pas !"* Et ainsi, à chaque fois que l'ex-sataniste se met à prier, des réactions de rage de Satan se déchaînent pour l'en empêcher : il cherche à lui étourdir la tête, à affaiblir sa volonté et à multiplier les rétorsions[2]. Commence alors un combat très éprouvant dont l'ex-sataniste, s'il cherche Dieu sincèrement, dans un esprit d'abnégation et de pénitence concrète et authentique, pourra sortir victorieux, quelle que soit la dureté dudit le combat. Dans cette lutte, les exorcismes de l'Église et l'accompagnement de prière de personnes pieuses et de grande maturité humaine et spirituelle, sont d'une aide déterminante. Malheureusement, tous les ex-satanistes ne sont pas animés d'une volonté ferme et irrévocable, et c'est pourquoi beaucoup d'entre eux, au plus

fort de la bataille, finissent par jeter l'éponge. Le récit vécu par le témoin auteur de ce livre est très encourageant pour ceux qui luttent : ils peuvent comprendre qu'il n'est pas impossible de sortir du satanisme (comme de toute autre forme de pratique occulte) et de recommencer une vie nouvelle, renouvelés par l'Amour du Christ et de la Vierge Marie, notre Mère. Ce récit ressemble à un arc-en-ciel qui apparaît après la tempête, à une lumière qui disperse les ténèbres. L'histoire de Michela est un bon exemple des merveilles que Dieu et la Vierge Marie peuvent accomplir pour celui qui semble totalement englouti dans l'abîme du mal et qui, du plus profond de son angoisse, ouvre son cœur au Seigneur Jésus et l'invoque avec confiance. L'histoire de Michela est une grande victoire de l'Amour miséricordieux de Dieu.

**Père Francesco Bamonte,**
**Exorciste du Diocèse de Rome.**

---

1) D'après certains exorcistes (parmi lesquels le Père Candido Amantini, mort en odeur de sainteté à Rome le 22 septembre 1992), les sorciers et satanistes peuvent attendre un point un point de *non-convertibilité*, c'est-à-dire d'être devenus tellement esclaves de Satan qu'ils n'ont plus la possibilité de revenir en arrière.

2) On a recensé le cas de quelques ex-satanistes à qui le Démon a provoqué des fractures, une cécité provisoire ou permanente, des pertes de mémoire, la surdité. *"Un exemple : une vieille prêtresse de Satan que le prêtre avant invité à prier veut entrer dans l'église. Mais, alors qu'elle mettait la main sur la poignée de la porte, elle en reçut comme un choc en retour : sa main s'est cassée. On dut lui mettre un plâtre."* (René Laurentin, *Le Démon, mythe ou réalité ?* Editions Segno, 1995, p. 194)

# 1

## *Mon couteau et son baiser*

*"Maintenant tu peux avoir le pouvoir !"* Des paroles brèves et sèches mais qui suffisaient à me donner toute l'énergie dont j'avais besoin pour mener à bien ma terrible mission. La phrase continuait à résonner dans mes oreilles, à marteler mon cerveau, à l'unisson du battement de sang dans mes tempes et du bruit métallique rythmé du train qui m'emmenait à Rome.

*"Maintenant tu peux avoir le pouvoir ! Maintenant tu peux avoir le pouvoir ! Maintenant tu peux avoir le pouvoir !"* Une drogue plus efficace qu'aucune autre déjà expérimentée (et il y en avait eu beaucoup...), et qui pénétrait, goutte à goutte, dans mon corps, dans ma volonté. C'était le lundi matin 6 janvier 1997, et j'étais prête à tuer.

Pas même deux semaines s'étaient écoulées depuis que j'avais écouté cette promesse, susurrée à mon oreille par la Doctoresse entre les mains de laquelle, depuis plusieurs années, j'avais totalement remis mon existence, exécutant tous ses ordres quels qu'ils soient sans la moindre hésitation. Elle et d'autres confrères se retrouvaient dans une grotte, en pleine campagne, pour célébrer le rite de la nuit du 24 au 25 décembre, veille de Noël qui, pour la secte à laquelle ils appartenaient, représentait une des occasions les plus importantes et les plus chargées d'intensité de l'année.

Au cours de cette nuit, au moment précis où l'on célébrait la naissance de Jésus dans les églises catholiques, le Prêtre de Satan qui était à la tête de notre groupe devait confier à l'un d'entre nous — admiré de tous et élevé au rang d'*"élu"* —

une mission particulière, généralement risquée et sanguinaire. J'avais compris depuis quelques jours qu'il allait m'incomber de recevoir ce que, à l'époque, comme chaque membre du groupe, je considérais comme un grand privilège, un signe de prédilection particulière de la part de celui que nous avions choisi de servir : le démon.

La semaine précédente la Doctoresse m'avait convoquée à l'improviste chez elle : "*Ce soir, quand tu auras terminé ton travail, viens me rejoindre. Tu habiteras chez moi jusqu'au rite de Noël.*" Je ne m'en étais pas fait quand elle m'avait dit au téléphone de prendre le sac de voyage que je gardais toujours dans le coffre de ma voiture. Il s'agissait d'une sorte de "nécessaire d'urgence" qui contenait pyjama, linge de rechange et autres objets d'hygiène personnelle.

Je ne m'en étais pas servie souvent depuis que j'appartenais à la secte, mais, depuis le début, j'avais reçu l'ordre de l'avoir toujours à portée de main parce que je pouvais être appelée à n'importe quel moment à me transférer temporairement chez elle. L'expérience déjà vécue trois ou quatre fois m'avait appris qu'il s'agissait toujours d'un "moment fort" qui marquait ma promotion à l'intérieur du groupe. Vivre chez la Doctoresse faisait partie de ce chemin préparatoire ; on peut dire qu'il représentait une *full-immersion* initiatique destinée à me permettre d'affronter de façon adéquate ce qui m'attendait.

Ce fut avec un vrai sentiment de bonheur et d'attente confiante que j'entrai dans son appartement le soir du 18 décembre 1996. Il m'était défendu de poser des questions et je ne pouvais donc, pour connaître mon sort, qu'attendre qu'elle me mît au courant. Mais, en réalité, je ne ressentais même pas le besoin de savoir quoi que ce soit. L'état de dépendance envers elle que la Doctoresse avait réussi à créer en moi était tel que j'étais sur un nuage simplement parce que j'allais pouvoir passer, dans une symbiose totale avec elle, chaque minute des jours suivants.

Pour moi, cette semaine fut comme une extraordinaire lune de miel. À peine arrivée nous avons mangé quelque chose de très bon, puis nous avons eu un rapport sexuel long et intense qui me laissa épuisée. Je me sentais totalement relaxée, enivrée du plaisir que ses caresses et ses baisers avaient su me donner, mais aussi envoûtée par l'atmosphère magique qui planait dans ces pièces aux lumières diffuses et aux parfums capiteux. Et le fait, tout de suite après, de s'endormir dans ses bras douillets et protecteurs, fut vraiment rassurant.

Au réveil, le programme d'endoctrinement commença. Je vivais dans un état d'ivresse constant, je ne voyais pas la nécessité de sortir, je n'avais pas besoin de contact avec le monde extérieur. Il me suffisait de rester avec elle, de l'écouter, de faire tout ce qu'elle me disait. Dès le réveil je me sentais au centre de ses attentions. Nous mangions ensemble, sans jamais de radio ni de télévision, puis nous faisions le ménage, comme un couple uni par les années et l'amour.

La première thérapie à laquelle elle me soumit — elle était, de fait, psychothérapeute —, fut pratiquée sous hypnose. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé pendant que j'étais inconsciente, mais, au réveil, je me sentais très bien. Aujourd'hui je ne peux m'empêcher de rire quand je vois à la télévision un hypnotiseur qui fait un tas de rituels pour endormir les gens : moi, il m'a suffi de m'allonger et de fixer un tableau représentant une spirale blanche et noire.

Elle s'asseyait derrière moi et commençait à me parler d'une voix douce, comme une cantilène, tout en me disant de fixer le centre de la spirale et de ne jamais le quitter du regard. Après peu de temps il me semblait que tout tournait autour de moi, mes yeux se fermaient progressivement — mais pas comme lorsque je m'endormais quand j'avais sommeil — et je ressentais une sensation de relâchement, de la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux.

Il y avait, dans son appartement, un brumisateur qui diffusait un parfum particulier d'opiacé — je crois — ou de

quelque autre stupéfiant. Il procurait un bien-être qui facilitait probablement le travail dans les profondeurs que la Doctoresse faisait sur moi sous hypnose. Je ne sais pas combien de temps dura le traitement, mais, quand je me réveillais, il était quasiment l'heure de déjeuner. Je mettais alors à profit mes qualités de *chef* et cuisinais quelque chose de léger et d'épicé qui nous permettait, encore une fois, d'être complices au lit et de nous procurer réciproquement du plaisir.

Une douche, puis une nouvelle séance de thérapie psychanalytique, en état d'éveil cette fois. Je parlais et elle m'écoutait attentivement, intervenant rarement et de façon très apaisante. Ce que je disais lui servait probablement à orienter l'hypnose du lendemain, le but étant de résorber mes peurs et de programmer mes actes. Mon comportement d'alors n'était, en réalité, pas différent de celui d'un robot.

### Le film de Pasolini

Après dîner, on regardait toujours un film dont je me souviens encore aujourd'hui en tremblant à cause de sa renversante brutalité. C'était, là aussi, un aspect pathologique de notre rituel, qui s'était transformé, au fur et à mesure, en "drogue" et donc en dépendance. Je ne connaissais alors ni le titre ni le réalisateur du film : j'ai découvert plus tard qu'il s'agissait de *Salo et les cent vingt jours de Sodome* que Pier Paolo Pasolini avait adapté du trop célèbre roman du marquis de Sade. Ce fut la dernière œuvre de ce réalisateur qui mourut tragiquement sur le bord de mer d'Ostie le 2 novembre 1975, trois semaines avant la projection de ce film au Festival de Paris.

C'est un film qui me traumatisait à chaque fois, et dont, aujourd'hui encore, comme dans un *flash* mental, je revois quelques images. Il faisait partie d'une série de projections que la Doctoresse me proposait sur des thèmes crus tels ceux

sur la seconde guerre mondiale : documents sur Hitler, films sur les camps de concentration nazis, documentaires sur les persécutions contre les juifs. Je me rappelle bien qu'à la fin de ces films, à chaque fois, une rage terrible montait en moi, spécialement envers les plus faibles. Ma seule pensée était de détruire toutes les personnes en difficulté parce que, pour moi, un être faible n'avait pas droit à l'existence. Les enfants spécialement : leurs pleurs me faisaient perdre la tête, je perdais tout contrôle de moi-même.

Je n'ai jamais plus eu la force de revoir *Salo*, mais je me suis fait aider par une amie pour comprendre en quoi ce film servait à mon endoctrinement. J'ai découvert que de nombreuses phrases du scénario représentaient, de toute évidence, pour la Doctoresse, une sorte de décalogue idéal dont elle voulait que je sois pénétrée, conformément à une règle énoncée dès l'origine par les autorités qui exerçaient une domination absolue sur les prisonniers de la villa des horreurs : "Les moindres actes religieux, de la part de quelque sujet que ce soit, seront punis de mort."

On m'a expliqué que Pasolini a résumé ainsi le message du film : *"La dénonciation de l'anarchie du pouvoir"*. Un thème qui coïncide parfaitement avec ce que la secte m'instillait : la conquête du pouvoir à tout prix, dans une délirante apothéose de cynisme et de mépris envers tous ceux qui n'étaient pas des nôtres. Il suffit de lire quelques phrases des dialogues : *"Quand chacun de nous fait ce que bon lui semble du corps de ses victimes, il ne fait qu'être Dieu sur terre. Il suffit de substituer au mot Dieu le mot Pouvoir, et tout rentre parfaitement dans le programme que nous nous sommes fixé" ; "Il n'est rien de plus contagieux que le mal. Excellence, à mon avis, vous vous trompez : il y a des gens qui n'arrivent pas à mal se comporter, si ce n'est quand la passion les pousse au mal".*

Je me souviens, par-dessus tout, de l'éloge de l'homosexualité et de la violence dont j'ai compris, par la suite, qu'elles représentaient pour la secte la meilleure façon de glo-

rifier Satan et d'offenser Dieu : *"Le geste sodomite est le plus absolu en ce qu'il contient de mortifère pour l'espèce humaine, et le plus ambigu en ce qu'il accepte les normes sociales pour mieux les enfreindre. Il y a quelque chose de plus monstrueux que le geste sodomite, et c'est le geste du bourreau !"* C'est vrai, mais le geste du sodomite a l'avantage de pouvoir être répété des milliers de fois. *"On peut aussi trouver le moyen de répéter le geste du bourreau !"*

À la fin du film, ma rage intérieure était vraiment incontrôlable. J'aurais été capable de détruire n'importe quel ennemi. La Doctoresse me soumettait alors, à nouveau, à l'hypnose ; quand j'en sortais, je retrouvais ses bras accueillants qui m'apportaient calme et sécurité, en même temps que la certitude que ce que je faisais était juste. Tout de suite après, nous laissions libre cours à toute l'excitation qui était montée en nous. Des réactions sexuelles de niveau vraiment animal se déchaînaient en moi, et ce d'autant plus qu'elle me répétait de n'avoir aucune inhibition de quelque type que ce soit. Le péché n'existait pas, il n'était qu'un ensemble de règles créées par des gens qui voulaient seulement opprimer la liberté des autres : hommes, femmes, animaux, tout nous allait bien.

**La demande du Prêtre**

Le 24 décembre au soir, avant de sortir de la maison, je me rendis compte que j'étais vraiment arrivée à un tournant. La Doctoresse me donna la traditionnelle tunique noire à mettre sur mes habits, mais, au lieu de la cagoule noire que j'avais portée les autres fois, je reçus une cagoule rouge qui indiquait mon passage au grade supérieur dont j'avais été jugée digne. Je tressaillis tant j'exultais : j'avais commencé ma véritable ascension vers le pouvoir, je sentais que tous mes désirs pourraient enfin se réaliser.

Là où se déroulait le rite satanique se trouvait à une petite heure de distance en voiture. Nous sommes arrivées les dernières, vers minuit, et, quand nous sommes entrées dans la grotte, il y avait déjà le Prêtre (entièrement vêtu de rouge, comme la Doctoresse), deux autres personnes en cagoule rouge et tunique noire comme moi, tandis que les quatre derniers portaient tunique et cagoule noires. C'était comme s'ils nous attendaient : à notre arrivée ils ont entonné un chant, une répétition de litanies qui reprenaient différents noms du démon dont Lucifer, Asmodée, Belzebuth. Il s'agissait d'un rythme continu, sans aucune pause, de plus en plus frénétique, qui atteignait son apogée puis ralentissait, pour recommencer de plus belle — dans une répétition alternée d'aigus et de graves — jusqu'à un hurlement final qui déclenchait une espèce d'hystérie collective.

Je me souviens qu'il faisait très froid ce soir-là. L'endroit en question était une grotte naturelle, humide et recouverte de végétation. Il y avait, à l'intérieur, une table de marbre gris dont le plateau horizontal était plus ou moins à hauteur de genou. On aurait dit le couvercle d'un sarcophage ; une longue bande de tissu rouge en recouvrait la partie centrale sur toute la longueur.

Sur cet autel était posé un calice à pied court en forme de flûte : une grosse pierre d'onyx était fichée dedans, toute travaillée avec des incrustations en forme de petits serpents. À côté, il y avait un plat rond, en métal très léger, recouvert d'un tissu noir : au-dessus se trouvaient une quinzaine d'hosties et, posé en travers, un poignard d'une vingtaine de centimètres, à manche noir, lui aussi finement travaillé avec des dessins de petits serpents. Tant le calice que le plat étaient en argent, par opposition à l'or utilisé dans la liturgie catholique.

Sur le côté, il y avait une grande croix, sans le corps de Jésus, plantée à l'envers dans la terre, la partie haute et courte en bas. Elle semblait en bronze doré, du genre de celles qu'on utilise dans les processions, avec les extrémités horizontales

qui se terminaient par trois demi-cercles. Dans une cage posée par terre se trouvait un corbeau noir, vivant. Tout autour, à même le sol, étaient allumées de nombreuses bougies de cire rouge, contrairement aux autres fois où elles étaient noires.

D'habitude la Doctoresse se mettait à côté du Prêtre, derrière l'autel, tandis que nous nous tenions en demi-cercle face à eux. Ce soir-là, en revanche, à côté de moi : elle avait probablement senti que je me sentais un peu mal à l'aise. Elle approcha ses lèvres de mes oreilles et commença à me répéter la fameuse promesse de pouvoir. Des phrases telles que : *"Tu es le centre de ta vie" ; "Le pouvoir est au centre de ta vie" ; "Toi aussi, tu peux avoir le pouvoir"*. Peu à peu cela se transforma en une cantilène, si bien qu'à la fin je n'écoutais plus ce que disaient les autres qui continuaient à célébrer la messe noire avec le Prêtre.

Tout à coup, après avoir atteint leur apogée, les cris se turent et tout le monde regarda attentivement le Prêtre qui commença à parler d'une voix ferme. Entretemps je m'étais calmée et je me sentais extrêmement lucide et consciente. Les autres avaient compris que ses paroles m'étaient destinées : *"Tu peux être quelqu'un, tu peux avoir le respect du monde entier, tu peux obtenir le pouvoir."* C'était comme un baume qui me pénétrait d'assurance et qui renforçait mon désir.

Il m'expliqua que, dans une ville voisine, un autre de nos groupes attendait d'avoir sa Prêtresse : *"Tu pourrais être celle qui aura ce poste. D'ici peu tu pourrais t'habiller de rouge comme moi, tu pourrais être Prêtre comme moi."* Puis il continua : *"Il y a une fille qui commence à nous poser problème parce qu'elle accueille les enfants de la rue et certains jeunes qui ont décidé de sortir du monde du satanisme. Elle vit à Rome, où elle a fondé une communauté, et elle est très estimée de l'Église."*

Tous les adeptes étaient intimidés par le Prêtre, ou plutôt en avaient peur, parce qu'ils savaient qu'il pouvait décider, à tout moment, de donner punition ou récompense à chacun d'en-

tre nous. En sa présence il fallait respecter un code de conduite qui n'était pas enseigné mais qui était parfaitement clair : quand le Prêtre nous adressait la parole, nous ne pouvions pas lui répondre directement, car nous n'étions pas dignes de nous mettre à son niveau. Je parlais donc à la Doctoresse et, elle, s'adressait à lui à voix basse, tournée alors vers lui et me tournant le dos. Je compris qu'à cette occasion je ne devais prononcer que peu de mots : *"Que veux-tu que je fasse ?"*

Dans le silence le plus total, il me répondit avec une tranquillité absolue : *"Détruis "Nuovi Orizzonti" et tue Chiara."* J'appris, par la suite, qu'il s'agissait de Chiara Amirante, alors âgée de trente ans, laquelle avait créé, un an auparavant, une association de volontaires qui se proposaient d'aider les jeunes qui étaient tombés dans l'abîme infernal d'une vie privée de sens, qui avaient été séduits par la drogue, l'alcool, le sexe, les idéologies les plus perverses. Elle avait, depuis peu, ouvert un centre d'accueil à la périphérie de Rome, et elle avait publié, cette même année 1996, un livre sur la couverture duquel se trouvait la photo qui m'avait été montrée en cette dramatique nuit : celle d'une fille très jolie et souriante, aux cheveux longs et au regard intense.

### Le rite contre Chiara

Le Prêtre me fit sentir que le danger que représentait Chiara résidait dans sa simplicité même, grâce à laquelle elle avait le don de pouvoir se mettre en syntonie avec tout un chacun et de l'aider à sortir de ses difficultés. Je comprenais que le Prêtre était soucieux d'agir rapidement, de façon à mettre fin à une expérience qui n'en était qu'à ses débuts et qui pouvait être réduite à néant par la simple élimination de celle qui était à sa tête. Mon assentiment explicite ne fut même pas nécessaire : il semblait acquis aux yeux de tous mes confrères que j'acceptais la mission qui m'avait été impartie.

À ce moment-là, le Prêtre se retourna et ouvrit la petite porte de la cage, il prit l'oiseau d'une main et, de l'autre, le tua d'un coup de poignard à la gorge. Beaucoup de sang en jaillit, qu'il fit tomber à l'intérieur du calice. Il accomplit alors un rite contre Chiara. Tout d'abord il plongea la pointe du poignard dans le sang qui se trouvait dans le calice, puis il commença, d'un mouvement circulaire de la lame, à en lacérer la photo qu'il avait levée devant lui pour la montrer à tous les participants. Peu après il leva à nouveau la photo, de façon à faire voir que le visage de Chiara, lacéré et couvert de coulées de sang, était méconnaissable.

Il nous expliqua que Chiara était vierge parce qu'elle avait consacré sa vie à Dieu, et il se mit à entonner une litanie en latin, dans laquelle on comprenait qu'il invoquait Asmodée pour lui demander de provoquer une maladie des organes génitaux de Chiara. Pendant qu'il prononçait cette formule, il continuait à entailler, en cercle, la photographie avec la pointe du poignard. À la fin, il alla accrocher la photo au fond de la grotte, derrière nous, et fixa sur le front une grosse épingle dont la tête avait la forme d'une petite boule noire.

Il retourna à sa place et me tendit le poignard du coté de la lame. Je le pris et le lui rendis aussitôt après. Je ne regardai pas la Doctoresse pour lui demander ses instructions comme je l'avais fait dans d'autres circonstances : je savais que je devais me conduire ainsi, peut-être parce qu'elle m'avait transmis les instructions sous hypnose avant d'aller au rite. Le Prêtre prit à nouveau le poignard par le manche et le posa sur le plat : je me souviens clairement de la scène parce que, en touchant la lame, du sang m'avait tâché la main et que je l'avais frottée sur ma tunique pour la nettoyer.

Tout le monde avait désormais l'esprit embrumé. L'exaltation repartit de plus belle avec le chant rythmé qui, au fur et à mesure, se transforma davantage en un hurlement libératoire. L'habituelle orgie collective eut alors lieu, le sperme du Prêtre fut versé dans le calice, et, à la fin, les hosties consacrées — qui avaient été volées par un adepte dans

une église catholique — y furent plongées, une à une, puis mangées par chacun de nous. Pour la première fois, je la reçus juste après le Prêtre et la Doctoresse : cela marquait aussi ma promotion, symbolisée de façon visible pour tous les autres par la cagoule rouge que j'avais sur la tête. Enfin, la photo de Chiara fut jetée dans un brasier qui chauffait sur le côté, et réduite en cendres.

Cette nuit-là le rite fut particulièrement long, au point que nous sommes rentrées à la maison de la Doctoresse vers sept heures du matin, alors que, quand il n'y avait que la messe noire et l'orgie, le tout durait au maximum quatre heures. Je lui avais déjà rendu la tunique et la cagoule dans la voiture, et nous sommes allées dormir tout de suite. Nous sommes restées au lit tout le reste du dimanche, et le soir, quand je me suis levée, j'avais un mal de tête hallucinant. Nous avons mangé quelque chose à dîner et, tout de suite après, nous avons eu un rapport sexuel ; ensuite le rythme quotidien a repris, comme les jours précédents.

Les lumières étaient diffuses, les stores des fenêtres semblaient baissés, et elle continuait à me soumettre à des thérapies d'hypnose et de psychanalyse, et à me répéter, sans cesse, la phrase : *"Maintenant tu peux avoir le pouvoir !"* Elle résonnait dans cette pièce des milliers de fois par jour, elle m'était vraiment entrée dans le cerveau et dans le sang comme une drogue. J'avais quasiment l'impression de le toucher de la main, ce pouvoir, et je savais qu'il suffisait d'accomplir un acte pour le posséder.

La seule nouveauté consista à m'expliquer le plan imaginé pour contacter Chiara et pour me rendre au siège de la communauté à Trigoria, à la périphérie de Rome. La Doctoresse connaissait tout : la situation précise du lieu, les distances, les moyens de transport publics pour s'y rendre, les personnes qui vivaient avec elle. Nous faisions des répétitions sur la manière de me comporter. C'était à devenir folles... si nous ne l'étions pas déjà.

Ce 6 janvier, toutes ces images défilaient devant mes yeux pendant que le train continuait à m'approcher de plus en plus de mon objectif. De nombreuses années s'étaient écoulées depuis la dernière fois où j'avais séjourné à Rome, aussi avais-je, durant la semaine de préparation, continuellement répété mentalement tout mon itinéraire : après la gare Termini, je devais aller en métro dans le centre pour y faire un tour en attendant l'heure du rendez-vous, puis je devais prendre à nouveau le métro A, suivi du métro B jusqu'à Eur Fermi, et, enfin, l'autobus pour Trigoria.

J'avais téléphoné à la communauté quelques jours auparavant et, étrangement, c'était elle qui m'avait répondu et donné un rendez-vous pour le soir de l'Épiphanie. En fait, j'ai su par la suite que Chiara était épuisée parce qu'elle avait vécu une période particulièrement chargée et fatigante, au point de décider, au moins pour cette journée de fête, de ne plus prendre d'engagement. Mais, comme Chiara me le révélera personnellement, elle avait perçu que quelque chose n'allait pas chez moi, que j'étais en grand danger et qu'il était important, malgré son besoin extrême de repos, de me recevoir quand même et de me parler.

Je lui avais raconté au téléphone une histoire inventée avec la Doctoresse et destinée à parer à toutes objections éventuelles : *"Tu ne me connais pas, mais moi j'ai beaucoup entendu parler de toi et de ce que tu fais. J'appartiens à un mouvement catholique et j'aimerais pouvoir vivre quelques jours chez vous, parce que je pense me dédier à plein-temps à une expérience de volontariat et qu'il m'a semblé que "Nuovi Orizzonti" pourrait être l'endroit juste."*

Une chose très étrange m'était arrivée dans le train : quand je me rendis à la place qui m'était réservée, je trouvai sur le siège une page de *"Romasette*[1]*"*, le supplément dominical du quotidien catholique *"Avvenire*[2]*"*, où l'on parlait de Chiara et de sa communauté. Je lus l'article, qui parlait des souf-

frances des jeunes, et j'en reçus la confirmation de ce que je devais faire. Je pensai : *"Qu'est-ce qu'elle en sait, elle, de la souffrance ? Elle ne sait pas tout ce que j'ai vécu. Elle croit s'en tirer en ouvrant une communauté !"*

Je touchai le couteau avec lequel je devais la tuer et me sentis rassurée. Je l'avais glissé à l'arrière de mon jean, entre la ceinture et le pantalon, et j'en sentais la consistance, même s'il n'était pas particulièrement encombrant du fait que sa lame était rétractée. Je transportais peu de choses avec moi : l'habituel sac de voyage suffisait à contenir un rechange et le minimum indispensable pour un déplacement de quelques jours. En fait, il n'était pas nécessaire de la tuer immédiatement. Je pouvais faire un premier repérage des lieux pour vérifier la situation et les allers et venues à Trigoria dans la villa où la communauté avait son siège, puis revenir quelques jours après pour exécuter ma mission.

Mon programme romain se déroula à la perfection. J'arrivai par le train à la gare Termini le 6 janvier en fin de matinée et pris le métro jusqu'à la Piazza di Spagna pour y faire un tour, comme la Doctoresse me l'avait indiqué. J'étais très calme. Je me suis promenée, je suis allée manger dans un restaurant, puis je me suis assise sur les escaliers de la Trinità dei Monti pour observer les passants, comme une touriste quelconque. En fin d'après-midi j'ai repris le métro pour aller à Eur et, de là, poursuivre jusqu'à Trigoria.

Dans le métro un autre événement étrange survint. J'étais debout, accrochée à la main courante. Exactement en face de moi se tenait, seule, une sœur de la congrégation de mère Teresa de Calcutta : elle avait les yeux bleus et on devinait, des quelques cheveux qui pointaient sous son voile, qu'elle était blonde. Elle avait un sac de toile à anses de bois, et elle tenait un Chapelet dans une main. Sur son vêtement, le tra-

---

1 - "Romesept".
2 - "Avenir".

ditionnel habit blanc et bleu des Missionnaires de la Charité, ressortait un empiècement en forme de sept. Elle m'observait, d'un regard qui me gênait énormément. C'était comme si elle voulait me dire : *"Je sais ce que tu vas faire et je prie pour toi."* Ses yeux ne se sont jamais détachés de moi jusqu'à ce qu'elle descende du métro, quelques stations avant moi.

## Bienvenue à la maison

Peu avant 20 heures je me trouvais dans la zone de Trigoria, là où la communauté *Nuovi Orizzonti* avait son siège. Chose incroyable : je n'ai eu aucun mal à trouver cet endroit, comme si j'y étais déjà venue. Qui sait si, là encore, je n'ai pas reçu quelque instruction détaillée sous hypnose... J'ai sonné à l'interphone et on m'a ouvert la grille. J'ai parcouru l'allée d'entrée, j'ai pénétré dans un petit jardin et j'ai frappé à nouveau au petit portail de la petite villa jumelée où vivait Chiara. Après quelques secondes un garçon m'a ouvert et, derrière lui, j'ai vu Chiara qui se levait pour venir à ma rencontre.

Tout s'est passé en une seconde. Elle m'a embrassée, avec un sourire, et m'a dit : *"Bienvenue à la maison !"* Je me suis sentie illuminée, son baiser m'est arrivé droit au cœur, en même temps que le ressenti de son amour. C'était le baiser d'une mère, ce baiser que je n'avais jamais eu la joie d'expérimenter avant cet instant-là. Et ce fut ce baiser, précisément, qui retourna complètement toute ma vie. Chiara m'invita immédiatement, avec douceur, à m'asseoir et à manger. Je me rappelle qu'il y avait une table de ping-pong autour de laquelle de nombreux jeunes étaient assis. Je me mis donc à une autre table, petite, avec deux autres filles, et me retrouvai devant une assiette de pâtes à la sauce tomate et au parmesan.

Je me sentais mal à l'aise dans cet environnement. J'étais habituée aux serviettes damassées sur les tables, aux restaurants de luxe, à trois verres, aux couverts en argent et aux as-

siettes changées à chaque mets... Là, en revanche, je devais manger dans la même assiette et avec seulement une fourchette, à côté de drogués pleins de tatouages, de gosses de la rue qui, pour moi, étaient tous des délinquants, les pires des pires, indignes de la moindre considération. Je me disais : "*Mais où est-ce que je suis tombée... ?*" Pourtant, pour ma couverture de bonne fille qui voulait faire du volontariat, je devais parler avec ces jeunes, leur raconter un tas d'histoires.

À la fin du repas, Chiara m'emmena dans sa chambre et nous avons commencé à parler. Je me suis montrée très déterminée et lui ai raconté que j'étais à la croisée des chemins dans ma vie et que j'aurais aimé me consacrer à plein-temps à une œuvre de solidarité et abandonner mon travail de *chef* dans un grand restaurant.

Elle m'écoutait avec une attention extrême et un sourire accueillant. Elle me dit qu'elle avait observé comment, pendant le repas, j'avais réussi à créer en peu de temps une syntonie avec les jeunes qui m'entouraient. Elle se montra cependant très prudente en ce qui concernait le travail : elle me dit, fermement, de ne pas le quitter et, plutôt, de commencer à venir régulièrement quelques jours dans la communauté pour mieux connaître la réalité de *Nuovi Orizzonti* : ce n'est qu'après quelques mois que je pourrais éventuellement envisager l'opportunité de demander une mise en disponibilité.

Je ne m'attendais absolument pas à ce genre de réponse, et le coup que cela me porta me surprit moi-même et me mit les larmes aux yeux. C'était véritablement incroyable, mais ce qui devait être seulement un beau plan orchestré pour tuer Chiara était déjà devenu pour moi une exigence. Ce premier baiser et cette première rencontre avec Chiara et les jeunes de la communauté *Nuovi Orizzonti* avaient suffi à vraiment faire naître en mon cœur un unique et impérieux désir : "*Je veux tout lâcher et venir vivre ici !*"

Ils me donnèrent un lit pour dormir, et je passai le lendemain à parler avec les jeunes de la communauté et à observer

avec attention tout ce qui s'y passait. Le 8 janvier je retournai à la gare Termini pour retrouver mon travail. J'avais réservé le siège central dans un compartiment de six places, et, chose incroyable, qui trouvais-je en face de moi, sur le siège contre la fenêtre ? La même sœur de mère Teresa que j'avais rencontrée dans le métro de Rome. Impossible de se tromper : le regard, le visage, le sac, le Chapelet et l'empiècement sur son habit étaient bien les mêmes. Elle descendit un arrêt avant moi et, du marchepied, me fixa avec un sourire séraphique.

J'arrivai en ville en fin d'après-midi et allai directement au restaurant. Je voulais donner un coup de main pour préparer le dîner mais je m'aperçus immédiatement que je peinais au travail. Le propriétaire me demanda si je me sentais bien et je répondis que oui, pourtant je ne percevais plus les saveurs et les odeurs de cuisine m'indisposaient. Je commençai à ressentir d'étranges douleurs dans tout le corps. Pensant que cela venait du stress des derniers jours, je décidai de rentrer chez moi. Je m'étendis sur le lit et m'aperçus que mes pieds saignaient mais, comme je n'avais aucune blessure, je ne comprenais pas d'où venait tout ce sang. Je sentais mon cœur battre à mille à l'heure et craignais d'être sur le point d'avoir un infarctus. J'ai eu peur et j'ai pensé : *"Et maintenant, qui est-ce que j'appelle ?"*

Durant ces deux jours à Rome la Doctoresse ne m'avait jamais contactée. Évidemment, le dernier coup de téléphone que je lui avais passé, le 5 janvier, pour lui dire que le rendez-vous avec Chiara m'avait été confirmé, l'avait suffisamment rassurée. Je pensais à elle, et, dans le même temps, je revoyais les sourires de Chiara et de la Missionnaire de la Charité qui se mélangeaient dans mon esprit. Je ne réussissais pas à comprendre comment le souvenir de ces deux personnes m'apaisait, alors que, au contraire, l'idée de rencontrer la Doctoresse m'angoissait : c'était vraiment la première fois que j'avais ce genre de sensation.

Je décidai de téléphoner à Chiara et c'est elle, en personne,

qui me répondit tout de suite. Elle réussit à me calmer. Ensuite je me barricadai chez moi parce que, entretemps, les gens de la secte avaient commencé, de manière de plus en plus insistante, à chercher à me contacter. Par mesure de précaution j'avais garé ma voiture loin de chez moi, j'avais fermé à clef toutes mes serrures et ne répondais ni au téléphone ni à l'interphone. Ils continuaient néanmoins à appeler, à toute heure du jour et de la nuit, sûrement parce qu'ils étaient très préoccupés par les développements de cette affaire.

### De retour à Trigoria

Ma condition physique empirait de jour en jour. Je ressentais des douleurs de partout, j'avais la sensation que quelqu'un me rompait les os petit à petit ; je n'arrivais pas à dormir. Il y avait aussi le problème de la cocaïne : j'en étais désormais dépendante et l'absence de mes doses quotidiennes provoquait une crise de manque terrible. J'allai chez mon médecin traitant et me fis prescrire quinze jours d'arrêt maladie pour pouvoir prendre un peu le large.

À Chiara, que j'appelais souvent, je continuais à dire que je voulais quitter mon travail pour faire du bénévolat et lui demandais de m'accueillir dans la communauté. Elle, toutefois — comme elle me l'a raconté par la suite —, s'était rendue compte que je faisais partie d'une secte et que j'avais été envoyée pour détruire *Nuovi Orizzonti*. L'expérience vécue auprès de tant de jeunes en difficulté l'avait rendue particulièrement perceptive. En outre, au cours des mois précédents, sur 24 jeunes qui avaient été accueillis dans la communauté, 20 avaient été, de diverses façons, en relation avec des groupes sataniques. Elle retrouvait donc en moi plusieurs caractéristiques lui permettant d'induire mon véritable problème, au-delà de ce que je montrais et racontais.

Ses soupçons l'avaient poussée à consulter à la fois l'évêque

qui suivait *Nuovi Orizzonti* et le Père Raffaele — un prêtre exorciste —, et à recueillir leurs conseils sur la manière de se comporter avec moi. Tous deux furent d'accord sur la façon d'agir qu'elle proposait : être prudente, mais tout faire pour m'aider à sortir du piège infernal dont j'étais prisonnière. Chiara, en fait, s'était rendue compte que je vivais une situation de mort de l'âme, de désespoir, et aussi de véritable danger. Avec moi, elle fit semblant de rien, mais elle avait décidé d'agir à deux niveaux : protection de la communauté, pour éviter que je puisse faire du mal à elle et aux autres, mais, à la fois, amour à mon égard.

Toujours sous le prétexte de vouloir retourner dans la communauté pour approfondir mon expérience sur leurs activités, je convins avec Chiara de revenir à Trigoria le 17 janvier. Je lui avais dit que j'avais eu quelques jours de congé, et non pas que j'avais envoyé un certificat de maladie à mon employeur. Je chargeai, à l'aube, des affaires dans ma voiture et me mis en route. Ce qui est étrange, c'est que je continuais à garder dans ma voiture le couteau avec lequel j'aurais dû la tuer. Il y avait, en moi, comme un conflit entre le désir de sortir de la secte pour pouvoir vivre moi aussi dans la communauté, et, la force diabolique qui, que je le veuille ou non, me tenait en échec.

J'arrivai l'après-midi à la communauté et, selon la définition de Chiara, "le film *L'exorciste* a commencé". En fait, de cette dizaine de jours entre le 17 et le 27 janvier, je me souviens de fort peu : presque tout ce que j'en sais m'a été raconté par Chiara et les rares autres personnes qui furent témoins de la girandole de feux d'artifice que les démons déclenchèrent en moi.

En pratique, j'étais partagée en deux entre, d'un côté les présences qui dominaient ma volonté, et, de l'autre le désir de mon cœur de se libérer ; c'était la partie possédée qui voulait détruire Chiara et *Nuovi Orizzonti*, et la partie consciente qui voulait être sauvée de façon définitive.

À peine entrée dans la maison, Chiara m'embrassa de nouveau avec affection, me montrant qu'elle m'accueillait à bras ouverts. Si son premier baiser réussit à faire fondre mon cœur, juste après son deuxième baiser (peut-être, justement, parce que j'avais retrouvé le chemin de mon cœur, pour l'ouvrir à l'Amour de Dieu et commencer un chemin de conversion), il en est arrivé de toutes les couleurs... et encore davantage. À l'instant même où elle m'embrassa, les démons auxquels je m'étais consacrée ont littéralement *"explosé"*. Je me suis complètement transformée : contorsions du corps, visage déformé, regard chargé de haine. Et, à la place de ma voix, différentes voix masculines, non humaines, certaines métalliques, d'autres caverneuses. Les esprits démoniaques qui étaient en moi ont commencé à l'invectiver : *"Maudite, elle était à nous, elle était complètement à nous. Maintenant tu penses que toi, tu n'as qu'à arriver et qu'en quelques jours tu pourras nous l'arracher ? Tu te fais des illusions, parce qu'elle nous appartient et que nous ne la lâcherons pas. Elle n'aura pas moyen de s'en sortir, nous la tuerons et nous te tuerons aussi, et ensuite nous détruirons ta communauté."*

À ce moment-là, une force a commencé à se manifester, qui me soulevait de terre et me projetait contre les angles des murs et de la fenêtre. Chiara, qui avait déjà assisté à des expériences similaires, ne tentait pas de s'opposer physiquement à cette force (les jeunes de la communauté, tout forts qu'ils étaient, ne parvenaient pas à me maîtriser), mais elle priait avec autant de vigueur. Je reprenais conscience de temps à autre et ne me souvenais de rien de ce qui était arrivé, mais je cherchais à lui dire les véritables motifs qui m'avaient amenée à *Nuovi Orizzonti.* Profitant d'une accalmie passagère, elle m'a amenée dans sa chambre pour éviter que les jeunes ne soient épouvantés à la vue de la rage des esprits qui se manifestait à travers moi. Là, j'ai alors senti que je pouvais lui ouvrir mon cœur, et j'ai commencé à lui avouer que j'appartenais à une secte satanique et que je me rendais compte que je ne pouvais plus continuer ce genre de vie. Je lui ai raconté certaines

des choses que j'avais commises, dont ma consécration à Satan, et l'ai priée de m'aider à me sortir de cette expérience infernale dans laquelle je me retrouvais piégée.

Il m'a fallu plusieurs heures pour réussir à lui dire tout cela parce que, à peine commençais-je à parler de la secte et de ce que j'y avais fait, que ces lourdes *"interférences"* se manifestaient, combattues à leur tour par la prière de Chiara et celle d'un autre responsable de la communauté qui nous avait rejointes entretemps. La force qui gouvernait mon corps cherchait en permanence à attaquer Chiara et à me taper violemment la tête contre les murs pour me tuer.

Je continuais cependant à percevoir en moi un enchevêtrement d'émotions. J'éprouvais pour Chiara un sentiment d'amour-haine que je n'arrivais pas à m'expliquer rationnellement : je la voyais comme une personne dangereuse pour la secte, mais aussi comme celle qui pourrait me sauver la vie. J'avais peur de lui dire toute la vérité parce que je craignais que la secte me tuât, mais, dans le même temps, je me sentais aimée de Chiara telle que j'étais, comme si elle savait tout de moi et ne me jugeait en rien pour tout ce que j'avais commis.

## La lettre à Ratzinger

Le lendemain, Chiara appela l'évêque pour lui raconter ce qui s'était passé et le consulter sur la façon de m'aider et me protéger. J'avais eu la sensation, entretemps, cette nuit-là, que des griffes me lacéraient le corps : effectivement, quand je suis allée me doucher, j'ai vu de profondes marques rouges sur mon thorax. J'étais épouvantée parce que je ne savais pas à quoi les attribuer et que je ne pouvais pas imaginer me les être faites toute seule sans avoir ressenti de douleur : les griffures étaient vraiment profondes ! Nul ne m'avait jamais parlé de ces phénomènes et j'étais terrorisée du *crescendo* de situations que j'étais en train de vivre.

Je me rappelle que j'attendais anxieusement de parler avec Chiara, parce que je sentais que mon destin dépendait des décisions qu'elle avait prises avec l'évêque. J'étais pratiquement certaine que la secte était en train de me rechercher pour me tuer. Ma seule possibilité de salut était de me confesser et de communier : je pourrais ainsi, à défaut du corps, au moins sauver mon âme.

Je savais aussi que, si mes ex-confrères se rendaient compte que j'avais reçu l'eucharistie, ils ne chercheraient plus à me tuer parce que je serais alors devenue une martyre et je serais allée directement au Paradis. J'avais compris cela quelque temps auparavant quand nous fûmes convoqués à l'improviste un soir qui n'était pas un samedi ou un jour précédant une fête importante. Le Prêtre se contenta de nous dire qu'il suspectait de trahison l'un des membres, ce qui signifiait un grand danger pour nous tous. La proposition de le tuer fut mise aux voix ; nous étions neuf présents, mais seulement trois avec une cagoule rouge et eux seuls pouvaient voter. La décision fut unanime : s'en débarrasser parce qu'il était certain qu'il n'avait pas eu accès aux sacrements, sinon cela aurait été, pour nous, un échec, une âme définitivement soustraite à Satan.

Deux jours plus tard, j'appris qu'on avait trouvé un cadavre, avec un oiseau mort à côté, dans une ruelle de la ville. Les enquêteurs envisagèrent l'hypothèse de la piste satanique, mais l'affaire fut ensuite classée. À cette occasion aussi, la Doctoresse ne m'avait pas laissée rentrer chez moi et m'avait hébergée deux jours chez elle. Elle m'expliquait, durant la thérapie, qu'il était juste d'avoir agi ainsi, et elle fournissait des justifications qui m'apparaissaient alors raisonnables. J'estimais donc logique, pour moi aussi, qu'à la trahison que j'étais en train de commettre dût correspondre la peine de mort.

Ce 18 janvier, j'avais à peine fini de manger que je vis Chiara me saluer avec un beau sourire. Nous sommes allées à la cui-

sine et, à l'improviste, je me suis surprise à prendre un couteau et à chercher à la frapper. Je n'étais plus, à ce moment-là, maîtresse de mes gestes, dont je me rappelle d'ailleurs fort peu : je sais seulement que je n'ai pas réussi à toucher Chiara parce qu'elle s'est immédiatement mise à prier et que la force diabolique en moi fut paralysée et ne put que proférer des insanités contre elle. Les esprits étaient vraiment furieux et continuaient de répéter avec rage : *"De toute façon elle ne nous échappera pas, nous la tuerons. Nous avons travaillé longtemps pour l'avoir complètement en notre pouvoir. Nous ne te permettrons pas de l'arracher à nous. Tu nous le paieras, nous te détruirons !"* Tout cela m'a été raconté quelque temps après par ceux qui ont assisté à la scène du film ; moi, je ne me souviens de quasiment rien de ce que je faisais et disais quand ces présences mystérieuses se manifestaient à travers mon corps. Je me rendais seulement compte que quelque chose d'étrange et d'inexplicable m'était arrivé, surtout à cause des douleurs que j'éprouvais dans le corps : parfois c'était comme si on m'avait frappée jusqu'au sang à coups de bâtons, et, effectivement, ceux qui ont assisté à ces moments-là avaient l'impression que quelqu'un était bien en train de me torturer.

Tout de suite après je suis partie en courant chercher les clés de ma voiture pour m'enfuir, comme si les démons avaient instillé en moi une volonté autodestructrice. On m'a raconté que j'ai pu être stoppée, que je parlais avec ma voix normale, mais que je ne cessais de répéter : *"Je dois m'en aller, laissez-moi entrer dans ma voiture, je dois mourir."*

En substance je semblais normale, mais en réalité j'étais hors de moi à ce moment-là, parce que les forces qui me possédaient cherchaient à m'amener au suicide. Je perdais connaissance continuellement et, quand je revenais à moi, je me retrouvais allongée par terre avec Chiara qui priait pour moi et qui me rassurait : *"N'aie pas peur, le Seigneur te soutiendra et te donnera la force de remporter cette bataille."* Chiara m'avait emmenée dans sa chambre et ne laissait entrer aucun des jeunes ; elle voulait éviter qu'ils soient épou-

vantés par les scènes vraiment impressionnantes durant lesquelles les esprits auxquels je m'étais consacrée contrôlaient mon corps et ma voix. À ces moments-là j'avais une telle force que, même à cinq, les jeunes ne réussissaient pas à me maîtriser... Seule la force de la prière réussissait à contrecarrer la force inhumaine qui me possédait, aussi Chiara préférait-elle rester seule avec moi, assistée à certains moments de deux responsables de la communauté. Dans un de mes rares instants de lucidité, je demandai à Chiara de pouvoir me confesser. Un prêtre fut donc appelé, qui nous rejoignit l'après-midi même. Les trois heures qui séparèrent le moment où je décidais de me confesser de celui de l'arrivée du prêtre furent terrifiantes. Chiara m'a toujours dit qu'elle eut alors vraiment l'impression que ma décision avait provoqué toutes les furies de mes *"hôtes"* : la puissance des enfers s'était déchaînée comme jamais auparavant. Il s'agissait d'un combat à mort au cours duquel les démons essayaient de me tuer en me lançant à travers les airs pour que je me cogne de partout ; ils devaient, en outre, poursuivre leurs tortures de plus belle parce que je continuais à me contorsionner et à lancer des hurlements et des plaintes inhumains... Comme seule la force de la prière pouvait les combattre, Chiara ne pouvait me laisser ne serait-ce qu'un seul instant.

Ce ne fut pas une confession facile, tant du fait des péchés très graves que je devais raconter que du fait des hostilités lancées par les forces démoniaques. Le prêtre me dit que l'un des actes que j'avais commis, le vol et la profanation d'hosties consacrées, ne pouvait être absout qu'après autorisation expresse de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Il prit papier et crayon et écrivit mon histoire qu'il remit le lendemain au Vatican.

Par retour de courrier, avec une rapidité absolument inhabituelle, arriva une lettre signée du cardinal Joseph Ratzinger — aujourd'hui le pape Benoît XVI —, qui me donnait l'autorisation de recevoir l'eucharistie, dans une cérémonie que je raconterai en détail plus loin (aussi parce que, de façon

mystérieuse, cet événement sera relié à la double apparition de la sœur de mère Teresa). Dans cette lettre, il m'était prescrit d'étudier le catéchisme pendant un an et d'être suivie par un prêtre qui serait garant de mon comportement chrétien. Et, à ma grande joie, le texte affirmait ensuite : *"Aujourd'hui l'Église est en fête car un enfant est revenu à la maison."*

## Une décision fondamentale

Le lendemain, je rencontrai pour la première fois le père Raffaele, l'exorciste qui continue à ce jour d'être l'un de mes principaux points de référence. J'entrai dans la chapelle, et lui me tendit la main pour se présenter et me saluer. À peine le touchai-je que je tombai à terre, évanouie. On me releva, je lui tendis à nouveau ma main, et m'évanouis encore une fois. On m'a ensuite raconté que je m'étais alors transformée et lui avais lancé un regard haineux. Et le combat commença, entre lui et les démons qui me possédaient, combat qui devait durer longtemps, avec des rencontres presque tous les jours.

Pendant ce temps, diverses choses étranges étaient arrivées dans la communauté (et ce d'autant plus que je n'étais pas la seule à avoir été en relation avec une secte satanique) : des bruits de chars d'assaut dans le jardin, des lumières venant de l'extérieur, des coups aux grilles, des ombres de silhouettes non humaines qui passaient devant les fenêtres, et, quand on regardait dehors, il n'y avait pourtant rien ; nous avions l'impression d'être projetés dans un film d'horreur. Durant cette période nous avons tous fait un parcours de conversion en accéléré, du cogneur de la bande de Magliana, en passant par le revendeur de drogue, et jusqu'au *"forçat endurci"* : tout costauds et terribles qu'ils étaient, ils étaient tous dans la petite chapelle, les uns à côté des autres, à prier le Rosaire, effrayés, mais aussi incroyablement étonnés par la force de la prière.

Le 22 janvier, j'ai demandé à Chiara de m'accueillir comme consacrée à *Nuovi Orizzonti.* Je le désirais vraiment de tout mon cœur et sentais que cela allait marquer un tournant décisif dans ma vie ; aussi insistais-je continuellement auprès de Chiara de me donner la permission de faire les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de joie (vœux de tous ceux qui décident de se consacrer à *Nuovi Orizzonti*). À partir du moment où la décision de consacrer ma vie au Seigneur a habité mon cœur, la fureur des esprits qui jusqu'alors me maîtrisaient complètement s'est déchaînée dans toute sa *"splendeur"*. Ils invectivaient Chiara en continuation : *"Elle est à nous, elle est à nous ! Nous avons tant fait pour avoir son âme. Elle a fait un pacte de sang avec nous, elle nous appartient, elle est notre propriété. Nous ne partirons jamais. Maudite, on te le fera payer. Tu ne réussiras pas à nous l'arracher. Elle est à nous. Nous ne partirons jamais d'ici. Tu nous le paieras. Nous la tuerons, nous te tuerons !"* Pendant ce temps-là mon corps continuait à être projeté en l'air par une force mystérieuse. Ce fut vraiment un autre épisode terrifiant où il continuait de m'en arriver des vertes et des pas mûres, et pire encore, tandis que Chiara, encore une fois, cherchait à combattre les forces démoniaques par la prière. Ma demande de pouvoir me consacrer au Seigneur avait été appuyée par le père Raffaele, parce que, selon lui, ce pas, si important, pouvait aider à ma complète libération.

Je persistais également dans ma requête de consécration, le plus rapidement possible, à Dieu parce que, comme j'en avais fait de toutes les couleurs, je désirais demander pardon à Dieu de façon radicale par cette déclaration de volonté de lui appartenir, et, ainsi, renier concrètement ma précédente consécration à Satan. En substance, je désirais de tout cœur passer le reste — éventuel — de ma vie à glorifier le Seigneur et à le remercier de m'avoir arrachée à l'Enfer : je voulais faire de chaque instant de ma vie un "*merci*" à Son immense Amour et à Son infinie Miséricorde.

Peu après avoir parlé avec Chiara de mon vif désir de me

consacrer au Seigneur, je la vis sourire et se diriger vers la salle de bains. Quand elle revint, je prononçai une phrase dont j'ignore d'où elle a bien pu me venir : "*Chiara, tu es en train de perdre du sang.*" En effet, nul ne s'en était aperçu, mais elle avait subitement eu un violent flux de sang vaginal ; rien à voir avec les menstruations qu'elle avait, d'ailleurs, eues justement la semaine auparavant. "*Pourquoi me dis-tu cela ?*" réagit-elle. Je poursuivis : "*Je m'étais consacrée à Satan, tu essaies de m'en sortir et il est très en colère, parce que je lui appartenais. Maintenant il veut se venger sur ta virginité que tu as consacrée à Dieu.*"

Pour Chiara, mes paroles demeuraient énigmatiques. Elle les comprit seulement le lendemain, après s'être rendue chez sa gynécologue pour un examen. Elle avait fait, quelques semaines auparavant, une échographie pelvienne (à cause de fortes douleurs à l'appareil génital) qui n'avait rien montré d'anormal. Une nouvelle échographie révéla un état très préoccupant : un fibrome et divers kystes aux ovaires. La gynécologue l'avertit qu'il était urgent de pratiquer un curetage, mais que cela entraînerait une lacération de l'hymen.

Une petite lueur se fit jour, à ce moment précis, dans l'esprit de Chiara qui relia son hémorragie à ce que je lui avais dit : "*Satan veut se venger de ta virginité que tu as consacrée à Dieu.*" Elle décida alors de confier à ce médecin — qui était, elle aussi, une consacrée — ce qui lui était arrivé ces derniers temps. La doctoresse n'était pas étrangère à ce type de problème parce que sa sœur, comme elle me le confia, avait été tuée récemment par son mari, qui était un sataniste (il avait été identifié par la police et était incarcéré). Sa réponse fut que, en conscience, en tant que médecin, elle se devait d'insister pour que Chiara se soumît immédiatement au curetage. Mais, comme elle connaissait aussi la problématique sataniste, elle comprenait qu'il pouvait y avoir d'autres raisons à la forte hémorragie de Chiara et lui dit que si elle désirait rencontrer le père Raffaele — avant de subir l'intervention —, il valait mieux qu'elle le fît au plus tôt parce que, vu son état de santé

très précaire, chaque minute écoulée pouvait être dangereuse pour elle : elle avait, en fait, perdu beaucoup de sang et était si faible qu'elle n'avait plus la force de se lever. Et le père Raffaele ne se trouvait pas à Rome.

Pendant deux jours encore Chiara continua à combattre les forces qui me possédaient, et à perdre constamment du sang. On voyait qu'elle n'allait pas bien du tout, même si elle faisait tout pour ne pas nous inquiéter ; les *"bombes"* anti-hémorragiques prescrites par la gynécologue ne lui faisaient, à l'évidence, pas le moindre effet. Finalement le père Raffaele rentra à Rome, et Chiara courut chez lui : il suffit d'une prière sur elle, avec le rituel de bénédiction, et l'hémorragie cessa immédiatement. Le père Raffaele ajouta, avec son sourire séraphique : *"Je pense vraiment que, cette fois, Satan est particulièrement en colère contre toi !"* Une autre échographie, faite le jour même par Chiara, révéla la disparition de tout problème. La surprise de la doctoresse fut grande, et elle commenta : *"Un tel cas relève de l'incroyable, il résiste à toute explication possible de la science médicale !"*

Le rite de malédiction qui avait été exécuté la veille de Noël avait, probablement, produit pleinement ses effets au moment même où j'avais manifesté ma volonté radicale de choisir Dieu et de me consacrer à Lui, et non plus à Satan. Chiara me raconta par la suite que, précisément cette nuit-là, elle avait ressenti de fortes douleurs à l'appareil génital. Du reste, bien avant ma venue, diverses lettres de menaces de mort lui étaient parvenues, sur lesquelles apparaissaient d'étranges hiéroglyphes et des symboles sataniques, en sorte que, quelques mois auparavant, tant l'évêque que le père Raffaele lui avaient demandé de choisir parmi les jeunes un garçon qui lui servirait de garde du corps.

La gravité de ma possession avait fait estimer, tant à Chiara qu'à l'évêque, qu'il n'était pas prudent de me laisser habiter à Trigoria, et ce d'autant plus que, selon toutes probabilités, les membres de ma secte, qui n'avaient plus aucune nouvelle

de ma part, ne tarderaient pas à se lancer à ma recherche pour m'éliminer. Aussi, le 23 janvier, Chiara m'appela dans sa chambre pour me dire qu'elle allait me cacher en dehors de Rome, dans un appartement où je serai protégée par le prêtre qui m'avait confessée et par d'autres personnes de son groupe. J'en ai eu gros sur le cœur et ça m'a donné le cafard, mais elle m'a dit d'avoir confiance, même si j'ignorais où j'allais. C'était nécessaire, pour mon propre bien.

Je me rappelle que j'étais assise, dos au mur, à coté du matelas de Chiara, sans sommier métallique et posé à même le sol, et qu'elle me regardait avec des yeux brillants. Chiara, je ne l'ai jamais vue pleurer, mais, cet après-midi-là, il m'a semblé vraiment voir les yeux d'une mère qui pleure pour sa fille parce qu'elle ne sait pas si elle la reverra vivante. Le baiser avec lequel elle me dit au revoir et ses larmes alors que je m'éloignais, sont gravés dans mon cœur comme le signe indélébile de l'amour maternel et de la chaleur familiale que je n'avais, jusqu'alors, jamais eu la chance d'expérimenter.

# 2

## *Le combat commence, contre tout et contre tous*

Je suis née il y a environ quarante ans, le jour où l'Église catholique fête sainte Gemma Galgani. Une coïncidence vraiment singulière, et en quelque sorte providentielle parce que, comme je l'ai appris après mon retour à la foi, Gemma a été l'une des saintes qui a le plus combattu le démon, et qui en est sortie, évidemment, victorieuse.

Ma mère, qui vivait dans une ville du nord de l'Italie, avait une relation avec un homme marié avec lequel elle me conçut ainsi que cinq autres frères et sœurs. Lui, de son côté, avait trois autres enfants nés de son mariage. J'ai vécu avec ma mère pendant deux ans. Ensuite, peut-être à cause de problèmes d'argent ou parce qu'elle n'arrivait pas à s'occuper seule de six enfants, elle m'a mise au collège ainsi que mon frère cadet.

Quand, en 2004, je suis allée à la recherche de mes origines, j'ai découvert que mon père naturel était un personnage important qui était empêtré tant au niveau politique qu'au niveau ecclésial. D'après ma mère, il était très affectueux avec moi au début. Je n'ai jamais su ce qui s'est passé par la suite. Je fus adoptée à l'âge de six ans, et je ne me souviens pas de grand-chose des quatre années que j'ai vécues au collège. Dire que je ne m'y sentais qu'un numéro n'est toutefois pas exagéré, car c'était bien la réalité : on n'y appelait personne par son nom. Je dois probablement avoir refoulé beaucoup de choses qui m'ont fait souffrir dans cet endroit ; en effet, l'institution fut fermée peu de temps après ma sortie à cause des violences pratiquées sur les enfants.

J'ai, toutefois, une image bien claire à l'esprit. J'avais environ quatre ans et je me trouvais au parloir avec une dame blonde qui me parlait avec tristesse. Il s'agissait de ma dernière rencontre avec ma mère qui avait décidé de signer l'autorisation nécessaire pour que je sois adoptée. Elle me tenait les mains quand retentit la cloche qui nous appelait au réfectoire. Au collège, tout fonctionnait au rythme de ce signal qui scandait la journée, du lever au coucher.

Je cherchai immédiatement à m'en aller parce que le respect de la cloche était un impératif catégorique. Mais son âme était probablement troublée et elle me retint encore un peu, serrée contre elle, pour me faire un dernier adieu à travers les larmes. À cause de cela j'ai été en retard, je n'ai pas réussi à me mettre à temps à la place qui m'était impartie dans la file ordonnée du plus petit au plus grand, et j'ai fini au fond.

Alors que j'allais m'asseoir à table, un surveillant s'est approché de moi et m'a dit : *"Toi, tu ne manges pas, viens avec moi !"* Il m'a amenée dans une chambre blanche que je n'avais jamais vue, où il y avait un lit appuyé contre le mur. On aurait vraiment dit un lit d'hôpital, avec des barres métalliques sur les côtés ; sur le mur d'en face il y avait un miroir.

Il m'a fait me déshabiller et a commencé à me frapper avec un petit fouet. Je me rappelle très bien les petits plombs qui me frappaient et me lacéraient la peau. Après, il m'a ordonné de m'étendre sur le lit et il a fixé sur mes tempes, mes poignets et mes chevilles, des plaques froides qui étaient reliées par des fils à une machine. Il l'a allumée et j'ai senti des chocs électriques qui me faisaient sauter en l'air. Je voyais, reflété dans le miroir, mon corps qui sursautait de manière absurde sur ce lit. Je suis restée enfermée là plusieurs jours. À partir de ce moment-là, je compris qu'il n'y avait plus de quoi rire.

Quelques mois après, alors que je me trouvais dans le jardin et que je jouais avec une petite chèvre, je n'entendis pas, étant à l'extérieur, la cloche sonner, et, quand je rentrai,

le même scénario se reproduisit. Mais, cette fois, le surveillant abusa sexuellement de moi et me fit très mal. On me retint plusieurs jours, seule, dans cette pièce pour me soigner du fait que, évidemment, j'avais des séquelles. On mettait sur mes plaies un liquide qui me brûlait beaucoup. L'infirmière me disait : *"Si tu obéis, il ne t'arrivera rien."*

À une autre occasion, je ne me souviens même pas de ce que j'avais fait, je fus violemment frappée à la colonne vertébrale avec le manche d'un balai. Une douleur atroce, qui me revient périodiquement encore aujourd'hui, s'ensuivit parce que ça m'avait déplacé une vertèbre. Une autre séquelle héritée de cette époque : une fragilité des ligaments, parce qu'on nous maintenait longtemps, sans bouger, au lit, pour que nous ne gênions personne avec nos allers et venues dans les couloirs. C'est dur, quand on se retrouve avec de tels *"aide-mémoire"*, d'essayer d'oublier les souvenirs amers...

La sensation qui m'est restée, c'est que les abus sur ma personne ont commencé quand ma mère a cessé de venir me voir, après avoir accepté que je sois adoptée. Dans mon subconscient, l'arrivée des problèmes est directement associée au moment où les mains de ma mère se sont éloignées de moi. Voilà pourquoi le principal problème psychologique que j'ai dû affronter au cours de ma vie, et dans lequel je risque toujours de retomber, est, précisément, celui de l'abandon.

## L'énorme gifle du curé

Quand je fus adoptée, je pensais avoir enfin trouvé une famille et pouvoir vivre tranquille avec mon petit frère. Mais, dans les années soixante, il n'y avait pas, comme on dirait aujourd'hui, une *"culture de l'adoption"* jointe à la connaissance de ses différents aspects et des difficultés y liées à affronter ensemble. Je n'avais certainement pas un caractère facile, et mes parents adoptifs n'étaient pas préparés à leur tâche difficile et n'avaient personne sur qui s'appuyer.

Les premières années, ils ont essayé de nous donner l'éducation de base qui nous avait fait défaut au collège, et à commencer par les choses les plus élémentaires. Il suffit d'imaginer qu'à table je mangeais exclusivement des pâtes et du pain : je n'étais pas habituée à autre chose. Quand, pour la première fois, ils m'achetèrent une glace, je n'arrêtais pas de tourner et retourner le cône dans ma main car je n'en avais jamais vu auparavant. Et même chose pour la soupe, les légumes, etc...

Probablement aussi que leurs attentes à mon égard étaient différentes de ce que je pouvais offrir. J'avais un comportement rebelle qui ne facilitait pas nos rapports, et eux avaient des réactions excessives. Une fois, par exemple, mon frère cassa un vase. Quand la maman s'en aperçut, elle commença à hurler en demandant qui avait fait ça. Je vis mon frère en difficulté et décidai de m'accuser à sa place, mais elle s'en rendit compte et en fit une affaire d'état. Pendant des jours et des jours, elle ne cessa de me demander : *"Pourquoi as-tu menti ?"* À la fin, elle m'emmena chez une psychologue qui me soumit à divers tests d'où il ressortit que j'avais une intelligence supérieure à la moyenne : ma mère en finit alors avec son obsession, et nous n'y retournâmes plus.

Je me souviens d'une chose de mon enfance dans ma famille adoptive : du sentiment que mon père avait un comportement anormal parce qu'il ne me frappait pas quand je faisais une bêtise. J'étais trop habituée aux punitions du collège, et j'ai donc commencé, pour le provoquer, à mettre la barre plus haut et à le provoquer par des actes de plus en plus graves. Un jour où j'en avais vraiment fait de belles, il sortit enfin de ses gonds, j'en reçus pour mon compte et en fus vraiment contente.

Entretemps, d'autres proches avaient eu l'idée, eux, de me violenter. Un cousin plus âgé commença à abuser de moi sous le prétexte de jouer au docteur. Et, après lui, ce fut le tour d'un autre proche parent qui me viola à plusieurs reprises. Chose étrange, toutefois : tout cela ne me faisait pas

me sentir une victime. Pour moi, dans un certain sens, le sexe était déjà une chose normale, dont j'avais déjà fait l'expérience : aussi cherchais-je à leur faire plaisir, à ne pas les décevoir parce que, en ces occasions-là, je me sentais valoir quelque chose, je me sentais importante pour quelqu'un. Par la suite, à onze ans, en sixième, j'ai eu mon premier rapport sexuel avec un vrai petit ami, un garçon en classe Prima Superiore[3] qui avait trois ans de plus que moi.

Je ne souviens pas grand-chose de ma première communion. Je me rappelle uniquement mon petit habit, comme celui d'une mariée, qui me gênait énormément. Après il y eut le repas de famille, et, même ce jour-là, j'en ai pris pour mon compte, parce que j'avais boudé et mal répondu à un oncle qui m'avait dit une stupidité. Je me souviens bien, en revanche, de ma confirmation que je fis à douze ans, et non à onze, officiellement pour la faire en même temps que mon frère qui avait un an de moins que moi, mais, en réalité, parce que la sœur en avait décidé ainsi car elle voulait que je sache mes prières par cœur, et moi, de parti pris, je m'y refusais.

Quand arriva le jour de la cérémonie, l'évêque vint à la paroisse et tous les enfants lui baisèrent la main. Quand vint mon tour, je le regardai et lui dis : *"Non, je ne te baise pas la main parce que ça me dégoûte."* Le curé m'a envoyé une gifle terrible, qui m'a retourné la tête de l'autre coté. Je crois que l'évêque doit, encore aujourd'hui, se souvenir de cette scène... Voilà pourquoi, pendant longtemps, j'ai eu la conviction qu'on devenait prêtre ou sœur quand on était incapable de faire un autre travail : face à une enfant qui parle ainsi à un évêque, la seule chose à faire est d'éclater de rire, alors que moi j'ai reçu un énorme soufflet devant tout le monde !

Pour me défouler — j'étais un vrai garçon manqué — je m'adonnais au sport, surtout au football. À environ huit ans, déjà, j'allais au stade et je regardais *90° minutes* avec mon

3- NdT : Classe en Italie qui correspond à la 1ère année de second cycle du secondaire, 4e ou 3e en France.

grand-père qui était un vrai *"supporter"*. Inconsciemment, je voulais enfreindre les règles. Et, de toute façon, là où je vivais à l'époque, il n'y avait que le stade et la rivière : j'ai donc appris à jouer au football et à nager.

### L'alibi de l'adoption

À douze ans survint l'épisode qui est une sorte de ligne de démarcation dans mon adolescence. Un jour, ma professeur de mathématiques dit à une de mes cousines qu'elle voulait parler à ma mère. Ma cousine le rapporta à ma mère et cela fit toute une histoire ; pendant tout l'après-midi, comme dans un cauchemar, mes parents ne cessaient de m'interroger : *"Qu'est-ce que tu as combiné ?"* Je ne savais que répondre parce que j'aimais les mathématiques et que j'avais toujours eu de bonnes notes aux interrogations.

Finalement, le matin suivant, ma mère alla voir cette enseignante, laquelle lui expliqua qu'il y avait un problème : j'intervenais trop souvent pendant les devoirs en classe pour donner les solutions et je ne laissais pas à mes camarades le temps de résoudre les problèmes et les équations. La réponse de ma mère fut très simple : *"Madame le professeur, il faut la comprendre : c'est une fille adoptive !"* L'enseignante dit qu'elle l'ignorait et la pria alors de l'excuser. Comme elle était stupide : elle aurait pu résoudre ce problème directement avec moi, en m'invitant simplement à laisser plus d'espace à mes camarades. Et comme mes parents étaient stupides, eux aussi, qui, à mon retour à la maison, me soumirent à un interrogatoire épuisant pour découvrir quels problèmes j'éprouvais du fait de ma condition de fille adoptée.

Ce soir-là, je compris que j'avais désormais, pour l'avenir, une excuse toute faite pour tout : je fumais des joints, manquais la classe, en faisais de toutes les couleurs ? À chaque fois l'explication était : *"Je suis une enfant adoptée !"* Une fois, j'ai emprunté la voiture de mon père, alors que je n'avais pas le permis de

conduire, et nous avons atterri dans un champ de patates : *"Je suis une enfant adoptée !"* Quand je compris que c'était leur faiblesse, j'ai joué toutes mes cartes : *"J'ai une excuse inépuisable. On ne pourra plus jamais rien me dire ou me faire."*

En secondaire, j'aurais souhaité suivre les cours de l'école hôtelière. Mais mon père m'obligea à m'inscrire en comptabilité parce que, selon lui, je devais travailler, comme lui, dans ce domaine et dans l'administration. Je n'étais pas particulièrement contente d'étudier ces matières et aussi ne me comportais-je pas comme l'école l'aurait voulu : j'ai vraiment été un instrument de sanctification pour mes professeurs ! À chaque fois qu'ils me disaient quelque chose, je le prenais comme une provocation personnelle face à laquelle je me devais de réagir.

Par exemple, un jour, en Seconda Superiore[4], je fus interrogée en sténographie. J'étais convaincue de m'être bien préparée et je m'attendais à une bonne note, au moins un *"sept"*. La professeur, en revanche, voulait juste me mettre la moyenne. Je feignis alors de vouloir me suicider : je me jetai par la fenêtre de la salle de classe, en dessous de laquelle il y avait toutefois une petite terrasse, ce que l'enseignante ne savait pas : elle eut un infarctus qui entraîna son hospitalisation. Je fus expulsée pendant un mois et ajournée aux examens dans toutes les matières ; à la fin je fus recalée.

Alors que je redoublais cette classe, l'enseignante d'italien me demanda le passé simple du verbe lire. Je crus qu'elle se moquait de moi et fis exprès de lui donner une réponse erronée. Elle me mit un *"deux"*. À la sortie, j'étais très en colère. Un de mes camarades me donna une cigarette : *"Fume-toi ça."* Ce n'était pas du tabac mais mon premier joint : du *Libannais rouge*, un rêve ! Ensuite il y avait la petite bière, et on se fabriquait ainsi un cocktail parfait. Du reste, sur le mur de ma classe figurait un graffiti qui ne laissait aucun doute : *"Coule-toi la douce : l'herbe poussera toujours, et nous, nous la fumerons."*

---

4- NdT : Classe de seconde en France.

J'avais fait tomber un autre mur, comme pour le sexe. Je me disais, comme tout le monde, que je pourrais arrêter la drogue quand je voulais. Les joints me désinhibaient dans mes relations avec les autres et me faisaient oublier les problèmes que je vivais à la maison et à l'école. Mon rapport, conflictuel, avec mes parents adoptifs était désormais gangrené, notamment parce qu'ils n'acceptaient pas de se remettre en cause et qu'ils attribuaient chacun de mes comportements déviants uniquement au traumatisme de l'adoption.

En Terza Superiore[5], l'enseignante de français convoqua ma mère parce qu'elle ne réussissait pas à comprendre pourquoi mon français écrit était bon alors qu'à l'oral j'avais péniblement la moyenne. Elle soupçonnait de copier, alors qu'en réalité à l'oral je la *"défiais"* et ne voulais pas lui donner la satisfaction de lui répondre. Ma mère, très candide, lui fournit l'habituelle justification de l'enfant adoptée qui traversait peut-être une crise.

Après cet entretien, la professeur entra en classe et s'exclama, devant tous les élèves : *"Mais tu aurais pu me le dire que tu étais une enfant adoptée..."* À l'instant même je vis rouge, comme un taureau, l'adrénaline monta en moi de façon vertigineuse ; je me suis levée et, du banc au fond de la classe, je me suis précipitée sur son cou et l'ai soulevée en l'air. Si le garçon avec lequel j'étais ne me l'avait pas ôtée des mains, je l'aurais probablement étranglée. Le lendemain elle a retrouvé son auto — je me souviens encore que c'était une A112 — sur des briques parce que je lui avais démonté toutes les roues. Elle s'est mise en congé de maladie en milieu d'année et, l'année d'après, elle a changé de classe.

### Une annulation fatale

J'ai vraiment aimé mon petit ami du secondaire. Je conserve

---

5- NdT : Classe de première en France.

de nombreux très beaux souvenirs de nos courses, en deux roues, à quinze ans. Nous étions deux fous, mais deux beaux fous. Quand mon père le découvrit, sa solution consista à m'amener dans le bureau où il travaillait — dont le siège était situé dans une villa perdue — et à me frapper, à coups de pieds et de ceinture, jusqu'à ce que je lui garantisse que j'allais quitter ce garçon, ce que je n'ai, en réalité, jamais fait.

Même quand ma mère trouva, dans mon sac, un test de grossesse — qui, par ailleurs était négatif —, leur réaction fut de me frapper et non d'en parler. Le résultat qu'ils obtinrent ainsi, fut que notre relation s'effilocha de plus en plus. Pour ma part, je m'étais imposée de ne jamais leur faire savoir combien leurs coups me faisaient mal. J'avais appris une chose au collège : que plus on pleurait, moins on valait. Jamais, pas même morte, je n'aurais donné à mon père et à ma mère la satisfaction de me voir pleurer.

Je ne me rappelle pas avoir jamais reçu de marques de tendresse de la part de mon père : il ne m'a même jamais embrassée. J'en étais réduite à vivre avec une cuirasse. Les anniversaires et les fêtes *"sur commande"* étaient pour moi un cauchemar, parce que je n'arrivais pas à comprendre comment à Noël tout le monde devenait bon, tout d'un coup, et puis, à la Saint Étienne tout le monde se remettait à se comporter comme des charognes. C'est pour cela que je détestais tous ces événements : toutes ces embrassades, ces vœux, ces *"je t'aime"*, que l'on ne pensait pas du tout, me retournaient l'estomac. À la fin, tout se résumait à jouer la comédie...

Le ressort se cassa définitivement quand j'eus dix-sept ans. Quand j'y repense aujourd'hui, ce qui advint à l'occasion de la visite que ma classe devait faire à Milan pendant la Foire-Exposition fut tragi-comique. La veille du départ, je demandai à mon père l'argent nécessaire pour acheter le billet de train — je me souviens que c'était à peine plus de dix mille lires — et, lui, répliqua : *"Donne-moi une raison pour laquelle tu devrais y aller."* J'essayais de lui expliquer qu'il s'agissait d'une initiative de l'école, mais il ne voulait pas en-

tendre raison et il conclut en me disant : *"On verra si je te donnerai l'argent."*

Je sortis de la maison et me dirigeai vers l'école, mais, ce jour-là, je n'y entrai pas et allai me promener en ville. Je n'eus l'occasion de voir aucun de mes camarades et, quand je rentrai chez mes parents je les trouvais nerveux. Je demandai, à nouveau, à mon père l'argent du train et, pour toute réponse, lui et sa femme me battirent si fort que je m'évanouis. J'ai dû, d'ailleurs, deux ans plus tard, subir une opération maxillo-faciale entraînant une réduction de mandibule parce que les médecins avaient constaté une grave lésion dans ma bouche.

Je découvris plus tard ce qui était arrivé : pour des raisons politiques, le congrès auquel nous devions participer avait été avancé d'un jour et l'école avait, ainsi, annulé le voyage. Mon père était donc convaincu que je cherchais à les tromper et il n'essaya même pas de vérifier ma version des faits. Ils me frappèrent à coups de pieds à travers tout le quartier et jusqu'au couvent où se trouvait une sœur très jeune avec laquelle j'avais établi une belle relation ; ils lui dirent : *"Voilà, c'est le monstre que tu as créé, elle ne dit que des mensonges !"*, puis ils me ramenèrent à la maison.

C'était devenu pour moi, encore une fois, un défi. Le lendemain, à l'aube, je me suis enfuie de la maison et je suis allée le jour même à Milan. De là, j'ai téléphoné à mon amie sœur : *"Je suis devant la Cathédrale. Tu as vu que j'y suis arrivée !"* Elle me dit de reprendre le premier train et de venir au couvent, qu'elle essayerait de me protéger.

À l'arrivée, je trouvai toute ma famille alignée. Mon père était vert de rage, mais un oncle prononça une phrase à laquelle je me raccrochai au vol : *"Michela, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'es pas partie, par hasard, pour rechercher ta mère naturelle ?"* Cela fut comme un éclair : j'ai dit que oui, et j'ai inventé une histoire selon laquelle j'étais allée à Milan à la recherche d'informations auprès du Tribunal des mineurs. Ensuite j'ai regardé ma mère adoptive dans les yeux, et j'ai

joué la scène comme une grande actrice : *"Mais j'ai choisi de revenir chez toi !"*

### La fugue, à la majorité

Tous ces événements m'avaient, depuis quelque temps, amenée à décider que dès que j'aurai dix-huit ans je quitterai la maison. Et c'est exactement le dixième jour qui suivit l'anniversaire fatidique que je regardai mes parents dans les yeux et dis : *"Maintenant je suis majeure et vaccinée."* Je pris la valise que j'avais déjà préparée et me dirigeai vers la sortie. Mon père se mit à côté de la porte et me dit que, si je la franchissais, pour lui, j'étais morte. Je lui répondis à brûle-pourpoint : *"À partir d'aujourd'hui, c'est toi qui es mort pour moi."*

Je suis partie et je ne me suis jamais repentie de l'avoir fait, malgré toutes les tragédies qui me sont arrivées par la suite, parce que, pour moi, fuir ma famille adoptive était alors le seul moyen de pouvoir espérer survivre. J'ai dû aussi faire taire, en moi, un fort sentiment de culpabilité : celui de leur avoir laissé mon frère qui, à cause de cela, n'a pas voulu me parler pendant très longtemps, m'accusant de l'avoir abandonné.

Mon point de chute était une communauté de sœurs que j'avais connues au mois d'octobre précédent lors de leur visite à ma paroisse, dans le cadre d'une mission populaire, avec divers garçons et filles de cette congrégation. J'avais eu un entretien avec le Père responsable de cette communauté qui m'avait dit qu'il percevait en moi une vocation à la vie consacrée, et qui m'avait invitée à passer quelques jours chez eux. Profitant des fêtes de Noël je m'étais rendue dans leur communauté et cela avait été magnifique : un accueil extraordinaire, tous me faisaient fête et me disaient qu'ils seraient très contents que je devienne, moi aussi, l'une des leurs... Une fois rentrée à la maison, une des sœurs se mit à m'écrire régulièrement. Elle me racontait les choses qu'elles faisaient, me confiait combien la vie en communauté était belle. Je ne

peux pas dire que cela reflétait l'exacte vérité mais, dans ma fragilité d'alors, cela fit l'effet de catalyseur et me persuada de faire un choix pour lequel je n'étais certes pas préparée.

Les premiers temps, cette aventure se passa plutôt bien. Au début de la nouvelle année scolaire, elles me dirent qu'il fallait que j'obtienne le diplôme d'institutrice de maternelle, de façon à pouvoir travailler dans l'une de leurs institutions. J'ai donc commencé à étudier comme élève dans une école privée, et, en même temps, je participais à diverses activités de la vie du sanctuaire, lesquelles allaient du nettoyage à d'autres petits services. Je n'étais pas un sommet de perfection dans ma façon de suivre la vie de la communauté. Je continuais à être plutôt rebelle, je ne respectais pas facilement les règles. Les responsables, toutefois, ne me bousculaient pas trop et passaient sur quelques désobéissances, comme celles de fumer en cachette ou de ne pas être assidue à la chapelle pour les prières.

Après un an et demi passé en tant que postulante, j'aurais dû, en septembre, commencer mon noviciat. Au cours de l'été précédent, toutefois, j'avais commencé à m'apercevoir que quelque chose n'allait pas. J'appris par la suite que certaines novices avaient porté plainte pour abus sexuels, ce qui avait conduit à la mise en place, par le Vatican, d'une inspection canonique.

Honnêtement, je n'avais personnellement jamais rien vécu de tel. Le fait est que le prêtre responsable me suggéra de quitter la communauté. Je partis ainsi dans la nuit du 7 au 8 septembre. Comme je le saluai, il me bénit et prononça une phrase vraiment prophétique : "*Tu trouveras la mort de l'âme, et une femme te redonnera la vie.*"

### Ces lettres sans réponse

Pendant quelques mois, je me transférai en Emilia[6] dans une institution de sœurs où je continuai à étudier pour

passer le brevet supérieur. Entre-temps mes parents avaient appris mon départ de la congrégation et avaient cherché à renouer le contact avec moi. Nous nous revîmes et j'appris que mon grand père était hospitalisé depuis un mois. Il avait été le seul parent d'adoption avec lequel j'avais réussi à avoir une belle relation. Il ressemblait beaucoup au grand-père du dessin animé de Heidi : il semblait bourru en apparence, mais il avait un grand cœur. On l'appelait : *"l'homme aux yeux de glace"*, parce que le bleu de ses yeux était impressionnant tant il était limpide.

Il se disait athée, mais les valeurs que j'ai apprises de lui, personne d'autre ne me les avait jamais enseignées. Un jour nous fîmes une promenade et nous arrivâmes à une petite source qui allait en s'élargissant jusqu'à former un petit lac. Mon grand-père prit une poignée de terre et la lança dans l'eau qui devint, évidemment, trouble. J'avais, à l'époque, environ douze ans, et je lui demandai pourquoi il avait fait ça. Il me répondit : *"Tu vois, ton âme est comme ça. Il y a une source où tout est toujours propre, mais il peut arriver quelque chose, de l'extérieur, qui la salisse. Tu devras toujours préserver cette source pour qu'elle reste intacte, pour que l'eau soit propre en permanence."*

Quand j'appris son hospitalisation, nous étions à la fin Octobre. Je courus le voir à l'hôpital ; mon grand-père dit à toutes les personnes présentes de sortir de la chambre. Je crois qu'il était conscient que sa vie était désormais arrivée à son terme. Il me fit asseoir sur le bord du lit, me prit les mains et me murmura quelques phrases essentielles, mais dites avec le cœur : *"Je sais tout ce qui t'est arrivé. Ne te retournes jamais en arrière. Quelle que soit la décision que tu prendras, tu auras ma bénédiction. Va jusqu'au bout de tes choix, comme je l'ai fait. N'attends jamais l'approbation des autres."* Ces paroles me donnèrent une assurance sans borne. Elles ont retenti à mes oreilles dans de nombreuses circons-

---

6- NdT : Région du nord de l'Italie.

tances dramatiques, et j'y ai trouvé la force pour aller de l'avant, comme si je le sentais réellement à mes côtés.

En quittant l'hôpital je demandai à mes parents de me prévenir s'il mourrait. Le 27 novembre, ma mère et mon père vinrent me trouver et je demandai immédiatement des nouvelles de mon grand-père. Leur réponse me glaça : *"Il est mort le 7 novembre"*. Pour la énième fois ils se sont pris un *"allez vous faire foutre"*. Puis, le 8 décembre, je suis retournée dans ma famille et j'ai passé, le jour même, plusieurs heures devant la tombe de mon grand-père. Là, j'ai eu la certitude qu'il serait toujours présent dans ma vie. Encore aujourd'hui, quand je me sens en crise, je me mets à regarder le ciel étoilé et je me dis que mon grand-père se trouve sur l'étoile la plus brillante.

Quand j'étais à la communauté, j'avais travaillé à la cuisine et je m'étais rendue compte que j'avais une certaine habileté à cuisiner même si, de toute évidence, je n'étais qu'une dilettante. Une fois revenue dans ma famille, j'appris que le titulaire de l'un des restaurants les plus renommés de la région cherchait de l'aide. Il m'accueillit à bras ouverts et commença à m'enseigner les bases élémentaires de la profession de *chef*. Au début, j'étais *"hors-d'œuvrier"*, c'est-à-dire que je préparais, dans les assiettes, les hors-d'œuvres et les gâteaux. Mais, pendant ce temps-là, je l'observais cuisiner les entrées et les plats principaux. Il reconnut mon talent pour la cuisine et me dit que j'y ferai carrière. Entretemps, à la maison, il y avait toujours les mêmes problèmes avec mes parents adoptifs qui m'avaient imposé d'aller chez un psychiatre, lequel avait déjà commencé à me prescrire plusieurs psychotropes. À la troisième séance, il posa sur son bureau une pile des lettres et me dit : *"Ta mère me les a données pour que je puisse mieux comprendre ta personnalité. Maintenant, je voudrais en parler avec toi."*

Je regardais mieux le paquet et me rendis compte qu'il s'agissait d'une dizaine de lettres que j'avais écrites à des amies et des amis pendant mon adolescence. Effectivement, je m'étais toujours posée la question de savoir pourquoi, alors que j'écrivais à des jeunes que j'avais connus à la mer, je ne recevais

jamais de réponse. J'avais devant moi, inopinément, la solution de l'énigme : j'avais donné à ma mère toutes les enveloppes de ces lettres pour qu'elle les affranchisse et les envoie et, elle, les avait lues et conservées ! En dessous de ces lettres pointait mon journal personnel que je n'avais plus réussi à trouver après mon entrée dans la communauté religieuse.

Il s'agissait là, pour moi, d'une violence terrible. Mon monde avait été envahi sans que je n'en sache rien. Je me suis levée comme une furie et lui ai démoli tout son bureau. Quand je suis partie, je lui ai dit, avant de claquer la porte : *"Voyons si tu as le courage de porter plainte contre moi, parce que je crois vraiment que ça, ce n'est pas conforme à ton éthique professionnelle."* Je suis rentrée à la maison et là j'ai pris une chaise et j'ai massacré toutes les plantes et les bibelots que ma mère collectionnait. Ensuite, je suis allée au travail et j'ai tout raconté à mon patron.

Quand je suis rentrée à la maison, tard le soir, j'ai trouvé mes parents en compagnie d'un médecin qui voulait me convaincre de rentrer dans un hôpital psychiatrique. Dans le cas contraire, il menaçait de m'interner d'office. Je refusai, évidemment, et il appela la police. Le hasard voulut que la patrouille qui arriva soit composée de deux policiers qui, deux heures auparavant, avaient mangé au restaurant où je travaillais et que j'avais salués. L'adjudant fut comme un père : il écouta le médecin, lui dit qu'il s'occuperait de moi, me suggéra de prendre quelques habits, puis m'accompagna dans un hôtel du coin.

Dans la voiture, il me conseilla d'aller vivre seule. Le lendemain, j'en parlai avec le propriétaire du restaurant qui réussit immédiatement à me trouver un appartement à louer. L'adjudant me dit également que — si j'en ressentais l'utilité — il avait une amie psychologue qui appartenait aussi au tiers-ordre salésien : *"Si tu veux je t'y emmène."* Il alla jusqu'à prendre un jour de congé pour m'y accompagner et, effectivement, les rencontres avec cette doctoresse — qui durèrent

environ un an —, me confirmèrent que mon comportement n'était pas celui d'une folle.

### L'aventure en tant que *chef*

Un jour, mon patron eut un infarctus et dut être hospitalisé d'urgence. Les médecins lui ordonnèrent le repos absolu pendant un mois, mais nous avions beaucoup de réservations pour des déjeuners et des dîners, et fermer le restaurant eût été dramatique. Son frère me demanda alors d'essayer de le remplacer. Personne, dans la salle, ne s'aperçut que le patron n'était pas là, parce que je réussis à cuisiner parfaitement ses spécialités. Quand il rentra, il me félicita de tout cœur, me mit à plein-temps en cuisine, et m'enseigna, pendant encore une année, tout ce qu'il pouvait.

À l'époque je travaillais comme une folle, de seize à dix huit heures par jour, mais je gagnais deux millions de lires par mois, ce qui n'était pas peu il y a vingt ans. Un restaurateur qui avait déjeuné chez nous apprécia mes capacités et m'offrit de faire une saison sur la côte tyrrhénienne, avec un salaire majoré de cinq cent mille lires, plus le gîte et le couvert. Je demandai conseil à mon "*maître*" qui, contre son propre intérêt, me poussa à accepter : "*Les bases, maintenant, tu les as. Ce que tu dois apprendre ce sont les styles, et tu ne pourras le faire qu'en allant voir ailleurs.*" En réalité, il m'avait enseigné beaucoup plus. Il m'avait fait comprendre que cuisiner signifiait exprimer ses propres émotions. Il me disait : "*Quand tu cuisines, tu ne dois pas suivre passivement la recette. Tu dois rester en contact avec tes émotions du moment, et sur cette base, rendre ta réalisation originale. Par exemple, tu sais que la base, pour le poisson, c'est : huile, ail, persil, vin blanc, citron. Mais, à partir de là, tu dois ajouter ce que tu ressens par rapport à ce poisson précis que tu es en train de travailler : poivre, piment, safran, ou autre chose. Le goût, c'est toi qui dois le créer. Tu ne dois rien expliquer. Le client ne doit pas parler avec toi, mais avec son plat.*" Par la suite, je me suis bien

amusée quand il m'est arrivé d'avoir à mes côtés des apprentis cuisiniers qui venaient du Japon pour apprendre la cuisine italienne. Ils étaient là, avec papier et crayon pour écrire en détail tout ce que je faisais, mais ils devenaient fous parce que, d'un jour à l'autre, je ne réalisais jamais un plat exactement de la même façon !

À partir de ce moment-là j'ai commencé à avoir la bougeotte. Je suis allée dans diverses régions de l'Italie, puis à Formentera, à Ibiza, et même en Hollande. Je restais à chaque fois quelques mois, cinq au maximum, de façon à apprendre diverses techniques et à pouvoir y ajouter ma touche personnelle. En cuisine, on n'étudie pas la théorie, tout s'apprend en travaillant. J'ai même amélioré ma technique pour goûter les plats qui est, aussi un art : avant tout, un verre d'eau gazeuse pour se nettoyer la bouche, puis prendre une cuillère de soupe ou une bouchée d'un mets, laisser refroidir, la mettre en bouche, bien la faire tourner dedans de partout, le tout pour pouvoir percevoir l'acide, l'amer, le sucré et le salé. On peut juger, de cette façon, si une base qui sert à préparer un nombre déterminé de plats, est bien faite ou pas. Quand je suis devenue responsable de cuisine, j'ai fait jeter des casseroles entières de soupe quand je m'apercevais qu'on n'avait pas utilisé le bon ail : l'ail napolitain et l'ail espagnol sont aussi différents que le jour l'est de la nuit.

Pendant ce temps, en plus du joint que j'avais toujours à portée de main, j'ai commencé à sniffer de la cocaïne. La personne qui m'initia à cette expérience fut un personnage en vue de la noblesse italienne pour lequel j'avais préparé un buffet de *"dîner VIP"* : une fête privée avec des industriels, des politiciens et des artistes, où l'on s'échange des informations, où l'on fait des affaires, et où l'on noue de nouvelles relations amoureuses. J'en ai préparé plusieurs, et une *"ligne"* de coke faisait toujours partie du menu. Mon autre drogue était le sexe, consommé sous la forme *"jetable"*. Pour moi, les sentiments n'existaient pas : sur ce plan-là j'étais devenue un glaçon. Chaque fois que je changeais de restaurant et de ville,

j'abandonnais à son destin l'amant du moment et me jetais dans les bras d'un nouveau. Beaucoup ont perdu la tête pour moi, mais moi j'agissais comme une Veuve noire : je n'avais pas pitié de leurs larmes. Je disparaissais et me rendais introuvable. En outre, quand quelqu'un me plaisait je n'avais aucun problème pour coucher tout de suite avec lui. Ainsi, il m'est arrivé parfois d'avoir deux ou trois amants en même temps, et cela ne me perturbait pas du tout.

Ma règle de conduite était : chaque histoire doit avoir un début et une fin. Je m'étais imposée de ne me fier à personne, de ne pas m'attacher, d'être certaine que l'amitié n'existe pas. En résumé, j'avais appris à vivre par moi-même pour me protéger de toute blessure supplémentaire, après les innombrables que j'avais déjà subies. Je ne prenais pas la moindre précaution et je dois dire aujourd'hui que, grâce à Dieu, je ne suis jamais tombée enceinte parce que, si cela était arrivé, j'aurais certainement avorté tant je me fichais de tout.

C'est avec Luis, un Bolivien au caractère joyeux, que j'ai vécu ma plus longue histoire, qui a duré un an. Il est reparti un jour dans son pays pour retrouver ses parents. Après quelques semaines, je l'ai appelé au téléphone pour savoir comment il allait, et une de ses sœurs m'a appris en pleurant qu'il était mort dans un accident de la route. Cela fut pour moi encore la confirmation de ce que je ne devais jamais m'attacher à qui que ce soit.

### Un défi lancé à Dieu

Je m'occupais fort peu de questions religieuses. Il m'était arrivé parfois de rencontrer une personne qui faisait partie d'un groupe religieux et qui m'avait invitée à l'une de leurs réunions. Mais j'avais trouvé ennuyeuses toutes ces réflexions qu'ils faisaient sur Jésus-Christ et sur la façon dont on devait se comporter pour vivre selon l'Évangile. Je leur disais : "*Vous parlez une langue que je ne connais pas. La mienne est la langue du travail et de l'argent. Se rencontrer pour lire et discuter de*

*choses spirituelles est une perte de temps, et moi je n'ai pas de temps à gâcher.*" Ce n'était vraiment pas fait pour moi, même si, de temps en temps, je sentais dans mon cœur un questionnement sur le sens de l'existence. Mais, ensuite, avec le sexe, la drogue et l'alcool, les questions disparaissaient.

En 1991, j'avais été engagée comme chef de cuisine d'un grand restaurant en Ligurie. J'étais devenue amie avec le livreur de viande et commençai à le fréquenter. J'étais convaincue qu'il ne serait qu'un numéro de plus de ma collection d'hommes, une expérience saisonnière de plus. J'avais, certes, vu le chapelet qui était pendu au rétroviseur intérieur de sa voiture, mais je n'y avais pas fait attention plus que cela. Après être sortis ensemble deux ou trois soirs, nous n'avions toujours pas fini au lit. Je lui dis alors à brûle-pourpoint : "*Luca, mais qu'est-ce que tu attends, que je te saute dessus ?*" Et là, il m'expliqua qu'il avait eu une vie difficile, mais que, depuis un an, il s'était converti, et que, pour cette raison, nous n'aurions pas de rapport sexuel avant le mariage.

Avec le temps, je découvris que j'étais vraiment en train de tomber amoureuse de lui. J'apprenais à le regarder dans les yeux, à lui caresser les mains, à ressentir ses émotions. Avec lui, tout devenait don réciproque : parler de notre travail, partager les choses qui étaient arrivées pendant la journée, rêver du futur ensemble. Pour la première fois, quand je changeai de ville, je continuai à rester fiancée avec lui, même si nous n'arrivions plus à nous voir très souvent.

Un soir pourtant, je le vis plus sérieux que d'habitude. Il me dit vouloir me mettre au courant d'une chose très grave : deux ans auparavant il avait eu un accident de la route et on lui avait transfusé du sang contaminé. Les dernières analyses avaient confirmé qu'il était séropositif. La nouvelle me perturba vraiment beaucoup. C'était l'époque où l'on ne savait pas grand-chose là-dessus. Je ne me sentis pas de continuer notre relation, aussi parce que je suspectais que son ex-toxicodépendance — qui remontait à quelques années en arrière — était également à l'origine de la contamination. Je restai

cependant avec lui et, quand il fut hospitalisé j'allai souvent le voir. Un jour, il me dit qu'il avait un grand désir : celui de m'épouser. Moi, je voyais son état empirer constamment. Par son poids, surtout (à la fin, il en vint à peser seulement trente et un kilos), on voyait, semaine après semaine, que son temps de vie allait toujours en s'amenuisant : il était désormais rentré en phase de sida déclaré. Après plusieurs hésitations, je décidai de répondre à son désir, bien que nous ne puissions jamais vivre ensemble notre mariage.

Dans le même temps, je ressentais en moi une immense rage et me disputais avec ses amis catholiques qui me parlaient de la tendresse du Créateur, de son plan de salut pour nous, de son Fils Jésus qui était mort sur la croix... "*Où est-il votre Dieu ?*" Je faisais de la provocation : "*Votre Dieu ne m'a pas fait grandir dans une vraie famille, votre Dieu m'enlève Luca. Où devrais-je reconnaître sa bonté, de quelle paternité vous me parlez ?*" Plus ils cherchaient à me convaincre de l'Amour de Dieu, plus je m'énervais et blasphémais.

Nous avions fixé à la mi-septembre la date à laquelle le prêtre devait venir à l'hôpital célébrer notre mariage. Quatre jours avant ce rendez-vous, je suis allée passer un concours pour entrer dans une grande entreprise de restauration où je ne devais travailler que six heures par jour, six jours par semaine, de façon à avoir plus de temps pour rester à ses côtés et prendre soin de lui. Le soir même, quand je retournai à son chevet, je découvris qu'il était mort.

Les funérailles furent célébrées par sa communauté comme s'il s'agissait d'une fête, avec des chants joyeux que je n'arrivais pas à supporter. Mon cœur était complètement envahi par la haine. Au terme de la cérémonie je suis allée marcher le long de la plage de cette ville maritime, accablée par le poids de mon immense douleur. J'ai levé les yeux au ciel et j'ai lancé mon cri de défi : "*Dieu, si tu existes, moi je te détruis, mais, si tu n'existes pas, je passerai ma vie à dire au monde que tu n'existes pas.*" À cet instant-là, ma véritable guerre a commencé.

# 3

## *La consécration dans la secte satanique*

Un mois après la mort de Luca, j'ai pris mon service dans une grande entreprise de restauration où je devais m'occuper de la coordination d'une cantine, dans une petite ville du centre de l'Italie. Professionnellement parlant il s'agissait d'un défi très prenant, notamment parce que je n'avais pas fait d'études particulières, mon expérience étant purement pratique, acquise sur le tas. Mon travail était très varié : je décidais des menus, gérais les horaires du personnel, m'occupais des rapports avec l'extérieur. Je ressentais toutefois le besoin d'acquérir une formation théorique de façon à pouvoir aller de l'avant dans ma carrière.

Dans le chef-lieu de province qui se trouvait à quelques kilomètres de là, j'avais découvert une école hôtelière qui offrait une spécialisation en cuisine internationale. J'étais ravie de pouvoir approfondir des matières qui accroîtraient certainement mes compétences, et ainsi, après avoir réussi un examen qui attestait de mon aptitude, je pus m'inscrire directement en dernière année. Après quelques semaines à peine de cours, un cuisinier-professeur se rendit compte de mes capacités et m'offrit d'être son assistante. Je devins ainsi amie avec divers enseignants de l'école, et, en particulier, avec l'une d'entre eux qui était de peu mon aînée.

Je me confiai à elle et lui racontai que je traversais une période un peu pénible. Elle me confirma qu'effectivement elle m'avait vue un peu tendue et me dit que, si je voulais, elle me ferait connaître une technique de relaxation qu'elle pratiquait

elle-même. Il s'agissait du *reiki*, une thérapie d'origine orientale qui promettait de réduire le stress et d'augmenter le niveau de bien-être physique et mental. Nombre d'Italiens ont commencé à le pratiquer en Inde, dans un *ashram* du *"gourou"* Osho Rajneesh, et l'ont ensuite importé chez nous. Plusieurs personnes, en Occident, y ont intégré d'autres techniques de bien-être et des pratiques de la doctrine du *New-Age*.

Un soir, j'acceptai et nous allâmes ensemble dans un appartement où des reproductions d'anges et des dessins orientalisants étaient pendus aux murs. Il y avait une atmosphère de tranquillité, une musique diffuse, et un léger parfum d'encens qui flottait à travers les pièces. Dans un petit salon, je vis une fille étendue par terre et un jeune qui lui posait, avec douceur, les mains sur différentes parties du corps.

Mon accompagnatrice commença à m'expliquer que le *reiki* avait à faire avec les forces positives et négatives qui existent dans le monde. Ainsi, pendant la séance on s'imposait réciproquement les mains, les uns aux autres, et on éloignait de soi les énergies négatives pour y substituer les énergies positives. Je me soumis à ce traitement et, à la fin de la soirée, on me demanda un *"don"* de 50 000 lires.

Une semaine après, elle m'invita à nouveau et nous y retournâmes, mais la soirée se déroula différemment. Nous étions huit et nous commençâmes à pratiquer l'imposition des mains deux par deux. Ensuite, sur un rythme de musique *New-Age*, on nous dit de nous déshabiller et de continuer à danser pour favoriser la sortie de toute négativité du corps. Nous nous sentions tous dans un état de transe, et il sembla tout naturel de conclure par une plaisante orgie. Encore cinquante mille lires de déboursées, mais, cette fois, on me donna une pierre bleuâtre en m'expliquant que je devais toujours la conserver avec moi parce qu'elle avait le pouvoir de catalyser l'énergie positive.

La semaine suivante, je reçus la même proposition, mais j'opposai un peu de résistance parce que je ne m'étais pas

sentie à mon aise durant cette expérience. J'y allai néanmoins. J'étais, toutefois, agitée pendant que ma collègue imposait ses mains sur moi. Je ressentais, aussi, une étrange sensation de froid. *"Tu sais, avec le reiki on va toucher les blessures du passé"*, me dit-elle, *et peut-être que ton corps réagit ainsi, précisément parce que tu as, en toi, des problèmes plus profonds. J'ai une amie de toute confiance qui est psychologue. Cela pourrait valoir la peine que tu parles avec elle."* Et elle me donna son numéro de téléphone.

### Dans le tourbillon de la psychothérapie

Le lundi suivant, je téléphonai et une voix très douce me répondit, qui m'apporta une paix indicible. Je lui demandai un rendez-vous qu'elle me fixa pour le mercredi suivant à trois heures de l'après-midi. J'entrai dans un immeuble très luxueux, dans une des rues principales de la ville. Il n'y avait aucun nom sur l'interphone, seulement le numéro de l'appartement qu'elle m'avait indiqué. J'ai pris l'ascenseur c'est elle qui m'a ouvert la porte : une femme mystérieuse et ténébreuse qui m'accueillit avec une grande amabilité. Dans son bureau, éclairé d'une façon très *soft*, il n'y avait que deux fauteuils et un divan sur lequel on pouvait s'asseoir.

Le premier mois nous nous sommes rencontrées tous les mercredis, nous étions face à face, assises sur les fauteuils. Cela durait exactement cinquante minutes, et, à la fin du temps imparti, elle me disait : *"C'est fini"*, et elle me donnait rendez-vous pour la fois suivante. C'est quasiment toujours moi qui parlais : je lui racontais ce que j'avais fait pendant la semaine, quelles difficultés j'avais rencontrées, je faisais des allusions à mon passé. Elle, très rarement, me demandait d'approfondir un point ou de mieux lui expliquer un passage de mon récit. Le ton de sa voix ne changeait jamais. Il était toujours serein et ferme : cela me rassurait beaucoup.

À la fin du quatrième rendez-vous, elle me dit que j'avais tendance à fuir et que je ne me montrais pas disposée à descendre en profondeur : *"Pour comprendre le sens de tant de blessures, même inconscientes, que nous ne nous rappelons plus, il est important d'arriver à la pleine connaissance du passé. Penses-y, mais peut-être que le moment est venu que tu prennes vraiment soin de toi-même. Je crois opportun de faire une thérapie plus ciblée et continue. Si tu le désires aussi, il faudra que tu changes d'emploi, de façon à avoir du temps pour les séances, ici, et pour les exercices que tu devras faire par toi-même."*

Avec ce petit discours tout simple, elle me fit comprendre que si je ne m'impliquais pas à fond dans la thérapie, j'étais fichue, parce que j'avais une montagne de problèmes. Je lui parlai de mes difficultés à accepter une psychanalyse, à cause des dégâts causés par le précédent psychiatre. Et puis, je lui dis franchement que, sans mon travail, je ne pourrai jamais la payer (ici aussi, à chaque fois, c'était 50 000 lires qui s'en allaient). Elle me rassura, m'expliquant qu'elle avait beaucoup de relations et qu'elle me trouverait un autre emploi, encore plus satisfaisant que celui que j'avais.

J'y pensai pendant une semaine et décidai, finalement, d'accepter sa proposition parce que j'étais bien avec elle et que je sentais que je recevais l'apaisement dont j'avais besoin. Je l'en informai en début de séance, et elle me surprit quand elle me dit s'être déjà préoccupée de me trouver un emploi de *chef* dans un restaurant de haut niveau où je n'aurais aucun problème d'horaire. À partir de cette cinquième rencontre, la Doctoresse changea de méthode : elle me dit de m'allonger sur le divan, tandis qu'elle s'asseyait derrière moi. J'étais un peu mal à l'aise de lui parler sans la voir de face, mais elle m'invita à continuer : *"Dis-moi ce que tu te sens de me raconter, et si rien ne te vient, ça ira quand même."*

À la fin de l'après-midi, j'allai chez le patron du restaurant et me rendis compte qu'il m'offrait un excellent salaire et une disponibilité maximale dans mes horaires. Je pris le service

dans les jours qui suivirent, après avoir mis fin à mon contrat avec l'autre restaurant. Il y avait trois *chefs* en cuisine, plus quelques assistants, et je fus chargée de gérer les hors-d'œuvres. Le restaurant était fermé le dimanche et le lundi (et pas par hasard, comme je le découvrirai par la suite), et, bien que travaillant beaucoup dans le courant de la journée, je réussissais à me débrouiller pour respecter mes rendez-vous avec la Doctoresse. En fait, je pouvais faire ce que je voulais : le patron engueulait tout le monde, alors que moi, j'étais traitée avec des gants de velours.

Avec la Doctoresse, j'ai commencé, dès la fois suivante, à avoir des séances tous les lundis et les vendredis. Je me sentais plus calme. Je commençais toujours à parler du travail et de ce que j'éprouvais en général. Elle me stimulait ensuite, par exemple en m'interrompant à l'improviste : *"Qu'est-ce qui te passe par la tête en cet instant précis ?"*

Après quelques séances, elle a commencé à mettre l'accent sur les questions sexuelles. Elle m'a demandé si j'avais déjà eu des rapports : je lui ai raconté toutes mes histoires et ce qui m'était arrivé avec Luca. Elle était particulièrement intéressée par la question du plaisir sexuel : *"Comment l'as-tu ressenti ? Le plaisir est une chose si belle !"* Elle s'appesantissait beaucoup, aussi, sur les relations homosexuelles vers lesquelles je lui disais que je ne me sentais pas portée. Et elle, de réagir : *"Mais qu'est-ce que tu en sais ? À l'intérieur de nous, il y a une partie masculine et une partie féminine. D'accord, nous, femmes, nous devons mettre en valeur notre partie féminine, mais il est très important de ne pas tronquer la masculine."*

### On commence l'hypnose

Après un mois, la Doctoresse m'affirma que je montrais de la difficulté à m'ouvrir quand nous abordions le thème de la sexualité. Elle me parlait, par exemple, de l'acceptation de

notre corps, et me posait des questions spécifiques et intimes : *"Mais est-ce que tu te touches ? Tu te regardes nue dans la glace ?"* Je lui expliquais : *"Écoute, je n'ai pas besoin de me toucher ni de me regarder dans la glace."* Alors elle insistait : *"Non, au contraire, c'est important que tu connaisses bien ton corps, que tu sentes les émotions de tes organes génitaux."*

Elle me donnait même des exercices à faire chez moi, et, la fois suivante, me demandait si je les avais faits ou pas. Pendant un temps je lui dis que je n'y arrivais pas, alors elle me dit de les faire devant elle. C'est ainsi que je me déshabillais et suivais ce qu'elle me disait, me caressant et me regardant dans le miroir, avec elle à mes côtés.

Quand j'y repense aujourd'hui, tout ce que je suis en train de raconter me semble absurde mais, à l'époque, je ressentais seulement le besoin, toujours plus grand, de sa compagnie, de sa présence, de ses conseils. Elle avait vraiment une façon de faire qui me donnait confiance. Ce qu'elle me faisait passer, c'était : *"Si tu veux guérir de la souffrance que tu ressens, voilà le chemin."* Et moi, je ne faisais qu'agir en conséquence, exécutant tout ce qu'elle m'indiquait, aussi absurde ou aberrant que ce fût. Elle se montrait, par ailleurs constamment disponible. Moi, j'avais interdiction de lui téléphoner, mais, elle, m'appelait suffisamment souvent pour que je me sente accueillie et acceptée.

Si, aux quatre premières séances, elle s'était levée et m'avait saluée une fois écoulé le temps imparti, l'horaire fut plus souple par la suite. Et même si j'arrivais au travail avec une heure de retard, le patron ne me demandait même pas d'où je venais. Elle l'avait probablement prévenu pendant mon trajet de son cabinet au restaurant. Peu à peu, nous avons même commencé à sortir ensemble. Qu'en savais-je alors que, pour un psychanalyste, il était déontologiquement incorrect d'entretenir des attaches en dehors des séances ?

Du point de vue physique, la Doctoresse n'avait pas un beau visage. Ce qui me frappait, c'était son intelligence et son

calme. J'aimais quand elle réussissait à comprendre ce que je pensais sans que je le lui dise. J'aimais la dimension de mystère qu'elle avait créée autour d'elle. Elle savait tout de moi et j'aurais voulu aussi tout savoir d'elle. Mais il y avait cette règle qui voulait que je ne lui pose jamais de question sur sa vie privée. De plus, je ne devais parler à personne d'elle ou de la thérapie que nous étions en train de suivre. Tout cela, peu à peu, me fit m'éloigner de toute autre amitié. Même de la personne qui m'avait donné le téléphone de la Doctoresse : je ne l'ai plus vue ni entendue et, aujourd'hui encore, je n'arrive pas à me rappeler son nom, comme si j'avais tout effacé.

À l'automne 1994, nous en étions arrivées à trois séances par semaine : les lundis, mercredis et vendredis. Entretemps j'avais également commencé à me soumettre à l'hypnose, au motif que cela pouvait être la solution aux difficultés que j'avais à aller au fond de mon inconscient. Au début, j'ai trouvé cette hypnose fastidieuse parce que je voulais toujours garder le contrôle de la situation, alors que là, au contraire, je me réveillais à un certain moment et m'entendais demander : *"Comment vas-tu ?"* C'est ainsi que je me rendais compte que le temps imparti était écoulé. Et, quand je lui demandais : *"Comment ça s'est passé ?"*, elle répondait seulement : *"Très bien"*, et c'était tout.

La deuxième fois, en fait, j'ai protesté et lui ai dit que cela ne me plaisait pas. Et elle, de répartir : *"Tu ne dois pas t'en faire, c'est seulement un instrument. Tu vois, je prends en note ce que tu dis. Cela me sert pour réfléchir dessus quand tu n'es pas là. Je suis en train de travailler avec ton inconscient, alors ne t'inquiète pas, aie confiance."*

Parfois je m'apercevais que, sous hypnose, elle arrivait à faire ressurgir des souvenirs dont je n'avais plus conscience. Il arrivait, par exemple, alors que j'étais en état d'éveil, qu'elle me posât une question à laquelle je ne savais pas répondre. Elle commençait alors à travailler sous hypnose. En pratique, nous sommes arrivées au point que quasiment les trois

quarts des séances se déroulaient sous hypnose, les dernières minutes seulement étant réservées à l'entretien.

### La destruction de la petite fille

Dès les premières rencontres, elle s'était rendue compte que j'avais un trou noir sur les six-sept premières années de ma vie. Je suis convaincue qu'elle avait dû creuser beaucoup pour faire ressortir les émotions et la problématique de cette période. J'ignore, toutefois, combien de ses découvertes elle m'a communiquées. À un certain moment elle commença à m'instiller de la haine envers ce qu'elle appelait *"la petite fille qui est en toi."* Elle soulignait : *"C'est cette partie que tout le monde a piétinée — la petite fille — qui t'a empêchée de grandir correctement. Alors il est juste que tu sois en colère contre cette petite fille qui est en toi. Tu dois la haïr, la détruire."*

Elle me faisait, par exemple, jouer une espèce de psychodrame dans lequel j'interprétais le surveillant du collège, et elle me disait : *"Il y a une petite fille qui est en retard et n'a pas respecté la règle. Que vas-tu faire ?"* La première fois, je proposais : *"Je lui dis qu'elle ne doit plus le refaire."* Mais, elle m'ordonnait : *"Non, ça ne va pas du tout. Tu dois l'insulter. Tu dois lui dire qu'elle a été méchante et qu'elle mérite une punition : tu dois l'enfermer à clé dans une chambre."* Elle soutenait que mon attitude psychologique était toujours erronée : *"Ton erreur c'est de la justifier alors que tu dois être en colère contre cette petite fille qui arrivait en retard et qui te faisait subir, à toi, les punitions dont elle était la seule coupable."*

Aujourd'hui ce discours me semble fou, mais, à l'époque, il était devenu, à la fin, normal, et je disais donc de tout à cette petite fille, en hurlant. La Doctoresse m'avait véritablement enseigné les techniques pour se mettre en colère, et elle continuait à me répéter qu'il était juste que la petite fille soit punie si elle commettait une erreur, et qu'elle soit battue et violée.

Tout de suite après, elle me faisait jouer le rôle de la petite fille et me disait : *"Que devrait-elle dire, maintenant, cette petite fille ?"* Et moi : *"J'ai fait une faute, il est juste que tu me punisses. Je ne le ferai plus, sinon tu auras toutes les raisons de me punir encore !"* Une inversion totale de ce que la normalité voudrait...

Quand je quittai la secte, d'ailleurs, le pénible travail que je dus faire avec ma nouvelle psychothérapeute fut d'accepter la petite fille en moi, celle que j'avais, au contraire, démolie... comme j'avais démoli toute ma partie féminine : elle n'était pas une bonne chose puisque c'était elle qui avait excité les hommes qui m'avaient violée depuis mon enfance. Pire encore : c'était ma faute si le surveillant du collège, ou bien mon cousin et mon oncle éprouvaient du désir sexuel pour moi.

Au fil de la thérapie, ma relation avec la Doctoresse se transforma en un jeu de plus en plus pervers, probablement favorisé en cela par les instructions qu'elle me donnait sous hypnose et destinées à surmonter tout blocage de ma part. Elle m'a, en particulier, *"éduquée"* à supporter la douleur et à la transformer en plaisir. Les rapports sexuels, par exemple, étaient de type sadomasochiste, et elle m'ordonnait de me contrôler à tout prix et de ne jamais hurler. Il y avait une technique qui consistait à concentrer toute son attention sur une image agréable : une plage, la mer, un bateau. Elle commençait alors à me faire mal. Si je me plaignais, elle disait : *"Tu veux me décevoir ? Tu ne veux pas me décevoir, non ? Tu m'aimes !"* Et ses remarques me donnaient la force de résister.

D'autres exercices de résistance à la souffrance étaient liés à une technique de respiration que la Doctoresse m'avait entraînée à pratiquer. Elle me soumettait ensuite à de véritables tortures, comme de me faire tomber de la cire bouillante, goutte à goutte, sur le corps, de me brûler avec des objets métalliques rougis au feu, de m'enfiler des aiguilles sous la peau ou sous les ongles, de me gifler et de me pincer. Elle m'expli-

quait : *"Il est important que tu aies le contrôle de toute ta personne, et tu dois donc supporter toutes les douleurs."* À la fin, j'en étais arrivée à éprouver un étrange plaisir quand j'atteignais l'apogée de la douleur. L'expliquer n'est pas facile, mais c'est ainsi.

La cocaïne, mon inséparable compagne désormais, était toujours là pour me soutenir. La Doctoresse m'avait, en outre, donné des flacons sans étiquette renfermant un liquide : je devais en boire dix gouttes avec un peu d'eau toutes les trois-quatre heures. Elle les appelait les *"fleurs de Bach"*, mais j'ignore s'il s'agissait des mêmes que celles que l'on trouve dans les herboristeries et les pharmacies. Il y avait probablement quelque chose de particulier dedans. Un jour où je n'en avais plus, elle m'a envoyée prendre le flacon à la maison, or, si l'on avait pu acheter ces gouttes en pharmacie, elle m'y aurait envoyée en acheter.

Quand je prenais ces gouttes, je ressentais immédiatement une sensation de bien-être. Je me suis aperçue toutefois, au goût, que le liquide n'était pas toujours le même ; durant mon parcours, il a changé au moins cinq fois. Ces gouttes avaient un goût particulier, que je n'ai jamais plus retrouvé dans les divers médicaments qu'il m'est arrivé de prendre par la suite, du Lexotan au Minias.

**Le rendez-vous du samedi soir**

Un jeudi du mois de juin 1995, elle me téléphona pour me dire que, si cela me faisait plaisir, je pouvais passer la fin de semaine avec elle : *"Je suis libre ces jours-ci, mais je me sens fatiguée et je n'ai pas envie de sortir."*

Cela ne me semblait pas vrai. J'ai demandé au propriétaire du restaurant deux jours de congé et il n'a fait aucune difficulté. Le vendredi, la Doctoresse me mit sous hypnose tant le matin que l'après-midi, après quoi nous eûmes un rapport

sexuel. Même chose le samedi. Vers onze heures du soir, elle me dit : *"J'ai un rendez-vous, tu veux venir avec moi ?"* et, évidemment, j'acceptai. Sans rien m'expliquer, elle ajouta : *"La seule condition, c'est que tu ne vois pas où nous allons. Il faut donc que je te bande les yeux."* Cela ne me posa aucun problème : dans l'auto, je me laissai mettre un bandeau et je ne vis absolument rien pendant le trajet.

Quand la voiture s'arrêta, elle m'ordonna de garder les yeux bandés et me mit une cagoule sur la tête. Elle m'aida à descendre de voiture en me tenant par la main, et nous entrâmes dans une sorte de grotte, peut-être une crypte, où elle me fit ôter le bandeau des yeux. Les murs étaient bruts et des gouttes d'eau suintaient du plafond. Chose étrange : j'avais l'impression d'être déjà venue dans ce lieu. Elle portait une tunique et une cagoule rouge et saluait une autre personne habillée de la même façon. Les autres personnes présentes portaient des tuniques et cagoules noires.

J'ai tout de suite compris, sans qu'il soit besoin de question ou d'explication, qu'il s'agissait d'une secte satanique. Je suis convaincue aujourd'hui que toutes les informations nécessaires m'avaient déjà été inculquées sous hypnose. En effet, même par la suite, quand j'arrivais seule en voiture aux rendez-vous, je n'avais jamais de difficulté à trouver des lieux perdus, dépourvus de toute signalisation routière. Et quand on pense que, très souvent, je ne me souviens pas d'être retournée deux fois au même endroit. Je recevais probablement les instructions nécessaires au cours de la quatrième séance hebdomadaire, qui avait été ajoutée entretemps, le samedi : ça fonctionnait mieux que le GPS !

Des bougies rouges et noires étaient éparpillées à terre, tandis qu'un diffuseur de parfums propageait dans l'air une sorte d'encens qui procurait une sensation d'ivresse. C'était peut-être un opiacé. J'ai lu récemment qu'ils utilisaient de la stramoine et de la belladone lesquels contiennent des alcaloïdes qui provoquent l'excitation. En plus j'avais pris de la

cocaïne et de l'alcool, et je pense que les autres avaient fait de même, à part peut-être le Prêtre et la Doctoresse qui me semblaient en état de contrôler la situation. La personne qui présidait la messe noire était généralement un homme. Il se tenait de l'autre côté de l'autel, et nous formions un demi-cercle, face à lui. Tout commençait par une espèce de chant, où chacun de nous entonnait ce qui ressemblait à une litanie, avec des blasphèmes et des malédictions contre Dieu, la Vierge, les Saints, le Pape. C'était un crescendo qui explosait puis redescendait, jusqu'au moment où le Prêtre donnait le coup d'envoi de la messe noire. Il commençait, alors, à prononcer quelques phrases en latin, auxquelles nous répondions en lisant sur un petit livre qui nous avait été donné à l'entrée et que nous devions restituer à la sortie (je n'ai jamais rien appris par cœur ou emporté de là-bas : j'entrai les mains vides et le portefeuille plein, et j'en sortais les mains vides et le portefeuille vide !).

### Le rite de la messe noire

La célébration semblait plus ou moins calquée sur la Messe catholique, mais le diable, et non pas Dieu, était l'objet de toutes les invocations. La bénédiction était faite "au nom de notre grand dieu Satan" ; le *gloria* s'adressait au dieu *"seigneur des enfers"* ; le *credo* était *"en l'unique dieu Satan"* ; à la place de la consécration, il y avait la "dé-sacration" (à ce moment-là on égorgeait toujours un oiseau noir dont on versait le sang dans le calice) ; le *notre père* qui était sanctifié, était celui de l'enfer ; à l'envoi final, on rendait grâce au *"dieu Satan"*.

Les phrases du rite étaient dites en latin. Les rares mots prononcés en italien me semblaient des exclamations spontanées du type : *"Tu nous as maudits, mais nous, nous te maudissons, toi. Tu penses nous avoir détruits, mais tu ne nous as pas détruits. Nos légions sont plus puissantes que tes anges."* Au moment de la profanation de la communion, le Prêtre

imposa sur la tête de chacun — moi exceptée — une croix qu'il tenait par la partie la plus courte, et prononça une formule. Alors chacun prit une hostie dans le plat, la trempa dans le calice et l'avala. À la fin, le Prêtre but tout ce qui restait dans le calice et brûla dans un brasier tout ce qu'il fallait faire disparaître, du corps de l'oiseau à une série de petites images sacrées qui avaient été profanées à un certain moment de la cérémonie.

Un commentaire : quand j'ai lu le *Da Vinci code*, j'ai été troublée par la description d'un rituel que l'héroïne Sophie Neveu voit se dérouler un samedi soir dans le souterrain du château de son grand-père Jacques Saunière. J'en ai extrait un passage : "*La pièce était une sorte de grotte, une salle aux murs non polis qui semblait creusée dans le granit de la colline. Le seul éclairage provenait des torches enfoncées dans des anneaux fichés aux parois. À leur lueur, une trentaine de personnes formaient un cercle au centre de la pièce... Les hommes portaient de longues tuniques noires et un masque de la même couleur... Tous ceux qui faisaient partie du cercle se balançaient d'avant en arrière et chantaient d'un ton empreint de révérence, tournés vers quelque chose situé sur le sol devant eux... Le chant devenait plus rapide. Et plus fort. Tous les participants avaient fait un pas en avant et s'étaient agenouillés... Soudain était survenu un rugissement, l'assemblée entière lui était apparue exploser au moment de l'orgasme.*"

La cérémonie entière avait dû durer deux heures, pas plus. À la fin, la Doctoresse me fit à nouveau recouvrir les yeux et me ramena chez elle. Fidèle à la règle qui m'avait été donnée, je ne lui ai rien demandé. J'ai dormi avec elle, et, le dimanche, nous sommes restées à la maison. Le lundi nous avons repris la thérapie habituelle et nous avons passé toute la semaine comme d'habitude, alternant le travail et nos rencontres. Les samedis suivants, elle m'a proposé, à nouveau, de l'accompagner, et j'ai tout de suite accepté. Le rite était le même à chaque fois et se concluait toujours par la mise au feu de tout ce qui avait été utilisé pendant la messe noire.

À la mi-août, pendant une séance, la Doctoresse me demanda ce que je pensais de ces cérémonies. Je lui répondis que j'étais vraiment fascinée par tout ce que j'avais vu, alors elle poursuivit : "Cela te plairait de faire partie de la secte en tant que membre ? Le Prêtre est très satisfait de toi et est d'accord pour t'accueillir. Si oui, c'est moi qui serai responsable de toi et qui t'accompagnerai à tout moment." Je n'attendais que ça ! Je le ressentais comme une reconnaissance de ma valeur, comme un prix extraordinaire : j'avais vraiment été reconnue digne de faire partie d'un monde si secret et fermé.

## Esclave du diable

Le rite d'initiation et de consécration devait avoir lieu dans la nuit du 14 au 15 août, veille de l'Assomption de Marie. Je commençai alors à comprendre la signification des dates : en plus des samedis (veilles des dimanches), les satanistes célébraient aussi *"à l'envers"* les grandes fêtes de la liturgie catholique, avec la profanation de la Messe et de l'hostie consacrée. Pour me préparer à ce rendez-vous, la Doctoresse me dit qu'il fallait que je vienne habiter chez elle pendant toute la semaine qui précédait l'Assomption.

Pendant tous ces jours-là, nous ne sortîmes jamais de la maison. Il y avait une séance quotidienne dans laquelle une attention particulière était portée aux techniques de résistance à la douleur. Elle me recommandait de ne pas me plaindre, parce que j'étais capable de supporter : *"Sois tranquille. Après, tu éprouveras un plaisir irrésistible."* À l'aide d'une espèce de training autogène, elle m'aidait, en outre, à gérer mes sensations et mes émotions de façon à éviter tout débordement. Les rapports sexuels que nous avions ensemble étaient uniquement de type anal. La masturbation vaginale qu'elle me poussait à pratiquer avait, elle, pour objectif de m'apprendre à contrôler mon orgasme, en faisant durer mon

attente à chaque fois un peu plus, de façon à ce que, pendant le rite, le Prêtre puisse jouir le premier.

Même l'alimentation était particulière : tisanes aux herbes et beaucoup de viande saignante. Entre autres, ce régime qui avait fait monter à un niveau excessif mon taux de ferritine dans le sang, me causa de nombreux problèmes de santé. Chaque soir, elle me faisait endosser une très belle tunique blanche, toute brodée, que je devais porter pour le rite. Ensuite je devais m'étendre par terre, à ses pieds, pour réciter l'acte de soumission au démon.

Le 14 août au soir, nous sortîmes ensemble de la maison pour nous rendre sur le lieu de la cérémonie où nous arrivâmes vers minuit. Pour la première fois je n'avais pas de bandeau sur les yeux, et je pus voir qu'il s'agissait d'une ferme avec une cave au sous-sol où l'on descendait par des escaliers de pierre. Elle me fit me déshabiller complètement dans la voiture, et me donna seulement la tunique blanche et la cagoule noire à enfiler. Le Prêtre, tout habillé de rouge, se tenait, pour la première et unique fois, devant les escaliers d'accès et m'attendait. Il m'embrassa sur la joue, tout en conservant sa cagoule, et me fit signe de le suivre.

Il y avait déjà d'autres personnes dans la cave, toutes avec une tunique noire et une cagoule rouge, placées en demi-cercle devant l'autel constitué d'une dalle de marbre plus grande qu'à l'accoutumée, longue de deux mètres et large d'environ quatre-vingts centimètres. Le Prêtre alla s'installer de l'autre coté, tandis que la Doctoresse se mit à mon côté. Aux angles de l'autel étaient placés quatre chandeliers à un bras, portant chacun une bougie rouge allumée. Sur un côté il y avait une petite table avec le calice, le plat avec les hosties et le couteau, et la cage avec le corbeau noir.

Au tout début, le Prêtre se livra à un interrogatoire rituel : *"As-tu bien évalué cette personne ? As-tu suivi le parcours ? Est-elle à même d'entrer dans la secte ? Peut-elle être consacrée à Satan ?"* Toutes questions auxquelles la Doctoresse répondait

toujours *"oui"*, du tac au tac. Après ce préliminaire, elle me dit d'ôter ma tunique et de m'étendre, nue, sur l'autel. Je continuais, toutefois, à garder la cagoule noire sur ma tête.

Le cérémonial commença alors. Le corbeau fut attaché sur la croix renversée du haut en bas, et le Prêtre le tua et le dépeça à hauteur du cœur, tandis que la Doctoresse en recueillait le sang dans le calice. Je lui arrachai le cœur de la poitrine et je le tendis au Prêtre qui me l'enfila dans le vagin. Ensuite il le retira et l'incisa avec le couteau, pour enfin le brûler dans le brasier allumé au pied de la croix. Il me toucha la tête et la bouche avec la pointe de la lame, tout en récitant une formule par laquelle il consacrait mon intelligence et ma volonté à Lucifer.

Alors le Prêtre me grava, avec le couteau, sur l'avant-bras gauche, un symbole satanique (quelques mois après je découvrirai une cicatrice identique sur le bras d'une employée de mon restaurant). Tout de suite après il se fit une entaille sur le bout du pouce, et quelques gouttes de son sang se mêlèrent au mien. Le Prêtre prononça alors une formule en latin, tandis que la Doctoresse tenait le calice sous mon bras pour en recueillir le sang qui coulait goutte à goutte. Pour cautériser ma blessure et arrêter le saignement, il fit rougir la lame du couteau à la flamme d'un candélabre et me l'appuya sur l'incision. Je réussis, pendant toute l'opération, à contrôler la douleur sans aucune plainte.

Ensuite il m'incisa l'intérieur du vagin avec le couteau et prononça une autre formule consacrant ma sexualité à Asmodée. Quand il passa le couteau rougi à la flamme sur la blessure pour la cautériser, je ne réussis pas à me contrôler et je gémis. La Doctoresse intervint immédiatement : *"Ne mets pas le Prêtre en colère. Tu es capable de supporter."*

**Une hostie dans le vagin**

La Doctoresse continuait à me murmurer à l'oreille des phrases qui me calmaient : "*Respire. Sois tranquille. Contrôle. Il ne t'arrive rien. Tu verras que ça te plaira.*" Entretemps, elle et une autre femme présente me stimulaient érotiquement. Le Prêtre s'allongea sur moi et fut le premier à avoir un rapport sexuel : au moment de l'orgasme, il éjacula dans le calice. La Doctoresse me répétait alors des mots qui avaient à voir avec "*douleur*" et "*plaisir*", décrivant comme un honneur ce qui était en train de se passer : "*Maintenant, toi et lui êtes vraiment une seule et même chose.*"

Vint le tour de deux femmes qui firent couler, goutte à goutte, de la cire bouillante sur différentes parties de mon corps. Après, on me fit me mettre à quatre pattes et on me masturba analement, avec une bougie et avec les mains. À ce moment-là, j'ai éprouvé une grande rage envers la Doctoresse, parce j'avais très mal. Pendant ce temps-là, tous les autres hurlaient de façon inimaginable : nous avions vraiment perdu la tête. Ensuite, à la file, tous eurent un rapport anal avec moi, et, à chaque tentative de rébellion ou réaction de douleur, j'étais punie par des pénétrations supplémentaires.

Une fois tous les instincts sexuels assouvis, le Prêtre prit le plat avec les hosties, en plongea une dans le calice puis me l'enfila dans le vagin et enfin la mangea. Tous les autres répétèrent ensuite les mêmes gestes. Le mélange de sang et de sperme resté dans le calice, c'est moi qui l'ai bu : ce fut la seule fois, parce que normalement c'est au Prêtre de le consommer.

Enfin, ils ont tiré le serpent hors du réceptacle de verre où il était gardé et l'ont posé sur mon ventre. Il a rampé un peu sur mon corps mais ne m'a pas mordue, et tout le monde en a déduit que Satan avait agréé la cérémonie.

On m'a donné une tunique noire, comme la cagoule que j'avais sur la tête, et je l'ai endossée. Le Prêtre m'a alors dit : "*Maintenant tu es des nôtres.*" Ensuite il a commencé la messe

noire, sans toutefois la consommation des hosties qui avait déjà eu lieu. Le rite se termina par la récitation d'une prière en dix formules, une sorte de *"décalogue"* à l'envers. On nous a donné quelque chose à boire, en utilisant comme verre un crâne qui était posé sur une petite table, mais je ne sais pas de quoi il s'agissait.

Avant de partir, le Prêtre m'a imposé, à moi aussi, sur la tête, la croix renversée : c'était le signe de reconnaissance marquant mon entrée dans la secte.

Le rite a dû se terminer vers cinq heures du matin parce que je me rappelle que, durant le trajet de retour à la maison de la Doctoresse, le ciel a commencé à s'éclairer. Je suis restée avec elle tout le dimanche et le lundi. J'étais si troublée que, le premier jour, je n'ai pas prononcé un mot. Quand j'ai trouvé le courage de lui demander ce qui s'était passé, elle m'a répondu sèchement : *"Il est convenu que tu ne dois pas poser de questions."*

Ensuite, elle a détourné mon attention sur la dimension du plaisir : *"Cela ne t'a pas plu ? Tu as vu l'importance que tu avais pour nous tous ? Toi seule étais au centre de l'attention !"* Pour éviter tout risque, elle me tenait sous étroite surveillance : même quand j'allais aux toilettes, je devais laisser la porte ouverte. J'éprouvais de fortes douleurs, surtout dans le vagin, qu'elle essayait de calmer par l'hypnose, outre par les traditionnelles gouttes et la cocaïne.

Le lundi matin, au réveil, elle a commencé à me caresser doucement et m'a dit : *"Tu te sens toute bizarre parce que tu penses que le rapport que tu as eu avec le Prêtre a représenté une trahison à mon égard."* Je lui ai répondu que j'avais, effectivement, cette sensation. Alors elle a répliqué : *"Écoute, au contraire, je suis fière de toi. Tu as fait exactement ce qui était juste. Depuis que tu as été initiée par le Prêtre, notre relation est devenue encore plus stable et s'est consolidée. En réalité, tu m'as fait un cadeau et moi, de mon côté, je t'ai offerte en cadeau à Satan."*

### Le rapport avec le bouc

Ses paroles avaient toujours le don de me rassurer et me confirmaient que j'étais vraiment importante pour elle, que j'étais devenue une personne qu'elle avait le devoir de garder et de protéger. En conclusion, je pensais : *"Ca va bien, si elle est contente de ce que j'ai fait, cela veut dire que c'est bel et bon."* Son seul reproche fut : *"Tu dois augmenter ta résistance à la douleur, tu dois apprendre à transformer la douleur — au moment même où tu la sens dans ton corps — en plaisir de l'autre, parce que, à travers ta douleur, tu provoques la jouissance. Et tu en recevras en retour."* L'après-midi, elle m'accompagna chez un gynécologue qui était certainement un membre de la secte, lequel me soigna avec une pommade. Ensuite elle me ramena en bas de chez moi, et la vie de tous les jours reprit son cours.

Avant de me quitter elle m'avait remis un *Tam-Tam.* Les jeunes ne le connaissent peut-être pas, mais beaucoup se rappelleront ce petit colifichet noir en forme de télécommande, avec une petite fenêtre sur laquelle apparaissait le numéro de téléphone de la personne qui cherchait à les joindre. La Doctoresse m'expliqua qu'étant désormais membre de la secte, je recevrai ainsi les convocations aux rites : le soir de chaque samedi et d'autres fêtes, un numéro apparaîtrait, que je devrai appeler dans les cinq minutes qui suivront ; si je n'avais pas le temps de le faire, un autre numéro me serait envoyé peu après. On me communiquerait alors le lieu du rendez-vous et l'heure de début de la cérémonie.

La voix que j'entendais était indifféremment masculine ou féminine, et je devais me limiter à écouter ce qu'elle disait, sans poser de questions : dans la plupart des cas j'avais la nette impression qu'il s'agissait d'un message enregistré. J'ai pensé, après-coup, qu'ils avaient la possibilité technique de se brancher sur les installations téléphoniques privées ou bien sur le réseau des cabines publiques situées dans les rues, de façon à ne jamais pouvoir être interceptés.

Plusieurs samedis, le rite se déroula selon un schéma à peu près identique : le crescendo des litanies chorales, la célébration de la messe noire, la profanation des hosties consacrées, et l'orgie en conclusion.

La veille du 8 septembre, fête de la nativité de Marie, la cérémonie se déroula comme à l'accoutumée jusqu'au moment où le Prêtre dit à une des femmes présentes de s'étendre nue sur le marbre de l'autel. Le Prêtre eut tout de suite un rapport avec elle, puis on la mit en *"position gynécologique."* La Doctoresse était assise à côté d'elle, lui caressait les seins et lui conseillait des exercices de contrôle des muscles pubiens. Elle lui répétait constamment ces mots : *"Confiance, volonté, pouvoir, gloire..."*

Le Prêtre prit alors un bouc noir, il l'approcha de la femme qui eut un mouvement de recul. Le Prêtre se tourna vers la Doctoresse qui la foudroya du regard, tout en lui donnant à nouveau le *"feu vert"*. Alors commença le rapport avec l'animal (choisi exprès pour ce rite) qui se répéta plusieurs fois. Deux adeptes lui maintenaient les pattes, tandis que le Prêtre lui tenait fermement la tête. À la fin, le bouc fut attaché et posé sur l'autel, tandis que la femme s'était agenouillée et retournée pour avoir un rapport anal avec un membre de la secte.

Quand elle se releva, le Prêtre lui tendit un couteau, l'invitant à tuer le bouc qui avait entre-temps été offert en sacrifice à Satan. Elle l'égorgea et lui dépeça le poitrail d'où elle préleva le cœur qu'elle montra à tous. Elle transperça le cœur avec le couteau et en fit couler le sang, goutte à goutte, dans le calice. Les hosties consacrées que nous consommâmes ce soir-là furent trempées dans ce sang auquel le Prêtre avait ajouté son sperme.

Au terme de cette messe noire, on me donna ma première mission : subtiliser des hosties consacrées pour les prochains rites. J'étais désormais un membre du groupe et je devais commencer à agir en vrai soldat de l'ombre.

# 4

## *Dans l'abîme de l'enfer*

Ma vie se déroulait désormais selon un rythme bien fixé. Je me levais le matin assez tôt et, à sept heures, j'étais déjà au marché en train de choisir les meilleurs produits pour le menu du jour. J'allais ensuite au restaurant travailler avec les autres *chefs* à la préparation des bases pour les plats du jour. En milieu de matinée la Doctoresse me téléphonait pour savoir comment je me sentais et pour échanger deux mots avec moi sur mes affaires personnelles. Je rentrais chez moi après le service du déjeuner : une douche, une lessive et le repassage, un peu de ménage. Vers 18 heures je retournais au restaurant et j'y restais jusqu'à 23 heures. Et le jour suivant ça recommençait, sauf, bien sûr, les dimanches et lundis pendant lesquels je devais me remettre du rite du samedi soir. La cocaïne m'aidait à rester éveillée, jusqu'à une quarantaine d'heures d'affilée si nécessaire.

J'allais désormais chez la Doctoresse régulièrement quatre fois par semaine : lundi, mercredi, vendredi et samedi. J'avais l'obligation de l'informer de tout ce que je faisais. Si, en particulier, il m'arrivait de nouer une nouvelle amitié, je devais lui faire un rapport précis ; elle m'ordonnait presque toujours d'y mettre un terme. Mais cela ne me pesait pas : j'avais une totale confiance en elle et il m'était naturel de tout lui dire. De toute façon, s'il m'était arrivé de lui cacher quelque chose, je suis certaine qu'elle l'aurait quand même découvert pendant l'hypnose.

Ma dépendance envers elle était telle qu'à un certain point elle me proposa d'ouvrir un compte joint avec moi, avec pou-

voir de signature individuelle, et que cela ne me posa aucun problème (j'ai découvert, par la suite, que c'est une méthode toujours utilisée par les sectes pour mettre leurs membres en état de dépendance financière). À l'époque, mon salaire était de huit millions de lires par mois, plus quelques millions que je recevais pour l'organisation occasionnelle de fêtes privées. À partir de ce moment-là, je ne me préoccupai plus des questions économiques et des achats. C'est elle qui s'occupait de tout ce dont j'avais besoin : des habits à la cocaïne, des honoraires pour les séances à la cotisation pour les rites (qui tournait, à chaque fois, autour de cinquante mille lires).

J'étais cependant créditée de la valeur des hosties consacrées que j'apportais aux messes noires. Il y avait une véritable *"cotation"* qui pouvait aller, à l'époque, de mille lires, si je l'avais volée dans une paroisse quelconque, jusqu'à deux cent mille lires si, en revanche, elle provenait de la cathédrale ou d'un sanctuaire important. Au début, c'est la Doctoresse qui me suggérait à quelle église aller, parce qu'ils avaient, évidemment, étudié le déroulement des Messes et en avaient vérifié toutes les opportunités par des repérages minutieux. Il fallait savoir, par exemple, qui était le célébrant à chaque horaire déterminé : certains prêtres faisaient davantage attention à respecter les normes du Vatican recommandant de contrôler que chaque personne qui communie avale bien immédiatement l'hostie, d'autres étaient moins rigoureux ou bien n'avaient pas une bonne vue.

La Doctoresse m'avait confié un truc à mettre dans la bouche quand je rejoignais la file de la communion. Il y avait une ouverture pour laisser sortir la langue et puis, quand on la rentrait à l'intérieur, un mécanisme se déclenchait qui enveloppait l'hostie d'un film plastique, la protégeant ainsi de la salive. En réalité, j'ai rarement utilisé cet instrument, parce que j'ai rarement trouvé de prêtres pointilleux. La plupart du temps ils me mettaient l'hostie dans la main comme s'il s'agissait d'une pièce de *juke-box*, et en-avant pour le prochain de la file, sans se soucier de ce que j'en faisais.

Pour les sectes sataniques, la possibilité de recevoir la communion dans la main a vraiment représenté un tournant capital. D'après ce que j'ai appris par la suite, l'approbation de cette disposition a été très controversée à l'intérieur de l'Église. Paul VI, conformément à l'avis de la majorité des évêques consultés en 1969, s'était prononcé en faveur de la communion sur la langue. Il n'avait concédé la liberté de donner la communion dans la main qu'aux Conférences épiscopales des nations où cet usage s'était déjà développé, à savoir, en substance, la Hollande et la Belgique. En Italie, cette question fut soulevée plusieurs fois, mais elle avait rencontré une forte opposition, conduite par l'archevêque Giuseppe Siri.

Le scénario, tel qu'il m'a été décrit par un expert, fut que du 15 au 19 mai 1989 — peu de jours après la mort du cardinal Siri survenue le 2 mai 1989 —, se tint l'habituelle assemblée générale annuelle des évêques italiens. Là, à une seule voix d'écart, et profitant de l'absence de nombreux évêques, fut approuvée une délibération par laquelle était donnée la possibilité, dans les églises italiennes aussi, de donner l'eucharistie dans la main. L'innovation fut introduite dans les églises à partir du 3 décembre 1989, et, à partir de ce moment-là, le vol des hosties fut un jeu d'enfant. Il m'arrive souvent aujourd'hui de penser que si les catholiques croyaient à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'hostie consacrée comme les satanistes y croient, le monde serait beaucoup plus évangélisé.

### À l'assaut du pouvoir

À partir du moment où j'avais été consacrée à Satan, je m'étais effectivement rendue compte que plusieurs choses avaient changé dans ma vie. Je faisais l'expérience d'événements qui ne pouvaient pas, à l'évidence, être ramenés à autre

chose qu'à l'intervention d'une force qui m'était extérieure et que la religion catholique qualifie de "préternaturelle".

Par-dessus tout, je me rendis compte que je connaissais des langues étrangères que je n'avais jamais étudiées. Les clients, par exemple me parlaient en anglais et en français, et je pouvais converser avec eux sans problème. Je n'avais même pas de difficulté avec les divers accents, j'utilisais parfois des expressions et des accents d'argot que les Italiens étaient difficilement à même de comprendre, au point que beaucoup me complimentaient sur la compétence dont je faisais preuve. Aujourd'hui j'arrive, au maximum, à dire quelques mots d'anglais et aucun de français !

J'arrivais, par ailleurs, à faire des prévisions qui s'avéraient exactes : par exemple, j'allais travailler et je percevais que la soupe allait être brûlée. Un soir, tout de suite après avoir salué un client qui s'en allait, je me tournai vers mon patron et lui dis : *"Celui-là, à peine sorti d'ici, il va avoir un accident de voiture"*, et, effectivement c'est ce qui arriva. Ou bien j'étais à même de connaître la profession des gens que je rencontrais, sans jamais les avoir vus auparavant. Et ne parlons pas des prêtres... je devinais à distance s'ils transportaient ou non une hostie consacrée. De façon plus générale, j'avais souvent connaissance de choses que je ne me rappelais pas avoir jamais lues ou entendues où que ce fût.

Toutes ces expériences me donnaient une sensation de pouvoir que, peu à peu, j'étais en train d'acquérir, peu à peu, et qui devait toujours aller croissant. À y repenser aujourd'hui, je me rends compte que, d'une certaine façon, on devient sataniste — et ensuite on avance dans des atrocités toujours plus délirantes — parce que l'on a tout et que cela ne nous suffit plus. C'est comme une drogue : on ressent le besoin irrésistible de nouvelles émotions, de dominer les autres, d'éprouver un plaisir suprême.

Même au niveau de base où je me trouvais, je pouvais déjà me déclarer extrêmement satisfaite de ce que je vérifiais

chaque jour. Et, dans le même temps, je percevais qu'il suffisait de me fier à la Doctoresse et de suivre ses traces pour pouvoir devenir comme elle. Je m'étais rendue compte que le Prêtre avait déjà, en réalité, un pouvoir incontestable : il était le seul à connaître l'identité des autres adeptes qui participaient aux rites. Au moment de mon admission j'avais donné ma photo d'identité, ce qui signifiait que mon visage lui était connu, alors que moi je ne savais pas qui il était.

Dans les innombrables messes noires auxquelles j'ai assisté, je suis sûre que le Prêtre n'était pas toujours la même personne : la corpulence, la voix, les attitudes étaient différentes. Mais je n'ai jamais connu leur identité. Je pense, toutefois, que les chefs se connaissaient entre eux parce que, si j'avais besoin d'un médecin ou d'un avocat, on m'adressait à des personnes bien précises.

En pratique, à part au moment des cérémonies, les adeptes n'avaient entre eux aucun contact conscient. Je n'ai jamais su qui étaient les autres personnes, quel âge et surtout quel visage elles avaient. Même si nous nous étions rencontrés dans la rue, ou ailleurs, nous ne nous serions jamais reconnus. Même les véhicules avec lesquels nous arrivions au lieu-dit changeaient.

J'y allais, moi-même, parfois avec ma voiture et d'autres fois avec celle de la Doctoresse. Il pouvait arriver, également, qu'elle me donnât rendez-vous à mi-chemin et que nous garions l'une des deux voitures, pour ensuite la récupérer sur le chemin du retour à la maison. Ou bien elle m'attendait sur le lieu où le rite allait se dérouler, et nous y entrions ensemble. Dans tous les cas la cérémonie ne commençait qu'une fois tout le monde arrivé, sauf pour la célébration de ma consécration : ce fut la seule exception.

Dans les cérémonies, il y avait parfois plus de femmes que d'hommes, et parfois le contraire. Certaines fois la Doctoresse et moi-même étions les seules femmes présentes. Mais j'ai eu l'impression que c'était un fait relativement isolé.

À chaque fois tout le monde portait, même pendant les orgies, une cagoule suffisamment lourde pour ne pas se défaire, ample, et avec des trous qui n'autorisaient qu'une vision latérale limitée : je faisais bien attention à ne pas la faire tomber. Sous la tunique nous avions des habits simples que l'on pouvait enlever rapidement.

À partir du moment où je suis devenue membre de la secte, tous mes vêtements me furent fournis par la Doctoresse, qui décidait de tout : par exemple, elle me dit de ne pas me couper les cheveux et, pour moi, il était normal d'obéir à ses ordres.

Nous devions, probablement, porter un accessoire qui permettait au Prêtre de s'assurer qu'il n'y avait pas d'étrangers infiltrés : je suppose qu'il s'agissait des chaussures, parce que la Doctoresse me disait à chaque fois quelle paire mettre. Quand je la rencontrais pour notre séance du samedi, elle me disait toujours comme je devais m'habiller, de la tête aux pieds.

### Un serpent sur le corps

Avant mon initiation je n'avais jamais assisté à des orgies, mais, après, toutes les messes noires s'achevaient ainsi. J'avais souvent la nette impression que, d'une fois à l'autre, il n'y avait pas les mêmes personnes, parce que lors des rapports sexuels je voyais les corps nus et, à la longue, je pouvais me rendre compte si j'avais déjà rencontré quelqu'un ou pas. Je ne peux pas émettre la même hypothèse en ce qui concerne le Prêtre parce que, à de très rares exceptions près, seule la Doctoresse pouvait avoir des rapports sexuels avec lui. En outre, dans ce genre d'ambiance, la lumière n'est pas assez forte pour permettre de bien voir ce qui se passe autour de soi.

Pendant les rites, il arrivait assez souvent d'avoir des rapports sexuels, tant actifs que passifs, avec des animaux

comme des boucs ou des chiens, qui, à la fin, étaient toujours éventrés. Parfois il y en avait plusieurs, femelles ou mâles — plus généralement —, tous de couleur noire.

Pour éviter qu'ils ne mordissent, ils portaient une muselière et étaient tenus en laisse, ou bien ils avaient les pattes attachées.

Il y avait toujours, sur les lieux de la messe noire, un serpent d'une bonne taille enfermé dans un récipient de verre ou bien dans un coffret en bois. Avant de commencer le rite, pour éviter tout risque, le Prêtre lui incisait sa petite poche à venin, sous la langue : je voyais parfois sortir de sa bouche comme une petite boule ou un petit sac, d'autres fois un liquide en sortait vraiment, lequel était conservé dans un petit flacon transparent. En fait, il arrivait qu'une femme nue soit mise sur l'autel et qu'on posât sur son corps le serpent, libre d'y bouger à son gré.

On me l'a fait à moi aussi, à l'occasion, et je dois dire qu'il m'a fallu faire un grand effort pour rester maîtresse de moi-même quand je le sentais ramper sur moi. J'avais peur, même si j'étais sous cocaïne. Je m'aidais de la technique de respiration, tout en espérant que rien ne m'arrivât. Si le serpent ne mordait pas la femme, cela signifiait que Satan l'avait agréée et que le Prêtre pouvait avoir un rapport sexuel avec elle, signe de l'honneur accordé par le démon. Si, en revanche, il y avait morsure, le Prêtre perdait la tête, commençait à hurler et à s'acharner sur le corps de l'intéressée. Une fois la femme s'est évanouie alors qu'il la frappait aux bras et aux jambes ; quelques adeptes l'ont emmenée et je n'ai jamais su quelle fin elle avait faite.

Je me rappelle qu'une fois une adepte de la secte n'avait pas réussi à remplir la mission confiée consistant à apporter des hosties consacrées pour la messe noire. Elle dut le confesser au début du rite du samedi soir, au moment où elle était censée remettre les espèces. Le Prêtre qui officiait entra dans toutes les fureurs. Je ne l'avais jamais vu se mettre en rage à

ce point-là. Il lui ordonna de se déshabiller et de s'étendre sur le marbre qui faisait office d'autel ; il n'était pas lisse mais plutôt criblé de trous : il provenait peut-être d'une vieille tombe ou d'une église désaffectée. Le Prêtre prit alors le serpent et l'inséra, la tête la première, dans le vagin de cette femme.

Bien qu'elle fût bourrée de cocaïne, elle poussa un hurlement énorme quand le serpent, évidemment, la mordit. Les autres adeptes étaient comme possédés : ils hurlaient et s'agitaient autour d'elle, ce qui avait probablement rendu l'animal plus agressif. Le dommage qu'elle subit fut, bien sûr, très grave car la morsure avait provoqué une terrible hémorragie. La Doctoresse me rassura par la suite, me disant que je ne devais pas me faire de souci car une gynécologue de la secte prendrait soin de cette femme et de son hémorragie. Pourtant, j'éprouve encore aujourd'hui une douleur indescriptible à chaque fois que le souvenir de cette scène terrible me revient en mémoire.

### La cérémonie des vierges

Le rite du serpent, tout particulièrement, était toujours pratiqué durant les cérémonies où la virginité d'une fille était offerte à Satan. C'est un des rites les plus sanglants auxquels j'aie assisté. Il avait lieu dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, en signe de sacrilège contre la Mère de Dieu à laquelle la liturgie catholique dédie le premier jour de l'année. C'était une nuit vraiment aberrante, au cours de laquelle toutes les transgressions étaient permises. Ce rendez-vous était réservé uniquement aux personnes les plus sûres, et ce fut pour moi un grand honneur que la Doctoresse ait décidé de m'y faire participer.

J'ai assisté à d'autres offrandes de virginité : la veille du jour de la Nativité de Marie (qui se célèbre le 8 septembre), lors

d'une autre fête mariale dont je ne me souviens plus de la date, et la nuit de Noël. Ces coïncidences me font penser qu'il s'agissait réellement d'un affront à la virginité perpétuelle de la Sainte Vierge. Il fallait avoir la certitude que la fille sacrifiée fût bien vierge. On utilisait donc toujours des personnes jeunes, mais je ne sais pas comment elles étaient recrutées, ni si elles étaient italiennes ou étrangères. Quelquefois il m'a semblé qu'il s'agissait de toutes petites filles. Je ne saurais dire dans quelle mesure elles étaient droguées. Dans certains cas elles ne devaient pas l'être beaucoup parce qu'elles hurlaient et ne contrôlaient pas la douleur, au point qu'il arrivait qu'on les bâillonnât.

Ce 31 décembre, un des adeptes, à cagoule rouge et tunique noire, entra dans la grotte dans laquelle nous nous tenions en demi-cercle et déposa sur la plaque de marbre une jeune fille qui devait avoir dans les vingt ans. Son visage était découvert, en fait, mais, de toute façon, cela n'allait poser problème. Elle était très belle et partiellement abrutie par la drogue, raison pour laquelle on l'avait portée jusque-là. Elle était revêtue d'une tunique blanche qui lui fut ôtée au début de la cérémonie.

Cette nuit-là, le rite fut très long et débuta par une longue litanie de blasphèmes envers la Vierge Marie. À commencer par le Prêtre, nous avons tous eu un rapport oral avec la jeune fille droguée. Ensuite on la retourna, parce qu'elle était vraiment comme un poids mort : la Doctoresse lui fit couler de la cire tout le long du corps, puis lui enfila une bougie noire dans l'anus.

On la déplaça ensuite et on l'étendit, dos sur le marbre, les pieds appuyés par terre, le bassin et la partie inférieure demeurant en l'air. Pendant que quelqu'un lui stimulait l'anus par un mouvement de va-et-vient de bougie, le Prêtre la pénétra violemment, lui déchirant l'hymen. Le sang qui en sortit fut recueilli soigneusement par une autre femme, avec notamment une petite seringue sans aiguille. La Doctoresse

prit alors le serpent et lui enfila la tête dans le vagin. Bien qu'ayant l'esprit obscurci, la fille hurlait et tentait de se débattre, mais les cordes qui la liaient étaient plus fortes qu'elle et deux adeptes lui tenaient bras et jambes.

Quand le serpent la mordit, de l'intérieur jaillit un flot de sang qui alla s'intensifiant. Le Prêtre prit alors le couteau et commença à lui entailler le corps. Cette scène fut si terrible que je l'ai rayée de ma mémoire pendant une longue période. J'appris, en outre, que lors d'une autre messe noire, le sacrifice avait été fait de façon encore plus bestiale : le Prêtre en était arrivé au point de planter la lame du couteau dans la poitrine de la vierge offerte à Satan et d'autres personnes avaient utilisé divers instruments pour lui dépecer le thorax et pouvoir lui arracher le cœur — qui fut mis dans le calice —, et l'utérus.

Durant ces rites déments, nous étions tous comme devenus fous, les hurlements bestiaux s'entrechoquaient. On vivait une sorte de délire, une hystérie collective : les cris des Indiens, dans les westerns, quand ils se lancent à l'assaut d'une caravane, n'en sont qu'un pâle exemple. Le fait que le serpent morde l'intérieur du vagin était signe, pour nous, que Satan — dont le serpent symbolisait la présence — n'agréait pas le sacrifice. Nous étions donc très en colère.

Le calice était rempli du sang sorti du vagin et du sperme du Prêtre. C'était une des rares occasions où l'hostie n'y était pas trempée : elle était avalée en buvant ce liquide directement au calice que nous nous passions de l'un à l'autre. À la fin tout était scrupuleusement brûlé. Je n'ai aucune idée de ce qu'il est advenu de cette pauvre fille. Je sais seulement qu'à un moment donné elle fut portée hors de la grotte par deux adeptes à cagoule rouge. La règle nous interdisant de poser des questions continuait à s'appliquer, et j'étais totalement soumise à la Doctoresse.

## Les visions de démons

Pendant les rites, j'ai ressenti à plusieurs reprises d'étranges phénomènes, probablement amplifiés par les hallucinogènes dont j'étais gavée : j'ai entendu, en particulier, des voix de démons, et j'ai vu des personnages monstrueux dont les images me passaient devant les yeux si rapidement que je n'arrivais pas à les appréhender parfaitement. La présence réelle de Satan durant nos messes noires était, en tout état de cause, une chose dont nous étions totalement certains.

Aujourd'hui, même des catholiques érudits semblent mettre en doute tout cela, ainsi que l'existence de l'Enfer. Je me limiterai à citer une phrase de don Gabriele Amorth : *"L'Écriture nous parle toujours des anges et des démons comme d'êtres spirituels, oui, mais personnels, dotés d'intelligence, de volonté, de liberté, d'audace. Ils s'égarent complètement ces théologiens modernes qui identifient Satan à l'idée abstraite du mal : c'est une authentique hérésie, c'est-à-dire qu'elle est en opposition ouverte avec la Bible, la patristique et le magistère de l'Église."*

L'endoctrinement que me faisait subir la Doctoresse, probablement renforcé pendant les thérapies sous hypnose, m'avait convaincue que j'étais devenue un *"petit soldat"* de Satan. Ainsi c'était moi qui étais le dieu de ma vie et personne ne pouvait me dire quoi faire ou ne pas faire. Il s'agissait d'une anarchie absolue ou, mieux encore, d'un délire de toute-puissance.

L'Enfer même n'était plus pour moi un endroit terrible, mais une très belle chose, du style *"Jardin d'éden"*. Pour comprendre cela, il faut prendre en considération l'opposition entre Dieu et Satan. Quand il pense à sa propre mort, un sataniste ne craint pas d'être damné, il croit qu'il ira tenir compagnie à Satan dont il sera à la fois le serviteur et le complice. Dans un certain sens, il se transformera, lui aussi, en démon et tourmentera les véritables damnés, c'est-à-dire ceux qui ont fait le mal mais sans s'être soumis au diable.

Quelqu'un m'a expliqué, récemment, que beaucoup de satanistes ne croient pas à l'au-delà. En tout état de cause, ce que j'ai vu c'est que dans les rites on met en œuvre exactement le contraire de la théologie et de la praxis catholiques. Si, pour le chrétien, la mort et la résurrection de Jésus ont signifié le salut, pour le sataniste elles ont signifié la défaite. L'eucharistie, qui est pour le catholique le sacrement le plus important, représente pour le sataniste une réalité à profaner. Et ainsi de suite. Dans les faits, l'enseignement que je recevais était que tout ce qui faisait partie de l'Église était à détruire.

Un passage de l'Évangile dit : *"Les fils de ce monde sont plus habiles entre eux que les fils de la lumière"* (Lc 16, 8). J'ai, moi-même, pu l'expérimenter car je me suis rendue compte qu'un subtil travail culturel, en opposition avec les vérités du christianisme, est peu à peu instillé dans l'esprit des gens, induisant ainsi en erreur nombre d'entre eux. Un message sous-jacent qui prône, comme critère de nos actions, la liberté de faire tout ce que l'on veut.

J'ai déjà évoqué l'exemple de la communion dans la main. Prenons-en un autre, celui du baptême, à propos duquel on voit aujourd'hui se répandre la conviction que l'on ne doit pas l'administrer aux nouveaux nés : ce sera à eux, quand ils seront éduqués, de décider de se faire baptiser ou pas.

En réalité, pour les satanistes, c'est une aubaine que de trouver quelqu'un qui n'est pas baptisé, parce que les démons réussissent à entrer en lui sans aucune opposition. De plus, j'avais appris, à l'époque, que des gynécologues et obstétriciens travaillant à l'hôpital faisaient partie de la secte et qu'ils y pratiquaient la consécration à Satan de tous les nouveaux nés à l'instant même où ils venaient au jour. Personne ne s'en apercevait dans la salle d'accouchement, parce que les formules étaient prononcées mentalement et qu'aucun geste ou rite particulier n'était nécessaire.

Tous les exorcistes expérimentés peuvent témoigner avoir

rencontré de tels cas. J'ai, moi-même, vu le cas d'un enfant qui, à quatre ans, parlait très bien diverses langues, ne dormait jamais et avait une force surhumaine. Avec ses parents, je l'ai accompagné chez un neuropsychiatre pour enfants qui le reçut plusieurs fois et lui fit des examens, sans trouver quoi que ce soit. Un soir, j'appelai le père Raffaele qui lui fit un exorcisme par téléphone : au début, ce fut un déchaînement digne de la fin du monde, après quoi l'enfant se calma. J'en vins à découvrir qu'il n'avait pas été baptisé et qu'il avait été, très probablement, consacré à un démon à l'hôpital.

Quand on soupçonne des influences diaboliques, il faut faire très attention à ne pas tomber dans les griffes des mages : ou bien ce sont des charlatans, ou bien ils sont, eux aussi, impliqués dans les milieux satanistes. On entend dire parfois : *"Il n'y a aucun risque. Il s'agit de magie blanche. Il suffit de regarder dans son bureau : il y a une belle image de la Vierge Maris et de Jésus miséricordieux."* En réalité, la magie blanche n'existe pas : elle est toujours un produit du démon, lequel n'est pas nommé *"l'ange de lumière"* pour rien. La seule personne qui ait le pouvoir d'agir au nom de Dieu, c'est l'exorciste mandaté par l'évêque, auquel il faut recourir quand cela est nécessaire.

Les cartomanciens aussi sont à éviter soigneusement, parce que personne est à même de prévoir le futur : avec le secours des forces obscures on peut, au maximum, sortir une intuition quelconque qui peut impressionner les plus naïfs. Et il est important, avec ces soi-disant voyants, de ne pas tomber dans le piège du *"il ne m'a jamais demandé d'argent, un don lui suffit"* : Pour eux, c'est le meilleur moyen de gagner davantage parce que les clients se montrent extrêmement généreux dans ces cas-là.

Je crois utile, ici, de citer un passage du Catéchisme de l'Église Catholique qui éclaire la question : *"Toutes les formes de divination sont à rejeter... La consultation des horoscopes, l'astrologie, la chiromancie, l'interprétation des présages et des sorts,*

*les phénomènes de voyance, le recours aux médiums recèlent une volonté de puissance sur le temps, sur l'histoire et finalement sur les hommes, en même temps qu'un désir de se concilier les forces créées. Elles sont en contradiction avec l'honneur et le respect, mêlés de crainte aimante, que nous devons à Dieu seul."*

## À la recherche d'une nouvelle adepte

Après quelques mois de participation à la secte, le Prêtre s'adressa directement à moi au cours d'un rite du samedi : *"Lucifer sera content si tu réussis à amener un nouvel adepte parmi nous. C'est ta nouvelle tâche"* ; il me demanda si j'acceptais et, toujours par l'intermédiaire de la Doctoresse, je lui répondis *"oui"*, mais j'ajoutai, aussi, que je n'avais idée qui recruter. Il me tranquillisa : *"Ne te soucie pas de cela. On te le dira."* Et, en effet, après la séance d'hypnose du lundi suivant, la Doctoresse m'expliqua qu'elle avait choisi la personne adéquate à travers le peu de gens que je continuais à fréquenter (toujours, évidemment, avec sa permission).

Il s'agissait d'une fille de quatre ans mon aînée que j'avais connue au temps de l'école de cuisine internationale. Elle était très belle et dotée de remarquables qualités intellectuelles ; elle provenait d'une famille aisée et sa relation avec son fiancé s'était terminée récemment. Nous nous étions retrouvées de temps en temps, avec d'autres enseignants et élèves, pour manger une pizza, et nous étions assez liées. J'en avais parlé quelque temps auparavant avec la Doctoresse qui m'avait demandé de la lui faire connaître.

J'avais trouvé comme excuse que la psychologue qui me suivait estimait utile de pouvoir confronter certaines de ses idées avec l'une de mes amies. Elle accepta et je l'emmenai, donc, avec moi, un après-midi, au cabinet. Nous parlâmes un peu, puis la Doctoresse me demanda de sortir de la pièce et l'entretien continua entre elles encore vingt minutes.

J'ignore ce qu'elles se sont dit. À la fin, je demandai à mon amie comment cela s'était passé, et elle me répondit qu'elle l'avait trouvée vraiment à la hauteur et agréable.

Évidemment, la Doctoresse aussi l'avait trouvée à son goût puisqu'elle me dit de commencer avec elle un véritable travail de séduction, au moyen de techniques qu'elle m'avait probablement inculquées sous hypnose. À chacune de nos rencontres je mettais en valeur ses qualités, je la faisais se sentir importante, je lui disais que j'aurais aimé faire son travail... En réalité, cela n'est pas du tout dans mon caractère, je ne suis pas du genre expansif. Mais, avec elle, cela me venait facilement ; mieux : je trouvais passionnante l'idée de lui faire toutes sortes de compliments, de la séduire.

Un soir, je lui ai téléphoné pour lui proposer de sortir ensemble. Nous sommes allées au restaurant et nous avons parlé de tout et de rien. Au retour, pendant le trajet en voiture, je tentai une première approche : *"Mais personne ne t'a jamais dit que tu es vraiment jolie ?"* J'ai vu dans ses yeux que ma phrase l'avait troublée et intriguée en même temps. Je poursuivis alors : *"Je suis seule à la maison. Cela te dit de monter prendre un verre ?"*

Elle n'a pas eu de mal à me dire *"oui"*. Et on n'a pas eu besoin de beaucoup de mots pour finir au lit et avoir un rapport sexuel. Elle est ensuite retournée chez ses parents, chez qui elle vivait.

Le lendemain, j'écrivis quelques phrases sous la dictée de la Doctoresse : *"Je regrette ce qui s'est passé. Pour moi aussi c'est la première fois. Je me suis sentie importante pour toi."* Et je concluais : *"Je t'attendrai à la sortie. Si tu désires que nous nous revoyions, monte dans ma voiture. Sinon, va vers l'autobus. Je respecterai ta décision et je ne viendrai plus te chercher."* Je lui fis remettre ce billet à l'école et, à l'heure de la sortie, j'étais là, garée juste devant. Elle monta dans mon véhicule, et, à partir de ce jour-là, nous nous vîmes chaque après-midi pour avoir des rapports sexuels et écouter ses confidences ;

moi, évidemment, je gardais un silence total sur mon activité dans l'ombre.

Sa mère avait deviné qu'il y avait quelque chose d'étrange entre nous, et elle avait essayé à plusieurs reprises d'entraver notre relation. Mais je lui avais tourné la tête, et elle ne voulait pas entendre raison. Durant l'été 1996, alors qu'elle était en vacances avec ses parents sur la côte tyrrhénienne, je la rejoignis, sans avoir été invitée. La mission dont on m'avait chargée consistait, en fait, à être en contact le plus étroit possible avec elle. Sa mère me dit de m'en aller, mais elle menaça alors de partir avec moi. Il me fut ainsi possible de rester mais, quelques jours après, c'est moi qui la poussai à partir dans les Pouilles, dans un village touristique où un ami travaillait comme *chef.* Ce furent deux semaines de passion, pendant lesquelles, grâce à mon portable, j'étais toujours en contact avec la Doctoresse.

Je dois dire que, au point où j'en étais, je m'étais prise au jeu et que j'avais aussi perdu la tête pour elle. C'est peut-être le fait que son fiancé, avec qui elle était restée dix ans, l'ait quittée, qui l'avait blessée au point de lui ôter toutes inhibitions. En tout cas, nos rapports étaient très intenses ; et ce d'autant plus que je lui avais enseigné des techniques sexuelles dans lesquelles douleur et plaisir se confondaient et nous rendaient totalement complices. La Doctoresse m'avait, en outre, donné un flacon de gouttes que je devais lui administrer en cachette, lesquelles avaient probablement un effet stimulant.

Son entrée dans la secte était prévue tout de suite après le meurtre de Chiara. Ce fameux jour du 17 janvier, tôt le matin, alors que je filais vers Trigoria, je suis allée en bas de sa maison et je lui ai présenté mes vœux pour son anniversaire qui tombait le même jour. Je lui dis aussi que nous nous retrouverions le soir pour le fêter. Je ne l'ai plus revue depuis. Un peu moins d'un mois après, je lui ai téléphoné pour la rassurer et elle a éclaté : "*Tu as ruiné ma vie !*" Puis elle a raccroché.

### Une "année liturgique" inversée

Après ma conversion, j'ai été frappée par la connaissance qu'ont les satanistes de toutes les fêtes de l'Église et par le fait qu'ils aient réussi à élaborer des rites en opposition directe et évidente avec la liturgie catholique. Un premier exemple : la messe noire, évidemment, célébrée à chaque rendez-vous et se concluant toujours par la profanation de l'hostie consacrée. Par opposition à la sacralité de l'autel ecclésiastique, nous *"consacrions"* le lieu de la cérémonie en dessinant, devant l'autel, un *"pentacle"* : une étoile à cinq branches entourée d'un cercle. Le symbole était complété en répandant à terre une poudre de couleur noire ou rouge.

Les rites se déroulaient chaque samedi, pour désacraliser le jour du dimanche, mais aussi la veille de nombreuses fêtes catholiques. Il pouvait ainsi arriver que nous nous voyions jusqu'à trois nuits d'affilée. En 1995, par exemple, Noël tomba un lundi, et ainsi nous célébrâmes les nuits de samedi, dimanche et même lundi, veille de la Saint Étienne. Le rendez-vous était fixé à minuit, début de la cérémonie, mais le cœur de la cérémonie se situait toujours vers les trois heures du matin, par opposition à l'heure de la mort du Christ à trois heures de l'après-midi. Il pouvait y avoir sacrifice d'une fille ou rapport sexuel du Prêtre avec l'initiée du jour : quand j'ai été consacrée, le moment *clou*, à trois heures, fut l'insertion de l'hostie dans mon vagin.

J'ai été frappée par la récente lecture du *Journal* de sainte Faustine Kowalska, l'apôtre de la Divine Miséricorde : j'ai encore mieux compris la signification de cette heure bénie à laquelle le Christ expira sur la croix. La religieuse écrivait, rapportant les paroles mêmes que Jésus, en personne, lui avait adressées : *"à trois heures de l'après-midi, implore ma miséricorde, spécialement pour les pécheurs, et sois aussi un bref moment immergée dans ma passion, particulièrement dans mon abandon au moment de la mort. C'est une heure de grande miséricorde pour le monde entier. En cette heure-là je ne refuserai pas une âme qui me priera en invoquant ma passion."*

Jésus avait aussi inspiré une prière à sœur Faustine : *"Quand tu réciteras cette prière, le cœur repentant et avec foi pour un pécheur, je lui concéderai la grâce de la conversion."* Je pense utile de proposer ici le texte que cette religieuse répétait plusieurs fois par jour : "*Ô Sang et Eau qui jaillirent du Cœur de Jésus comme source de miséricorde pour nous, j'ai confiance en vous.*"

De nombreuses fêtes de saints constituaient, dans notre anti-liturgie, des moments très forts, comme, par exemple, la veille des fêtes de saint Pierre, de saint Paul et des autres apôtres. Un acharnement particulier caractérisait les veilles de fêtes de ceux qui avaient été les plus actifs dans leur lutte contre le démon. Gemma Galgani se trouvait en première position et on lui adjoignait aussi la Congrégation Passioniste. Même chose pour François d'Assises et la Famille Franciscaine, et, pour Benoît de Nursie et la Famille Bénédictine.

Ce dernier saint était particulièrement haï à cause de la médaille-croix qui porte son nom et sur laquelle sont inscrites des formules exorcistes : *N.D.S.M.D.* (*Non draco sit mihi dux* — Que le démon ne soit pas mon maître) ; *V.R.S.N.M.V.* (*Vade retro satana ; nunquam suade mihi vana* — Arrière, Satan ; ne me persuade pas de tes vanités) ; *S.M.Q.L.I.V.B.* (*Sunt mala quae libas ; ipse venena bibas* — Ce que tu offres est mauvais ; bois toi-même ton venin). Selon la tradition transmise par les textes bénédictins, la médaille-croix : "*expulse des corps humains tout maléfice, lien et œuvre diabolique ; en quelque lieu qu'elle soit placée, elle empêche toute personne malfaisante d'approcher ; elle met en sécurité les hommes qui subissent des vexations, par astuce et malice, du démon ; c'est une arme très puissante contre toute tentation, principalement pour conserver la pureté du cœur et de l'esprit.*"

Ces saints étaient combattus parce que Satan les avait pris en aversion. On mettait aussi, avec eux, les dévots. Par exemple, le padre Pio qui, au milieu des années quatre-vingt-dix n'avait pas encore été béatifié (il le sera en 1999, et proclamé saint en 2002). On disait de tout contre lui : on peut affirmer

que les satanistes l'avaient canonisé avant les catholiques, ou, en tout cas, qu'ils étaient d'avance convaincus de sa sainteté, bien avant que l'Église ne la proclame officiellement. Il existait, en outre, un rituel précis contre ses *"fils spirituels"* et ses dévots réunis en Groupes de prière : ils étaient véritablement l'objet de malédictions, et l'expression de ces malédictions pouvait durer une petite heure, à l'intérieur même de la messe noire.

**Les "litanies" de malédictions**

La période la plus intense était cependant la Semaine Sainte. C'était vraiment toute une *"odyssée"*, parce que les rites se succédaient, nuit après nuit, selon des modalités diverses, et que nous en sortions en morceaux. Cinq jours d'affilée, du mercredi au dimanche, pendant lesquels je vivais dans un climat de folie humaine, continuellement sous l'emprise de la drogue — la cocaïne et les gouttes de la Doctoresse — que je prenais aussi pendant les cérémonies. Au cours de cette semaine-là, je n'avais aucun rapport avec l'extérieur, je ne travaillais pas. Le rite se poursuivait jusqu'à sept-huit heures du matin, puis je rentrais chez la Doctoresse et restais avec elle, dans cette atmosphère diabolique, jusqu'au soir, quand nous retournions à la crypte.

C'était une période entièrement consacrée aux rapports sexuels avec les animaux. Dans ces cérémonies, comme dans celles des saints, il y avait une particularité : alors que d'habitude on ne recueillait et ne mettait dans le calice que le sang de l'animal sacrifié (oiseau, chien, bouc...), là on arrachait le cœur de la poitrine de l'animal et on le mettait dans le calice, pour ensuite le brûler en fin de cérémonie. On atteignait l'apogée dans les nuits du Samedi Saint et du Dimanche de Pâques : pour nous, à ces moments précis, le Christ était mort et Satan était vainqueur.

Je me souviens bien de deux autres épisodes.

La nuit du 14 au 15 août 1996, j'assistai à l'initiation d'une fille qui, à voir son corps, devait être très jeune. Le rite fut plus ou moins le même que le mien, et j'eus le sentiment qu'elle aussi avait été introduite dans la secte par la Doctoresse car cette dernière avait, avec elle, le même comportement qu'elle avait eu avec moi.

Et puis, entre fin octobre et début novembre, à savoir les nuits précédant Halloween (31 octobre) et le Jour des Morts (2 novembre), se tenait l'unique rendez-vous dans un cimetière où nous profanions des tombes et y volions des ossements en suivant un rituel spécifique à la fin duquel ils étaient détruits.

Il m'était arrivé parfois de participer à un rite dans une bâtisse qui ressemblait à une petite église. J'en ai reçu récemment l'explication, en lisant cette dénonciation du père Francesco Bamonte, expert en la matière : *"à l'occasion de la vente de diverses chapelles qui n'étaient plus utilisées pour le culte, il est arrivé que certaines soient acquises précisément par des individus qui, cachant leur appartenance à des groupes satanistes, les ont ensuite utilisées (et les utilisent toujours !) pour leurs rites infâmes."*

Quant à l'étendue du problème, le Département de la Sécurité Publique lui-même est intervenu en 1998, dans un *Rapport sur les sectes religieuses et les nouveaux mouvements magiques en Italie*, où il est signalé : *"Vu la tendance naturelle des mouvements satanistes à opérer clandestinement, l'évaluation en terme de chiffres est beaucoup plus incertaine, et ce d'autant plus que les informations à ce sujet sont souvent recueillies indirectement et, comme telles, impossibles à vérifier... Il est toutefois indéniable que, un peu partout, il y a eu et il continue à y avoir, dans des zones de campagne (à l'air libre, dans des grottes, dans des chapelles désaffectées) ou en périphérie urbaine (édifices en ruine, bâtiments désormais inutilisés, locaux abandonnés), des indices qui témoignent du déroulement, toujours de nuit, de célébrations à fond satanique."*

Dans chaque crypte ou grotte où se déroulaient les messes noires, il y avait toujours beaucoup de *"petits saints"* : outre les saints déjà cités, je voyais de nombreuses images de la Vierge, avec ses différents titres (c'est là que j'ai vu, pour la première fois, la Reine de la Paix vénérée à Medjugorje !). Il y avait aussi des photos d'hommes et femmes d'Église : Jean-Paul II y était toujours, j'ai vu parfois mère Teresa de Calcutta, et encore d'autres — parmi lesquels, des étrangers — que je ne connaissais pas.

Au centre de cette attention particulière se trouvaient divers exorcistes dont le Prêtre de Satan a la liste et les photographies : l'alors archevêque Emmanuel Milingo, l'évêque Andrea Gemma, le défunt père Candido Amantini, don Gabriele Amorth, le père Matteo La Grua. Il y en avait d'autres encore dont je ne me rappelle plus le nom. C'était comme une litanie de saints à l'envers. On proclamait leurs noms et on leur lançait des malédictions : *"Que tu ne puisses plus exercer ! ; Que tu sois frappé d'une maladie mortelle..."* En résumé, *"on leur en envoyait"*, comme on dit à Rome ! Le Prêtre prenait successivement la photo de chacun d'eux, la montrait au demi-cercle d'adeptes et la brûlait dans le brasier en la fixant avec attention.

Les fuyards, ceux qui avaient abandonné la secte, étaient traités de la même façon. Leurs noms étaient maudits et je peux aujourd'hui témoigner que cela était suivi d'un certain effet. La constance et la persévérance des adeptes à persécuter les *"ex"* sont inépuisables. Il y a, dans l'année, deux ou trois moments un peu plus intenses où je passe des nuits très *"animées"*. J'ai, par exemple la sensation que tous les petits os de mon corps se brisent, un à un, comme si quelqu'un me les cassait. Ou bien il y a un meuble qui se déplace d'un côté ou de l'autre. Je me dis alors que j'aime bien changer, de temps à autre, la disposition de mon mobilier et que le Père Éternel permet que cela se fasse ainsi afin de m'éviter de le faire par moi-même au risque d'attraper mal au dos...

Les victimes des *"tragédies du samedi soir"* n'étaient pas non plus épargnées. À un certain moment de la messe noire, un confrère passait au Prêtre une liste de noms de personnes qui, dans toute l'Italie, étaient mortes d'accidents de la route le samedi précédent. Il les lisait, et chaque nom était suivi d'un grondement de notre part. Cela semblera absurde, mais nous ressentions un mouvement d'orgueil car nous considérions ces jeunes — qui, pour la plupart étaient morts à cause de la drogue — comme damnés, parce qu'il nous semblait difficile que leur âme fût allée au Paradis. Pour les satanistes, en fait, tous ceux qui décident volontairement de se détruire avec de la drogue ou qui instrumentalisent leur corps à travers des rapports sexuels, sont des disciples implicites du démon. La nuit de chaque samedi nous les consacrions tous, de façon indirecte, et nous offrions, en particulier, à Satan les jeunes qui mourraient durant ces heures-là.

En résumé, c'était comme un rituel en deux temps. Dans la première partie, on clamait les noms de ceux qui étaient morts le samedi précédent. On entendait des noms provenant de diverses régions, en moyenne trois-quatre et jusqu'à dix, et il n'est jamais arrivé qu'aucun nom ne soit cité. Dans la seconde partie, en revanche, on consacrait toutes les personnes qui allaient mourir cette nuit-là à la sortie des discothèques, sous l'emprise de la drogue et de l'alcool. Il ne s'agissait pas d'une malédiction générale, mais d'une véritable séquence spécifique. En y repensant aujourd'hui, je trouve renversant que — comme les catholiques confient à Dieu les âmes des défunts — nous, nous confiions ces âmes à Satan.

### Une musique de défonce

Pendant les orgies on utilisait aussi des instruments : cravaches, phallus en caoutchouc et autre attirail sadomasochiste. J'ignore qui les apportait, mais ils étaient là, à la disposition de qui voulait les prendre et les utiliser. Le délire,

qui allait croissant pendant la cérémonie, atteignait de tels degrés d'excitation qu'il pouvait arriver n'importe quoi. Nous perdions tout contrôle de la situation, l'adrénaline montait au maximum et l'objectif de chacun était de donner et d'éprouver un plaisir total. C'est un peu comme au stade, quand le supporter s'échauffe au fur et à mesure que la partie avance, jusqu'à atteindre le paroxysme de l'exaltation si son équipe marque un but.

Chacun pouvait faire ce qu'il voulait. Je dois dire qu'en réalité personne n'avait envie de s'y soustraire parce que cela faisait partie du jeu. Si on te battait, ça allait bien ; si on t'urinait dessus, ça allait bien aussi... Cela devenait vraiment une grande pagaille : il n'y avait plus ni ordre ni règle. Dans tous les cas il n'arriva jamais que quelqu'un se fît vraiment mal. On pouvait garder des marques de griffures ou de coups de cravache, mais personne ne restait étendu à terre.

Parfois le Prêtre prononçait une phrase fatidique en se tournant vers l'un de nous : *"Tu es l'élu."* C'était un cadeau, pour des raisons qu'aucun de nous connaissait. L'élu devenait alors le centre de l'attention et chacun lui faisait quelque chose : qui le fouettait, qui pratiquait sur lui un rapport oral, qui le stimulait analement, et ainsi de suite. Vu de l'extérieur, cela pourrait sembler un traitement *"lourd"* : pour l'intéressé, au contraire, cela représentait une reconnaissance importante de sa valeur à l'intérieur de la secte.

Il m'avait aussi été dit, depuis le début, que nous ne pouvions prendre aucune initiative, de quelque type que ce soit, avec le Prêtre. Personne ne pouvait avoir de rapports sexuels avec lui à part la Doctoresse qui était, elle aussi, une Prêtresse. Les seules dérogations concernaient les rites d'initiation et les fois où l'une des femmes avait ses menstruations : le sang était alors recueilli et mis dans le calice, avec le sang d'un animal et le sperme du Prêtre, et utilisé dans la messe noire.

Pendant les orgies, les rapports de tous types, actifs et passifs, hétérosexuels et homosexuels, avec des animaux et sado-

masochistes, étaient normaux. L'unique objectif était d'atteindre le plaisir maximum. En pratique, c'était comme une drogue, un *crescendo* continuel, comme faire tomber un mur après l'autre. Le slogan qui me guidait était : *"Aujourd'hui j'ai essayé ça et j'ai éprouvé du plaisir. La prochaine fois j'essayerai autre chose et j'en éprouverai encore plus."* Le résultat final était une totale destruction, tant psychique que physique.

L'excitation était aussi favorisée par la musique martelante qui, à la fin de la messe, sortait d'une stéréo à piles. C'était une musique hallucinante, qui augmentait rythmiquement en volume et en intensité. Des hurlements étaient mêlés à la musique : je pense qu'elle avait été enregistrée exprès pour les rites parce qu'il ne m'est jamais arrivé de l'entendre ailleurs. J'ai noté quelques ressemblances avec la musique de Marilyn Manson : sa production est *"construite"* pour faire scandale et se faire de la publicité, mais, si je l'écoute aujourd'hui, j'en ressens néanmoins une grande gêne et je me sens reportée dans l'atmosphère de ces nuits de samedi.

Je ne sais pas quel effet ce genre de musique qu'on me dit très utilisée dans les discothèques peut avoir sur les jeunes qui les fréquentent. Il est certain qu'elle ne fait pas de bien. En nous, ces rythmes forcenés provoquaient une exaltation si forte que si l'on nous avait donné un couteau et dit : *"maintenant tuez-vous"*, je pense que nous l'aurions fait. Nous avions tellement perdu la tête que nous aurions pu faire n'importe quoi.

### Crise du sommeil et de l'appétit

Pour pouvoir rester dans ces ambiances inconfortables (pendant les périodes froides il y avait toutefois des poêles — électriques dans les caves, à gaz dans les autres cas — pour réchauffer l'atmosphère), nous faisions usage de drogue et d'alcool. La cocaïne était notre fidèle compagne, tandis que

les boissons hyper-alcoolisées nous servaient à en atténuer la charge stimulante. Dans la dernière heure de la cérémonie, on nous distribuait des substances qui nous permettaient de récupérer un peu de lucidité, tant au point de vue physique que mental, de façon à pouvoir rentrer indemnes à la maison. Le dimanche matin, j'entrais dans mon immeuble avec un chapeau sur la tête et des lunettes sombres et, normalement, je ne rencontrais personne. Ensuite je prenais une douche et me jetais sur le lit, totalement épuisée.

Si je me regarde telle que j'étais alors, je ne peux me définir autrement que comme un *"cadavre ambulant"*. Physiquement et mentalement, nonobstant toutes les drogues et les gouttes que je prenais, j'étais vraiment au plus bas. J'ignore combien de temps j'aurais pu durer si j'étais restée dans la secte. Je serais très probablement morte d'un infarctus ou bien j'en serais arrivée au suicide, parce qu'il était impossible de continuer de mener un tel rythme de vie. Mon organisme ne réussissait plus à récupérer : tant le sommeil que l'alimentation s'en étaient profondément ressentis.

Dans la secte, le rapport à la nourriture était le pire qui soit. Avant les rites, j'avais une faim incroyable, et, après, l'appétit me passait et je ne mangeais quasiment rien. C'était aussi un problème au travail parce que j'arrivais juste à goûter les mets, mais pas à manger. Le samedi à midi, il me venait une faim absurde et j'étais alors capable de vider le réfrigérateur. C'était peut-être un ordre qui m'avait été donné le matin sous hypnose. À partir du dimanche je ne touchais quasiment plus aucun aliment, je n'en ressentais pas le besoin.

J'ai même été hospitalisée d'urgence pour anorexie. J'étais très maigre et si faible qu'un jour je m'étais évanouie dans la rue. L'ambulance était venue et m'avait amenée à l'hôpital où mes analyses de sang révélèrent des taux totalement hors normes. On me fit diverses perfusions. La Doctoresse arriva ensuite (j'ignore comment elle l'avait su parce qu'il est évident que je n'avais pas été, moi, en état de l'appeler) ; elle me

fit signer une décharge de sortie et m'amena chez elle. Là, elle me fit des piqûres, mais je n'ai retrouvé une alimentation régulière qu'après mon entrée à *Nuovi Orizzonti.*

Le sommeil, aussi, a commencé à disparaître peu à peu, dès les premiers mois de ma participation à la secte. Je ne dormais que deux heures par nuit, et parfois pas du tout. La cocaïne et les gouttes que me donnait la Doctoresse en étaient certainement l'une des causes. Mais je suis sûre que l'intervention satanique jouait aussi. Encore aujourd'hui, aux moments les plus forts de l'année liturgique, le sommeil est la première chose qui disparaît chez moi, et ce trouble est vraiment d'origine satanique. La preuve en est que, ayant fait vœu d'obéissance, si la responsable de la communauté m'ordonne de dormir *"au nom de la sainte obéissance"*, je tombe effectivement comme une masse. Et je ne suis pas du tout du genre influençable dans ce domaine.

Dans la même lignée, j'ai une autre anecdote qui date du temps de mes premières années à *Nuovi Orizzonti.* Pendant une longue période je n'arrivais vraiment pas bien à dormir. Je suis alors allée voir une psychothérapeute et lui ai demandé un psycholeptique ; elle m'a dit que je ne devais pas prendre de médicament dont je risquais de devenir dépendante par la suite. Elle m'a toutefois envoyée, pour un deuxième avis, chez une psychiatre vraiment compétente, elle aussi consacrée (à Dieu), laquelle m'a écoutée deux heures puis m'a dit : *"Écoute : mais toi, qui as-tu épousé ? Un grand blond aux yeux bleus avec une chemise blanche, ou bien quelqu'un qui est mort sur la croix avec une couronne d'épines, qu'on a insulté et sur qui on a craché ?"* Et elle a conclu : *"Ne prends pas de médicament. Prie et tu verras."*

### Les rituels sur les enfants

J'ai volontairement gardé pour la fin les souvenirs qui font le plus mal. Je ne peux pourtant pas éviter de les raconter ici

parce que je suis convaincue de la nécessité de mettre tout le monde au courant de ce que sont et font vraiment les sectes sataniques.

Le pire avait lieu la veille des fêtes consacrées aux anges et aux enfants : aux trois archanges Michel, Gabriel et Raphaël (29 septembre), aux anges gardiens (2 octobre), à Noël (25 décembre), aux saints innocents (28 décembre), à l'Épiphanie (6 janvier), à la présentation de l'Enfant Jésus au Temple (2 février, appelée aussi la Chandeleur). Ces trois dernières occasions, en particulier, mettaient au premier plan les rituels sur les enfants qui ont été, pour moi, dans l'absolu, les plus dramatiques.

Parfois, durant la messe noire, un enfant était enfermé vivant dans un sarcophage. Mais je ne sais pas si après ils l'y laissaient ou l'en retiraient : lors de ces rites, la Doctoresse me faisait sortir avant la fin, vu que je n'avais pas encore atteint le niveau requis à l'intérieur de la secte. À une autre occasion, on a fait boire à une enfant une potion, empoisonnée je pense, parce que, tout de suite après, elle a commencé à avoir des douleurs atroces au ventre : elle se contorsionnait comme une folle, jusqu'à tomber inanimée à terre.

La nuit du 5 janvier était réservée au baptême diabolique, avec consécration des nouveaux-nés à Satan. Une mère porta à l'autel un enfant qui devait avoir deux-trois jours et le remit au Prêtre qui lui aspergea de sang tout le corps avec le poignard et prononça quelques formules. La femme fut récompensée par un rapport sexuel avec le Prêtre et avec un autre adepte de son choix. Au moment de l'élévation du calice, il lui fut en outre permis de le lever en même temps que le Prêtre, ce qui était vraiment un grand honneur.

Une autre fois, j'ai vu la consécration du fœtus qu'une femme enceinte a faite, offrant l'enfant à Satan alors qu'elle le portait encore dans son ventre. J'ai revu cette femme les semaines suivantes. Mais il pouvait arriver, ensuite, que l'enfant naisse — ou soit accouché par césarienne — et ait une

vie brève : tout dépendait de la glorification du démon. Ces nouveaux-nés, enfants de femmes qui ne faisaient pas partie de la secte, provenaient d'accouchements clandestins effectués par des médecins complaisants et n'étaient pas enregistrés à l'état-civil.

Moi, je n'ai jamais pris de précautions pour ne pas tomber enceinte, bien que dans les rites on eût des rapports de toutes sortes. Je n'utilisais même pas de préservatifs pour me protéger du risque de transmission de maladies sexuelles. Toutefois, quand l'une d'entre nous était enceinte, elle était considérée comme une élue de Satan et, dans notre folie, son enfant représentait une offrande pour lui.

Dans la nuit du 27 décembre, en signe d'affront envers les enfants tués par Hérode et qui sont vénérés par l'Église comme des martyrs innocents, on offrait un sacrifice d'enfant à Satan. Quelques semaines auparavant, durant une nuit de samedi, j'avais entendu le Prêtre se mettre en colère contre un confrère qui n'avait pas encore trouvé l'enfant à offrir pour cette date ; par la suite, cette tragique recherche avait abouti.

Il s'agissait d'un petit garçon de six ou sept ans, vêtu d'une tunique blanche, sans cagoule. Il s'accrochait aux bras du Prêtre, comme s'il avait confiance en lui ; il avait probablement été drogué. Je n'avais encore jamais, auparavant, entendu les formules prononcées alors : on invoquait seulement Asmodée, alors que dans les autres occasions j'entendais nommer aussi Lucifer et Belzebuth. La Doctoresse me murmurait : *"Regarde comme il a de la chance... il peut faire don de son innocence à Satan..."*

Tandis qu'un autre adepte tenait fermement l'enfant, le Prêtre l'étendit sur l'autel et commença à lui faire couler dessus, goutte à goutte, de la cire bouillante. D'autres confrères lui passèrent aussi de petits charbons ardents sur le corps. Le petit hurlait et la rage montait en nous, de plus en plus, contre lui. Le Prêtre le sodomisa ensuite, et tous les

hommes de la secte firent de même. À la vue des abus démentiels auxquels était soumis ce pauvre enfant, j'éprouvai un blocage qui me rendit incapable de faire quoi que ce soit contre lui. Certaines violences subies dans mon enfance m'étaient probablement revenues à l'esprit. La Doctoresse décida alors qu'une *"thérapie"* plus intense était nécessaire pour que je puisse faire carrière dans la secte. Il fallait intensifier les séances pour faire tomber mon blocage envers les enfants. Une messe noire incluant l'offrande d'un autre enfant était déjà programmée (juste après la réalisation de ma *"mission"* concernant Chiara), et je devais pouvoir y démontrer que j'avais surmonté mon blocage. Je sus par la Doctoresse que je devais me former de façon adéquate parce, dans certains rites, l'offrande d'un enfant à Satan devait s'achever en coupant les testicules de l'enfant et en déposant son cœur dans le calice.

Le cauchemar qui me poursuivra toute ma vie, ce sont ces yeux perdus et terrorisés, même si certaines scènes auxquelles j'ai assisté durant ces rites (où, entre autres, j'étais bourrée de drogue et d'alcool) ont dû être tellement traumatisantes que je ne réussis même plus à m'en souvenir ; quand un flash revient à ma mémoire, j'éprouve une douleur si lancinante que j'ai vraiment l'impression de devenir folle. Encore récemment, quand on m'a mis dans les bras des petits enfants, j'ai été prise d'une angoisse qui m'a contrainte à les redonner à leur maman et à m'enfuir en pleurant. Quand, dans les premiers temps de ma conversion, je me confiais à Chiara, je lui répétais que — même si la miséricorde infinie de Dieu m'avait pardonnée — je ne réussirai jamais, moi, à me pardonner d'avoir assisté à des rites aussi horribles.

D'après ce que j'ai compris, certains des enfants sacrifiés par la secte avaient été pris dans la rue, choisis parmi ceux qui demandent l'aumône aux feux de signalisation et dont, en substance, personne ne s'occupe. Même s'ils disparaissent, il est peu probable que leur famille gitane le déclare aux forces de l'ordre. D'autres enfants arrivaient, quant à eux, du

circuit de la pédophilie qui, et pas que rarement, sert de couverture aux activités sataniques.

Au cours du rite du 27 au 27 décembre, je ne réussis pas à commettre une quelconque violence sur cet enfant, malgré les sollicitations de la Doctoresse qui me répétait : "*Détruis-le et même l'enfance terrible que tu as vécue disparaîtra en toi.*" De retour à la maison, durant les jours où je me préparais pour le meurtre de Chiara, elle me disait qu'avant de devenir Prêtresse, j'aurai une autre occasion de violer un enfant : quand la secte, au cours de la cérémonie du 1-2 février, entre autres, consacrerait les bougies destinées à être utilisées pendant l'année.

Jusqu'alors la pensée : "*Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ?*", ne m'était pas venue à l'esprit. Tout se déroulait devant moi comme si c'était normal. D'ailleurs, chaque fois que je participais à un nouveau rite, il me semblait l'avoir déjà vécu auparavant. En revanche, à partir de ce moment-là, dans un petit coin de ma tête, un doute commença à s'infiltrer sur ce que j'étais en train de faire. Au blocage émotif qui m'avait tenaillée durant le rite sur l'enfant, s'était ajoutée, en outre, la peur qu'un jour ou l'autre je finisse, moi aussi, comme l'une de ces filles qui avaient été sacrifiées. En même temps, pourtant, je ressentais une volonté de puissance que la promotion au rang de Prêtresse me permettrait d'atteindre... Un sentiment de valse-hésitation dans lequel je continuerai à me débattre même après m'être réfugiée à la communauté à Trigoria, pendant que le père Raffaele combattrait, pour me soutenir, en faisant des exorcismes.

# 5

## *Le lent chemin de la résurrection*

Avec les deux baisers de Chiara, le premier le 6 et le deuxième le 17 janvier 1997, tout finit et tout commença pour moi. Ces gestes n'avaient pas seulement représenté une salutation entre deux personnes qui s'étaient rencontrées, mais s'étaient transformés en un signe de paix entre le Père et le fils retrouvé : j'étais vraiment le *"fils prodigue"* qui revient à la maison après avoir fait l'expérience de la destruction. À cet instant-là, je découvris Dieu et je retrouvai l'Amour : une femme avait vraiment redonné vie à mon âme morte, comme cela m'avait été prophétisé quelques années auparavant.

Pendant ce temps, toutefois, l'alarme avait dû sonner à l'intérieur de la secte quand ils eurent la confirmation que je m'étais enfuie et cachée. Au début ils ont dû s'interroger sur la façon de me tuer. Après ils ont dû prendre des précautions pour éviter que ce que je savais puisse leur faire du tort. Je me suis rendue compte par la suite que, très probablement, je ne représentais pour eux qu'un pion, à savoir que, après avoir éliminé Chiara, je serais arrêtée par la Police et je finirais en prison.

Après-coup, je crois vraiment que j'aurais mal fini, que j'aie rempli ma mission meurtrière ou que je sois revenue à la secte sans avoir commis le meurtre, parce qu'ils étaient trop malins et qu'ils ne pouvaient pas risquer de garder en vie un témoin comme moi. Leur raisonnement avait dû être le suivant : mieux vaut tuer Chiara tout de suite puisque, de toute façon, nous ne pourrons jamais avoir son âme (car l'objectif de la

secte est d'amener le plus de personnes possible à la damnation), parce que son activité d'accueil des jeunes déviants ferait perdre à Satan beaucoup plus d'âmes. Et pour atteindre ce but, me sacrifier ne posait aucun problème.

Quelques semaines après mon arrivée à Trigoria, le père Raffaele me dit que la Doctoresse ne pouvait plus faire de mal à qui que ce soit, et j'ai donc pensé que les membres de la secte l'avaient éliminée — sachant qu'elle en constituait le seul lien que je connaissais — ou bien qu'elle avait fini en prison. Mais le père Raffaele a eu la délicatesse de ne plus rien me faire savoir sur ce milieu. Il m'a seulement donné d'être tranquille, de ne plus avoir peur d'eux.

J'ai en mémoire le *flash* d'un voyage que je fis, je ne me rappelle plus quel jour, avec le père Raffaele et certains de ses collaborateurs. Il me semblait être dans un film d'espionnage tandis que je me dirigeais, dans une voiture blindée, vers l'habitation où j'avais vécu du temps de la secte. Arrivés en bas de la maison, un membre de notre groupe était descendu pour faire le tour du pâté de maisons, tandis qu'un autre était monté à mon étage pour vérifier s'il ne remarquait rien d'anormal. Nous entrâmes ensuite tous ensemble chez moi et, en moins de quatre heures, ils prélevèrent tout ce qui était important : vêtements, computer, papiers et agendas.

Il y avait aussi, en plusieurs endroits de la maison, de nombreux objets relatifs à la secte : médailles et bracelets avec des symboles sataniques, boucles d'oreilles particulières — que je mettais pendant les rites — avec des pendants en forme d'étoiles à cinq pointes. Une des choses les plus curieuses qu'ils trouvèrent fut un coussin rembourré avec des feuilles et des herbes particulières, que la Doctoresse m'avait dit d'utiliser quand je ne réussissais pas à dormir.

De retour à Rome, tout fut brûlé dans la cour d'un établissement religieux. De nouveaux habits et objets personnels me furent donnés, après avoir été bénis par l'exorciste. Le père Raffaele m'a raconté, en particulier, que la tunique

blanche de ma consécration à Satan — le seul habit rituel que je gardais chez moi, car la tunique et la cagoule de cérémonie m'étaient données à chaque fois par la Doctoresse qui les reprenait ensuite —, prit feu dès qu'il l'aspergea d'eau bénite et fut réduite en cendres en un instant !

Dans mon appartement, ils trouvèrent également un appareillage informatique de pointe. Une des personnes qui m'avait accompagnée était un spécialiste de la Police et il me dit que même eux n'avaient pas d'instruments aussi sophistiqués. En y repensant, je me suis rendue compte que cela faisait probablement partie d'un plan de la secte, pour le cas où j'aurais été encore en état de travailler pour eux : m'impliquer dans le monde de la pédophilie via internet. Précisément à la même époque, la Belgique était au centre de l'attention, avec les tristes histoires de ces petites filles enlevées et tuées, et je me rappelle qu'ils avaient fait allusion devant moi à des contacts que je devrais avoir avec ce pays et la Hollande.

Une chose m'a bouleversée quelques années après : la vue d'un polaroïd que le père Raffaele avait trouvé dans l'un de mes agendas ; c'était le portrait d'un enfant de quatre-cinq ans assis sur un petit Robot-Ovni, à côté duquel on voyait les jambes d'une femme, peut-être sa maman. Le vague souvenir que j'en conserve est qu'il s'agissait d'un garçon qu'un membre de la secte avait désigné comme cible d'un enlèvement : et c'était probablement moi qui, précisément, aurais été chargée de l'enlever et de le faire disparaître.

## Ma renonciation à Satan

J'ai un énorme trou noir dans ma tête concernant les premières semaines qui ont suivi ma fugue. Ce que j'ai vécu, je l'ai reconstruit peu à peu pendant toutes ces années, à travers les récits du père Raffaele et des rares personnes qui, à l'époque,

assuraient ma sécurité en se relayant jour et nuit à mes côtés, dans l'appartement secret où j'étais hébergée. Ils m'emmenaient tous les jours chez le père Raffaele pour les exorcismes, lesquels ont constitué de vrais drames car j'avais véritablement atteint le niveau maximum de l'action diabolique.

À la lecture du livre de don Gabriele Amorth, *Un exorciste raconte*[7], j'ai mieux compris que l'action du démon peut être de deux sortes : celle *"ordinaire"* qui s'adresse à tous les hommes pour les tenter au mal, et celle *"extraordinaire"* à laquelle Dieu ne consent que dans des cas déterminés. Don Amorth subdivise cette dernière en six catégories différentes. Les *souffrances physiques externes provoquées par Satan*, sont des phénomènes auxquels de nombreux saints ont été confrontés au cours de leur vie et qui ne nécessitent pas le recours à l'exorcisme. Les *infestations diaboliques* ont pour objet des choses et animaux de toutes sortes, mais pas les personnes. L'*obsession diabolique* concerne les *"attaques brutales, parfois continuelles, les pensées obsessionnelles, parfois pouvant aller jusqu'à absurde, dont la victime n'est pas en mesure de se débarrasser."* La *vexation diabolique* consiste en des *"troubles et maladies, de très graves à peu graves, mais qui n'atteignent pas pour autant la possession, qui ne font pas perdre la conscience, faire des actes ou prononcer des paroles dont l'on n'est pas responsable."*

Viennent ensuite les deux pires situations qui soient. La *possession diabolique*, qui *"est la forme de tourment la plus grave et qui a lieu quand le démon prend possession d'un corps (et non pas d'une âme) et le fait agir et parler comme il veut, sans que la victime puisse résister et donc sans qu'elle en soit moralement responsable."* Enfin, *la sujétion ou dépendance diabolique*, qui se vérifie *"quand, volontairement, on se met au service du démon : les deux formes les plus utilisées sont le pacte de sang avec le diable et la consécration à Satan"*.

---

7- NdT : Aux Editions François-Xavier de Guibert.

J'étais dans ce dernier cas, le plus terrible et difficile à combattre. Le père Raffaele était, de toute évidence, habitué à affronter des situations dans lesquelles le démon manifestait sa présence de toutes les façons, et n'avait aucunement l'intention de débarrasser les lieux. Mon cas, cependant, se révéla dès le début l'un des plus extrêmes qu'il ait jamais rencontré. Ce que je sais, c'est que dès qu'il commençait à prier sur moi, je m'écroulais et j'en faisais voir de toutes les couleurs. Je manifestais une force surhumaine, au point, une fois, de faire voler dans les airs quatre jeunes qui cherchaient à m'immobiliser. Ses collaborateurs m'ont dit que j'étais vraiment impossible à maîtriser et que pendant les premières séances ils furent obligés de m'attacher à un petit lit.

Je me rappelle l'humiliation que j'éprouvais quand je rouvrais les yeux et que je me retrouvais attachée, tandis que le père Raffaele récitait des formules en latin et que d'autres personnes priaient sans interruption dans la petite chapelle d'à côté. Parfois, la douleur était telle que je me mettais à pleurer, mais il me tranquillisait et la communauté me soutenait et me donnait la force d'affronter ces moments si durs pour moi.

Ils me disaient que les exorcismes avaient duré de quatre à huit heures, mais je n'avais aucune conscience du temps qui passait. Parmi le peu de chose dont je me souviens, il y a les moments où le père Raffaele prononçait le nom de Lucifer, parce qu'alors de terribles maux de tête me prenaient, comme si l'on m'enfonçait des poignards dans le cerveau, et, quand il nommait Asmodée, parce que cela me déclenchait d'atroces douleurs aux organes génitaux, comme si une main m'arrachait les entrailles. Dans mes moments de lucidité, le père Raffaele me faisait répéter des prières par lesquelles je cassais toutes les consécrations diaboliques. C'est là que j'ai appris par cœur le *Credo* et les renonciations baptismales ("*Je renonce à Satan et à toutes ses œuvres, à toutes ses séductions*"), tant il me les a fait répéter.

Il me faisait lire, aussi, la célèbre prière à saint Michel archange : *"Saint Michel archange, défends-nous dans le combat, sois notre secours contre la perfidie et les embûches du démon. Que Dieu exerce sur lui son empire, nous te le demandons en suppliant, et toi, prince de la milice céleste, refoule en Enfer, par la vertu divine, Satan et les autres esprits malins qui errent dans le monde pour la perte des âmes. Amen."* C'est le pape Léon XIII qui l'a écrite après avoir eu, le 13 octobre 1884, une vision terrifiante au cours de laquelle il entendit la voix de Satan menacer l'Église de destruction et il vit que l'archange Michel s'opposait avec force à l'arrogance démoniaque. Le pontife ordonna de dire ce texte à la fin de chaque Messe. La disposition fut abolie par l'Instruction *Inter œcumenici*, sous Paul VI, mais Jean-Paul II, dans le *Regina cœli* du 24 avril 1994, invita à la réciter chaque jour.

Cette prière anticipe de nombreuses affirmations de l'Église de notre temps sur les forces infernales. Je me limite à quelques citations : l'histoire universelle *"est une dure lutte contre les puissances des ténèbres, lutte qui a commencé dès l'origine du monde et qui durera, comme le dit le Seigneur, jusqu'au dernier jour"* (constitution *"Gaudium et spes* du Concile Vatican II) ; *"Il reste certain que la réalité démoniaque, attestée concrètement parce que nous appelons le mystère du mal, demeure encore aujourd'hui une énigme qui entoure la vie chrétienne. Nous ne savons pas davantage que les apôtres pourquoi le Seigneur le permet, ni comment il le fait concourir à ses desseins, mais il pourrait arriver que — dans notre civilisation envahie par un horizontalisme séculaire — les explosions inattendues de ce mystère offrent un sens moins réfractaire à la compréhension. Elles obligent l'homme à regarder plus loin, plus haut, au-delà de l'immédiate évidence ; elles nous permettent, à travers la menace et la prépondérance du mal qui entravent notre chemin, de discerner l'existence d'un au-delà à déchiffrer, et de nous tourner vers le Christ pour écouter la bonne nouvelle du salut offert en grâce"* (Document *Foi chrétienne et démonologie* de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi).

## Le récit du père Raffaele

Il y a quelque temps j'ai enfin trouvé la force de demander au père Raffaele une description plus précise de ce qui s'était passé pendant les exorcismes, et il m'a remis la retranscription des notes qu'il avait prises à la fin de nos rencontres. C'est un journal qui, dans sa concision, met en lumière divers aspects inconnus des pratiques ésotériques. C'est pour cette raison que j'ai décidé de le citer in extenso ci-après.

*"Quand je lui ai donné la main, Michela est tombée par terre comme une masse. Ses amis l'ont relevée, mais à peine l'ai-je touchée qu'elle s'est à nouveau écroulée. C'était une tentative du démon de m'échapper. Quand il comprit, toutefois, que j'avais reconnu sa présence, le combat commença. Les yeux de Michela se sont transformés et elle m'a lancé un regard chargé de haine. Elle n'était plus elle-même : elle a commencé à dire de tout, des jurons, des blasphèmes. Ses yeux se sont révulsés et elle m'en a montré le blanc. Je me suis aperçu qu'elle continuait pourtant à voir ce qui se passait autour d'elle.*

*Peu après, elle a commencé à parler avec une voix masculine qui variait selon ce qu'elle disait : d'abord caverneuse, puis suave, puis irritée... Ses bras tournoyaient de façon non naturelle et elle ne réussissait pas à les contrôler. Elle manifestait des capacités surhumaines : elle marchait sur les murs comme si elle avait des ventouses aux pieds, elle renversait sa tête complètement en arrière comme si elle avait un pivot à la place du cou, elle devinait des choses qu'elle ne pouvait pas savoir concernant la vie de certaines personnes présentes...*

*Dès que je lui ai fait un signe de croix sur le front, elle s'est, d'un coup, recroquevillée sous une chaise. J'ignore comment elle a pu le faire si vite : c'est une chose qui ne m'était encore arrivée avec personne d'autre. C'était peut-être lié au mépris qu'elle avait du crucifix, qu'elle avait foulé aux pieds et profané. Quand je la bénissais, elle subissait comme des coups de fouet, des gifles, des coups. Des marques de griffures ap-*

*paraissaient sur ses mains, et des traces de coups de sabot sur son front, qui disparaissaient peu après. J'étais impressionné par la haine qu'elle manifestait envers Dieu, Jésus-Christ, l'eucharistie, les consacrés. Tout ce qu'elle avait fait dans la secte remontait à la surface.*

*La voix démoniaque disait : "Celle-là est à moi pour toujours, tu ne réussiras pas à me l'arracher, elle m'a consacré son intelligence et sa volonté." De temps à autre le diable assurait qu'il allait partir, mais je n'accordais pas d'importance à ses paroles parce qu'elles ne sont qu'une tentative de sa part de reprendre son souffle. Un exorcisme est vraiment comme une lutte : il faut épuiser l'adversaire avec des heures de combat, et puis lui donner le coup de grâce final. La seule fois que je l'ai pris au sérieux, ce fut lors de la première grande libération. Il avait dit qu'il partirait à 4 heures du matin et nous avons poursuivi les prières et l'exorcisme toute la nuit. À l'aube, Michela a poussé un grand soupir et s'est réveillée fraîche comme une rose, tandis que nous étions tous très fatigués.*

*Il y a eu ensuite diverses rechutes, mais je la tenais sous contrôle et je ne permettais pas au malin de s'installer à nouveau. Lui, essayait et me défiait, aussi : "Tu vois que tu ne vaux rien et que je peux la reprendre quand je veux ?" Mais je ne lâchais pas, d'autant que les gens de la secte continuaient à faire contre elle des rites de malédiction. Parfois, dans les nuits du samedi au dimanche, je m'apercevais qu'elle sautait en l'air comme si elle avait été transpercée par une grande aiguille : et, effectivement, on en voyait ensuite la marque sur sa peau. Une fois, à l'improviste, elle s'est cassé un doigt et il a fallu l'opérer pour le remettre à sa place. D'autres fois elle retrouvait sur son corps des coupures et des blessures inexplicables. Parfois elle vomissait une salive très épaisse et blanche, comme de la mousse à raser.*

*Le démon qui parlait en elle exprimait une terrible haine envers la Sainte Vierge, qu'il ne nommait jamais ; il disait : "cette femme", puis une suite de gros mots de toutes sortes.*

*Il percevait aussi la présence du padre Pio de Pietrelcina qu'il appelait "le vieux barbu", et il avait très peur de saint Michel archange : il sentait vraiment comme s'il se devait de le combattre, et il l'apostrophait d'un "ce déplumé."*

*À un certain moment, Michela m'a révélé que le dieu-serpent était adoré dans la secte, et j'ai alors commencé à dire : "Exorcizo te, serpens antiquae." Le démon devenait fou furieux et elle, ensuite, commençait vraiment à ramper comme un serpent ; Elle ne supportait même pas l'imposition de l'étole, laquelle, pour le diable, représente le pouvoir sacerdotal qui luttait contre le pouvoir dont il aurait investi Michela lors de sa promotion au rang de Prêtresse de Satan."*

### Ma véritable "première communion"

Si je repense à mes tout premiers jours à *Nuovi Orizzonti*, il me revient un *flash* d'une Messe dans la paroisse de Trigoria, en compagnie de Chiara. Nous étions vraiment au fond de l'église et je conserve, bien imprimée dans ma mémoire, une petite fille d'environ quatre ans qui me regardait. Tout à coup je me suis évanouie et me suis écroulée à terre : je me demande toujours quelle impression cela a bien pu faire sur cette petite ! On m'a ramenée à la maison, avec l'aide d'autres jeunes de la communauté, puis j'ai été transférée dans un appartement secret.

Au cours du trajet que je parcourais chaque jour pour me rendre chez l'exorciste, nous passions devant un édifice qui attira mon attention. J'appris, par l'un des jeunes qui m'accompagnaient, que c'était l'ancien monastère de saint Grégoire au Celio[8], confié depuis peu aux sœurs de mère Teresa de Calcutta. Je racontai à cet ami l'histoire de la

8- NdT : Du nom de la colline de Rome.

Missionnaire de la Charité que j'avais vue dans le métro et dans le train quelques semaines auparavant, et nous décidâmes d'aller y faire un saut.

La supérieure nous reçut et j'expliquai ce qui m'était arrivé, tout en décrivant physiquement la sœur en question. Elle me répondit que ma description ressemblait beaucoup à une sœur qui se trouvait effectivement dans la communauté. Elle la fit appeler et quand je la vis, je la reconnus immédiatement. Je lui racontai aussi l'histoire dont elle avait été la protagoniste, mais elle répliqua : *"Je n'ai jamais pris le métro ces dernières semaines, et encore moins le train. D'autre part, mère Teresa nous a ordonné de toujours nous déplacer par deux, donc il n'est vraiment pas possible que tu m'aies vue toute seule à l'extérieur."* Je lui répondis alors que je me souvenais que son habit avait une déchirure. Nous contrôlâmes et, effectivement, il y avait bien le raccommodage en forme de sept que j'avais décrit à mon ami. Nous nous regardâmes tous, avec l'air de dire : *"Quelque chose est arrivé, mais l'explication nous ne l'avons pas."* Tout se termina par un sourire et une prière dans la petite chapelle.

La première grande libération, rapportée par le père Raffaele dans son témoignage, advint dans la nuit du 26 au 27 janvier. Entretemps la Congrégation pour la Doctrine de la Foi avait fait parvenir l'autorisation de recevoir la communion. Comme j'étais toujours en danger de mort, vu les signes donnés que la secte me recherchait pour me tuer, l'évêque et Chiara me consentirent, en plus, l'autorisation spéciale de faire une consécration au Cœur Immaculé de Marie et de prononcer mes vœux dans *Nuovi Orizzonti.*

Il s'agissait là d'une exception vraiment considérable parce que les règles de la communauté prévoient une préparation d'au moins une année ; mais ils avaient pensé, d'un autre côté, que mon choix de me consacrer au Seigneur pouvait grandement contribuer à ce que les prières d'exorcisme m'amenassent au plus vite à une libération définitive du pouvoir que

j'avais moi-même donné à Satan en me consacrant à lui. Je n'avais cessé de répéter à Chiara : je t'en prie, Chiara, donne-moi la possibilité de consacrer ma vie au Seigneur par la prière de consécration que vous faites dans la communauté *Nuovi Orizzonti* ; je sais que je n'en suis pas digne du tout, mais c'est le seul moyen que j'ai de remercier le Seigneur de m'avoir arrachée à l'Enfer. En outre, si les membres de la secte devaient me trouver et me tuer (j'étais sûre qu'ils y parviendraient) je voudrais tellement mourir en ayant consacré ma vie à Dieu !

Quand on a réfléchi à l'endroit où célébrer cette cérémonie, j'ai spontanément suggéré le monastère saint Grégoire au Celio, pour que je puisse partager avec les sœurs de mère Teresa cet événement si particulier. À 9 heures du soir nous nous rendîmes dans la petite chapelle, et le Messe fut célébrée. Comme lecture, nous choisîmes le passage de l'Évangile de Jésus à Getsemani : au moment où j'ai reçu l'hostie, je me suis sentie avec lui dans sa solitude d'alors, j'ai perçu tout le mal que j'avais fait et toute la douleur qui lui était retombée dessus.

Ensuite j'ai compris qu'il avait aussi payé pour moi sur la croix, et j'ai répété avec lui : *"Père si tu le veux, éloigne de moi ce calice ! Toutefois que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais ta volonté."* (*Lc* 22, 42) Mon calice à moi était vraiment rempli de douleur et d'angoisse, parce que j'avais commencé à comprendre combien les sacrilèges que j'avais commis étaient graves. Dans le même temps, je sentais que l'Amour de Dieu pour moi était si fort, ainsi que l'amour que me communiquaient les personnes qui m'entouraient, que j'éprouvais une immense paix qui me pénétrait jusqu'au fond du cœur.

Je prononçai donc mes premières promesses, de chasteté, pauvreté et obéissance, conformément à la prière de consécration dans la Communauté *Nuovi Orizzonti*. En descendant les marches de l'église, je me rappelle que Chiara me dit en me tenant le bras : *"En ce qui concerne la pauvreté, tu n'auras pas de problèmes parce que de toute façon tu ne possèdes*

*rien ; pour ce qui est de la chasteté, ce sera très dur pour toi ; et quant à l'obéissance, rebelle comme tu es, il va falloir un vrai miracle !"*

Cette consécration fut véritablement pour moi une grande grâce et une aide fondamentale. Il me suffisait de regarder Chiara dans les yeux pour penser : *"Eh Bien, si ce pas peut m'amener à une plénitude de joie comme la sienne, alors je signe tout de suite !"* Tant de fois, auparavant, je m'étais dit — alors même que je possédais beaucoup d'argent et que je pouvais acheter tout ce que je voulais —, que j'aurais tout laissé tomber pour ressentir une minute de véritable joie. Non pas de satisfaction, qui est quelque chose qui passe, mais de cette joie intérieure que personne ne peut t'enlever. Aujourd'hui, pour moi, la plénitude de la joie est personnifiée par le sourire de Chiara et par son premier baiser qui m'avait rendu tangible l'Amour de Dieu.

Avec moi, Chiara faisait attention, avant tout, à ne jamais se mettre en avant, et à toujours me renvoyer à Jésus. Elle me disait : *"Aujourd'hui je suis ici, mais demain, je ne sais pas. Nuovi Orizzonti est une belle œuvre, mais peut-être qu'un jour elle s'effondrera. La seule chose qui ne s'écroulera jamais, souviens-t'en, c'est Dieu. Ou tu t'enracines vraiment en Celui qui est l'Amour, la réponse à tout ce que ton cœur cherche, ou bien tu courras toujours le risque de ne te retrouver qu'avec de la fumée entre les mains et un vide dans l'âme que rien ne pourra combler."* Et c'était vrai, parce que j'avais tout essayé, mais, à la fin, je me retrouvais toujours seule, déprimée et en état d'échec.

### La tentation du suicide

Malgré toutes les prières et tous les exorcismes du père Raffaele, j'étais parfois vraiment désespérée et je disais que si la secte m'avait tuée je n'aurais pas tant souffert. Le fait de me rappeler les choses que j'avais trafiquées dans la secte me

causait une douleur si grande que je ne pensais pas humainement possible de lui résister. Je ne cache pas que, plus d'une fois, j'ai pensé au suicide vu le découragement et la peur qui me rongeaient.

Chiara cherchait à m'expliquer le sens de la souffrance en tant que chemin de résurrection. Mais, en ces moments-là, la résurrection, moi, je ne la voyais pas, et je devais seulement avoir confiance. Toutefois je continuais à aller de l'avant, avec l'aide de Dieu et de tous ces amis. Je sais aujourd'hui que si je suis vivante et que je peux raconter mon histoire, c'est grâce aux trois piliers porteurs de ces années-là qui sont la volonté, l'obéissance et l'humilité.

Je sais que j'aurai à lutter toute ma vie contre l'orgueil parce que c'est là que se trouve la racine de mon péché. Dès que je mets en doute le fait que Jésus m'ait pardonnée et sauvée, je suis prise de panique et je me dis que je n'y arriverai jamais. Quand je rentre dans ce processus, il y a vraiment danger car je commence à délirer et je perds le contrôle de mes sentiments. Même vis-à-vis de Chiara, j'ai dû travailler pour construire un rapport sain où je ne cède pas à l'idée qu'elle m'abandonne dès qu'elle ne me téléphone pas pendant deux jours ou bien quand elle n'est pas de mon avis à propos d'un projet à réaliser. Désormais, je sais que chaque fois que je commence à juger Chiara, à dire qu'elle ne m'a pas comprise, je tombe dans les pièges du *"diviseur"* et lui ouvre une porte.

C'est une tentation qui fait sans aucun doute partie des vexations sataniques et auxquelles je suis soumise de temps à autre. J'aime cette définition de Marija Pavlovic, une des voyantes de Medjugorje : *"Rappelle-toi que le démon est un petit idiot et qu'il est aussi limité dans plusieurs domaines : il peut agir sur toi parce qu'il connaît tes points faibles, et c'est donc toujours là qu'il va te frapper."* Il sait que me désunir de Chiara m'amènerait à la mort de l'âme, et alors il essaie de m'attaquer. C'est pourquoi, connaissant mes limites, je sais également quelle aide je dois demander.

Une fois, il faisait nuit noire, j'ai commencé à ressentir une attaque de cet *"ange de lumière"* qui voulait me convaincre de certaines erreurs commises par Chiara envers moi. Alors, à 3 heures 42, de mon portable, je lui ai envoyé le texto suivant : *"Tous mes os sont en train de se casser, un à un. Je veux te dire que je t'aime beaucoup et que je ne veux obéir qu'à toi."* Au moment même où j'ai appuyé sur la touche d'envoi, toute tentation a disparu.

Dans les premiers temps j'éprouvais une grande difficulté parce que je n'étais plus capable de raisonner avec ma tête et j'avais en permanence besoin que l'on me dise quoi faire. Quand Chiara m'a dit pour la première fois : *"Tu as un cerveau capable de comprendre et de vouloir. C'est à toi de prendre les décisions et de te rendre compte de ce qui est juste et de ce qui est erroné"*, je l'ai vécu comme une trahison de sa part. J'étais habituée au rapport de symbiose vécu avec la Doctoresse et j'aurais voulu le perpétuer à *Nuovi Orizzonti.* Mais, avec l'aide de Chiara et des autres responsables de la communauté, j'ai finalement réussi à surmonter le problème et j'ai appris à assumer personnellement la responsabilité de mes décisions, tout en apprenant aussi l'art du discernement et en cherchant toujours, pour les décisions les plus délicates, à en débattre avec mes responsables.

Respecter le vœu de chasteté, aussi, a été toute une montagne. Après tout ce que j'avais vécu dans la secte — mais aussi auparavant — dire que j'étais sexodépendante est un euphémisme. J'étais sûre de ne jamais y arriver. Et pourtant, c'est grâce au respect de cette promesse de chasteté que j'ai conquis mon salut parce que mon corps a pu ainsi se purifier et guérir d'une dépendance encore pire que celle à la cocaïne. Peu à peu, en découvrant la signification du véritable amour, j'arrivais à me rendre compte que cette sexualité effrénée m'avait conduite à la solitude et au désespoir, alors que la chasteté m'avait conduite à la joie et à la paix avec moi-même, tant au niveau spirituel qu'au niveau psychologique.

## La rencontre avec sœur Gabriella

Les prières d'exorcisme ont duré deux ans : au début, constamment, tous les jours, après quoi elles sont allées en s'espaçant. Ma volonté, cependant, me jouait à chaque fois des tours : dès que l'on me disait qu'il était l'heure d'aller chez le père Raffaele, je devais faire un effort de volonté pour bouger. Cela n'avait rien d'une promenade d'agrément : nonobstant le fait qu'en apparence je perdais connaissance et que je ne me souvenais de rien au réveil, les sensations que j'en conservais étaient des plus désagréables et, en tout cas, je revenais toujours physiquement détruite à la maison, comme si j'avais escaladé des montagnes et soulevé des poids énormes.

Bien sûr, j'avais envie de sortir de ce monde satanique, mais les difficultés continuaient à se succéder. Ainsi, d'une part il y avait toute ma conscience rationnelle et spirituelle qui acceptait librement, et, de l'autre, la partie matérielle qui ne tenait pas à être mise de coté et qui cherchait à résister en me montrant que le chemin emprunté à *Nuovi Orizzonti* était trop ardu.

En attendant, le 10 mai 1997, après trois mois d'isolement dans l'appartement protégé, j'ai enfin pu venir vivre dans la Communauté *Nuovi Orizzonti.* C'est alors que commença le véritable programme thérapeutique de désintoxication de la drogue et de l'alcool et de connaissance de soi pour guérir les blessures profondes de mon cœur. Chiara, dans le même temps, insistait pour que je me fasse également suivre par un expert appartenant au monde psychiatrique (une psychothérapeute consacrée [à Dieu] qui avait sa confiance), mais je ne le voulais absolument pas parce que j'avais été trop échaudée par mes expériences précédentes.

Durant l'été, je me suis retrouvée dans un village du Lazio avec les jeunes de la communauté qui mettaient en scène un spectacle musical. Un de mes amis était en train de parler avec une sœur et je m'approchai pour échanger deux mots.

Je sentis une forte empathie envers elle et l'invitai à venir me voir à Piglio. La semaine suivante elle vint et nous fîmes une longue promenade au cours de laquelle je lui fis plusieurs confidences ; aussi parce qu'elle m'avait dit être psychologue. J'en parlais avec Chiara, qui la connaissait déjà et l'estimait beaucoup (c'était précisément la personne qu'elle m'avait suggérée de voir quelque temps auparavant), et nous nous sommes mises d'accord pour que je fasse mon parcours thérapeutique avec elle, en harmonie avec celui proposé par la Communauté.

Quelques jours après je me suis sentie très perturbuée parce que, alors que je priais dans la chapelle de la communauté, j'eus un *flash* des rites pratiqués sur les enfants. J'éprouvai une douleur si intense qu'il me semblait que j'allais devenir folle. Si Chiara n'avait pas été là, à mes côtés, pour m'aider, je pense que je me serais enfuie et que j'aurais fait quelque grosse bêtise : je me sentais désespérée au point de me suicider. Le traumatisme de devoir affronter ces terribles souvenirs, qui étaient restés enfouis dans mon inconscient mais qui remontaient de temps en temps à la surface, a vraiment été terrible. Je me décidai ainsi à aller voir la sœur Gabriella, qui m'est toujours restée très proche et qui m'a soutenue avec beaucoup d'amour. Elle me fit venir au couvent de sa congrégation religieuse, mais nous ne commençâmes pas tout de suite à parler : d'abord, elle me fit manger, ce qui me permit de retrouver un peu de calme.

Après le dîner, elle me demanda si j'avais besoin de quelque chose. Je lui répondis : *"J'ai besoin d'aide, mais je ne sais pas si tu peux m'aider, parce que tu ne sais pas grand-chose de moi."*

Je lui parlais de mes expériences passées avec le monde de la psychiatrie, et de toutes les blessures causées par tous ces médecins que je considérais comme des incapables. Elle me laissa me défouler et chercha, par-dessus, tout à créer avec moi un rapport d'amitié, tout en me donnant l'assurance que

l'on irait à mon propre rythme. Le soir, elle me laissa même sa chambre pour dormir tandis qu'elle s'installait sur le divan du bureau. Le jour d'après je rentrai à la communauté et, deux fois par semaine, j'allais chez elle, à Rome, pour continuer notre parcours.

### Dans la communauté contemplative

À la fin de l'été, de nouveaux signes de péril nous étaient parvenus. J'ignore de quoi il s'agît, mais le père Raffaele — qui, de par son engagement dans la lutte contre les sectes a toujours été en contact étroit avec les forces de l'ordre — informa Chiara d'un possible danger me concernant. À l'époque ils ne m'en parlèrent pas : ils se limitèrent à me proposer de passer quelques semaines dans une communauté de vie contemplative, pour vivre une expérience plus intense de prière.

J'y entrai le 1er octobre, jour de la fête de sainte Thérèse de Lisieux, et je ne revis Chiara que trois mois plus tard : j'étais en colère contre elle parce que j'avais eu le sentiment d'avoir été abandonnée. En réalité, tant le père Raffaele qu'un autre prêtre autorisé par l'évêque étaient venus prier sur moi, mais aucun d'eux ne m'avaient révélé les vraies raisons de ma *"ségrégation"*. On m'avait même enlevé le téléphone portable, pour éviter d'éventuelles interceptions, et je n'avais plus, non plus, de voiture. Très peu de gens, même parmi les amis de la communauté savaient où je me trouvais.

Seule Chiara m'expliqua ce qui se passait et me dit qu'il me fallait rester encore sur place un mois supplémentaire : à la fin j'y suis restée un an exactement ! Elle me fit réfléchir sur des faits survenus au cours de certaines nuits et sur leur coïncidence avec les horaires des rites de la secte, et je dus moi-même admettre l'existence d'un nouveau déchaînement contre ma personne. Il y avait des moments où il me sem-

blait vraiment que l'on était en train de m'enfoncer un couteau dans la poitrine.

La mère supérieure de la Communauté de prière où j'avais été accueillie fut comme une maman pour moi. Grâce à elle, j'ai pu résister un an hors de *Nuovi Orizzonti* qui était désormais devenue ma vraie famille. Je dois dire que ce fut une période difficile, tant matériellement que spirituellement. On me demandait des actes concrets d'humilité. S'il ne s'était agi que d'actes exclusivement humains, un caractère orgueilleux comme le mien ne les aurait jamais acceptés. En effet, chaque fois que je faisais un acte d'humilité je ressentais, à l'intérieur de moi, une rébellion. Mais je constatais ensuite la différence d'avec ce qui m'était arrivé à la secte : là-bas j'avais été obligée d'obéir de façon aveugle et absolue, ici j'étais toujours libre de décider de faire ou de ne pas faire un geste. Personne ne me contraignait par la force, ou m'aurait condamnée ou punie en cas de refus de ma part. Je sentais que l'on m'aimait quelque choix que je fasse et, aujourd'hui, je remercie vraiment le Ciel de cette chance que j'ai eue sans l'avoir méritée.

Je n'ai pas pu faire autrement que de reconnaître les gestes totalement gratuits qui ont été accomplis pour moi, durant ces mois-là, par des personnes qui n'y avaient aucun intérêt personnel, ni profit éventuel. Au contraire ! En me protégeant et en m'aidant, elles mettaient en péril leur propre sécurité et couraient des risques qu'elles auraient pu facilement éviter. Quand j'ai compris qu'elles agissaient ainsi uniquement parce qu'elles étaient amoureuses de Jésus-Christ, je n'ai pu que suivre leurs pas et avoir confiance.

Certes, le chemin a été très long. Prendre conscience de ses propres misères et faiblesses, vivre les trahisons et les abandons, n'est pas du tout facile, même avec le soutien de la foi. Il m'arrivait souvent de devoir faire mes comptes avec l'action du démon, lequel cherchait à me persuader qu'un jour ou l'autre, Chiara, le père Raffaele et sœur Gabriella se lasseraient de tous les problèmes que je leur causais et qu'ils m'abandonneraient à mon sort.

Penser de la sorte n'avait aucun sens après tout ce qu'ils avaient fait pour moi, mais à cause de cela même, c'était une tentation diabolique. Et pourtant cette tentation faisait que je me sentais poussée à les provoquer, à faire quelque chose qui les mît en colère, parce que je voulais voir jusqu'à quel point ils étaient capables de m'aimer gratuitement.

Je m'étais rendue compte aussi qu'à l'intérieur de la communauté de prière qui m'avait accueillie des mouvements d'envie et de jalousie avaient commencé à apparaître du fait que la mère supérieure me manifestait beaucoup d'attention et que certaines religieuses se ressentaient probablement d'en recevoir moins qu'auparavant. L'action de Satan, le diviseur, celui qui cherche toujours à créer la confusion, était vraiment à l'œuvre. Mais cette sainte femme n'a jamais perdu patience, elle a continué à prier et à accepter la charge d'une situation en plein milieu de laquelle elle s'était trouvée et qu'elle n'avait ni recherchée ni désirée.

Par conséquent, la seule conclusion que je pouvais raisonnablement en tirer était : *"Ils ont vraiment donné leur vie pour moi, comme Jésus il y a deux mille ans."* Et c'est pourquoi, peu à peu, j'ai compris que quelque chose d'extraordinaire était vraiment arrivé. Je continue toujours à me répéter que mon histoire est le récit d'un miracle agissant, parce que seule la main de Dieu a pu me sauver. Sa puissance a réalisé un miracle intégral dans mon corps et dans mon âme.

# 6

## *Je cherchais l'amour, et j'ai rencontré Jésus*

À la fin de cette année passée dans la communauté de prière, je revins enfin à *Nuovi Orizzonti* à l'occasion d'une fête de départ à la retraite à laquelle l'évêque assista également. Je discutai avec lui et Chiara et il fut décidé que je prenne en location une petite maison située à deux pas du siège de *Nuovi Orizzonti* et que je recommence à travailler comme cuisinière dans une trattoria locale. Mais cela ne marcha pas, parce que je travaillais trop et gagnais peu. Je quittai ce travail en mars 2000 et demandai à pouvoir revenir à plein-temps dans la communauté. J'en parlai à Chiara et, après six mois environ, elle m'affecta à notre centre d'accueil d'urgence *"Arcobaleno dell'amore"*[9], qui se trouve à proximité de la basilique San Giovanni à Rome. Ce fut une très belle expérience parce qu'une vraie collaboration s'instaura entre moi et la responsable de l'époque. Cette structure accueillait des jeunes de la rue désireux de suivre une cure de désintoxication. Chaque jeudi soir, après la prière communautaire, mais aussi d'autres jours, des jeunes de *Nuovi Orizzonti* se rendent dans les lieux les plus mal famés de Rome, de la gare Termini au Laurentino 38, à Torbellamonaca, et certains des jeunes rencontrés dans la rue décident de venir au centre *"Arcobaleno"* pour commencer un programme en communauté. Nombreux sont, en fait, les jeunes qui ont décidé de suivre les traces de Chiara — les premiers temps de son aventure, dans les bas-fonds de la ville

9- Arc-en-ciel de l'amour.

— et qui continuent périodiquement à se rendre, de nuit, dans les zones les plus chaudes de différentes villes.

Le reste de la semaine, nous allions rejoindre des jeunes en difficulté que nous avions connus lors de rencontres paroissiales ou bien qui nous avaient été envoyés par des prêtres. À la fin, il y avait toujours une file d'attente devant l'entrée. Notre capacité d'accueil était officiellement de six à huit personnes au maximum, mais nous n'en avions jamais moins de dix. Parfois nous mettions des matelas même dans le réfectoire tant il en venait, désespérés, frapper à notre porte.

Nous prenions de tout : toxicodépendants, filles enceintes, alcooliques, enfants prostituées, loubards. Des personnes de tous genres, en somme, qui avaient connu l'Enfer et qui se retrouvaient avoir la mort dans l'âme. Des gens qui n'avaient plus d'espoir, en piètre condition physique, mais qui conservaient encore une lueur de lucidité les poussant à se laisser aider. C'est alors que le premier miracle se produisait : les jeunes commençaient à comprendre que l'on pouvait vivre d'une autre façon, ils laissaient leur passé derrière eux, se sentaient accueillis et s'en remettaient aux responsables du centre et à la force de la prière. Et, à chaque fois, nous faisions l'expérience de l'incroyable force d'Amour que Jésus est venu nous enseigner : quelque chose qui changeait vraiment leur vie. Beaucoup des consacrés et de responsables actuels de *Nuovi Orizzonti* viennent de là.

Au début de l'année 2003 fut ouvert à Marino, dans les Castelli Romani, le centre d'accueil pour femmes, et je fus envoyée dans cette nouvelle communauté. La *"Casa Gioia"*[10] accueillait des filles mères, des jeunes qui avaient avorté, des adolescentes dont les enfants avaient été adoptés. C'était un monde que je connaissais bien pour l'avoir vécu, un monde que j'avais beaucoup de mal à accepter parce que mon passé défilait devant mes yeux au fil des histoires que j'entendais raconter chaque jour.

---

10- Maison de la Joie.

D'énormes souffrances nous étaient confiées. Bien qu'habituée aux événements extrêmement durs, le témoignage d'une fille qui parle de son avortement — ce qu'elle a vécu quand elle a pris sa décision, le moment où elle est allée à l'hôpital, l'intervention et tout ce qui s'ensuit — déchire le cœur si on s'implique vraiment dans ce qui est dit.

Mais ce qui m'a personnellement le plus touchée, ce fut le récit d'une fille qui avait accouché en prison et qui avait, un peu trop à la légère, signé une autorisation d'adoption de son enfant. Elle disait en pleurant : *"Tu sais, aujourd'hui il aurait huit ans, mais je ne l'ai plus revu. Qui sait à quoi il ressemble, qui sait comment il se sent dans sa famille adoptive. Comme j'aurais aimé l'accompagner à son premier jour d'école..."* Toutes ces phrases étaient autant de coups dans mon cœur et rouvraient des blessures que j'espérais être définitivement cicatrisées.

J'ai commencé à entrer en crise parce que je n'avais jamais résolu le problème de ma relation avec ma mère naturelle. Une question me hantait depuis toutes ces années : *"Dieu m'a voulu, mais à travers qui ?"* J'étais encore partagée entre le sentiment d'affection que l'on a toujours envers celle qui nous a mis au monde, et cette haine qui vient de l'idée selon laquelle si ma maman ne m'avait pas abandonnée à l'orphelinat, il est quasiment certain que je n'aurais pas vécu tous les drames qui me sont arrivés.

Un soir, je suis allée à la chapelle et je me suis mise à prier avec beaucoup d'intensité. À un certain moment, une prise de conscience importante s'est faite en mon cœur : si j'existais aujourd'hui, c'était parce qu'un jour, il y a très longtemps, ma mère avait accepté ce don d'amour et avait dit *"oui"* à ma vie, malgré les difficultés qui se présentaient devant elle. J'en ai donc conclu que je n'avais aucun droit de juger ce qu'elle avait fait.

C'est une réflexion qui a bouleversé tous les schémas que je m'étais mis en tête, parce que jusque-là je considérais ma

mère comme une moins que rien qui m'avait laissée, livrée à moi-même, dans un monde malfaisant. Désormais je pensais, au contraire, que ma mère m'avait fait le plus beau don qui soit : la vie. Son acceptation avait permis au projet de Dieu sur moi de se réaliser, lequel est devenu par la suite une fenêtre ouverte sur l'espérance : aujourd'hui, de fait, ma vie sert à sauver d'autres vies.

## Le second refus de ma mère

Tout cela m'a poussée à me mettre à la recherche de ma mère, pour lui dire "*merci*". J'ai demandé à Chiara son avis et elle fut d'abord un peu dubitative. Je laissai tomber mais lui en reparlai quelques mois après, et cette fois elle m'encouragea. Sœur Gabriella, aussi, était d'accord et j'ai donc entamé les procédures légales. En fait ma situation m'autorisait à présenter au Tribunal une requête pour contacter ma mère naturelle.

La providence me permit de trouver une avocate qui savait bien comment procéder. Il a fallu un peu de temps mais, à la fin, je fus informée que ma mère avait donné son consentement à ce qu'on me communique son adresse et son numéro de téléphone. Le soir même — je me rappelle que je me trouvais avec d'autres membres de la communauté dans un restaurant chinois — je téléphonai à ma mère et établis notre premier contact.

Nous nous sommes parlées au téléphone pendant quelques semaines, jusqu'à ce que nous fixions une date pour nous rencontrer, à savoir le jour anniversaire d'une autre de mes sœurs qui vivait avec elle. Je partis en voiture pour cette ville du nord en juin 2004. J'étais pleine d'espérances mais je ne voulais pas m'illusionner. Je savais que cela n'allait pas être un moment facile, aussi avais-je demandé à être accompagnée. Mes jambes tremblaient, mon cœur battait fort, je m'efforçais de garder à tout prix les pieds sur terre. J'arrivai, quasiment en volant, dans la ville où ma mère habitait.

Quand je pus la regarder pour la première fois dans les yeux et l'embrasser, je la sentis aussi froide qu'un glaçon et dépourvue de toute expression de sentiment. La chose ne me perturba pas qu'un peu, parce que je ne savais que penser de son comportement : soit elle avait une pathologie, soit elle était vraiment sans cœur... Nous sommes restées ensemble une ou deux heures, le temps du repas. Au fur et à mesure qu'on parlait j'apprenais la réalité que j'ai déjà décrite au deuxième chapitre, faite de frères et sœurs inconnus, d'un père important et dénué de scrupules, d'une gêne de fond qui l'avait menée à se débarrasser de moi parce que j'étais un poids dans sa vie. Je lui ai, en tout état de cause, exprimé ma gratitude pour le *"oui"* qu'elle avait prononcé quand j'étais encore dans son sein, mais elle n'a pas réagi de manière positive.

À la fin du repas, la douche froide. Tout en me fixant avec une parfaite tranquillité, elle prononça exactement ces mots : *"Toi, pour moi, tu n'as jamais existé à l'époque, et tu n'existes pas aujourd'hui. Sors de ma vie."* Si l'on m'avait coupée en deux, j'aurais moins souffert. Et là, je me suis effondrée et j'ai dû faire face à une autre vérité absolue : quand la maison n'est pas construite sur le roc, elle s'effondre. Je dois admettre que je n'avais pas mis Dieu, mais mes propres besoins, à la première place dans ma vie. Or, quand Dieu n'est pas à la première place et que survient un peu de vent — et il s'agissait là d'un véritable ouragan —, tout s'écroule.

Je n'ai jamais réussi à comprendre pour quel motif ma mère avait, tout d'abord, accepté de me voir, puis m'avait signifié que j'étais rayée de sa vie : il aurait suffi de me faire savoir qu'elle ne souhaitait pas me rencontrer et je me serais arrêtée là. Les amis qui m'avaient accompagnée ont aussi retourné cette énigme dans tous les sens, mais elle demeure entière. Je ne peux pas dire qu'elle était folle, mais elle avait probablement un fond de démence. En tout cas j'avais atteint mon objectif de départ : remercier ma mère d'avoir accepté de me donner la vie et lui montrer que j'allais bien. À la fin, je me suis rendue compte que je n'avais qu'une seule famille :

*Nuovi Orizzonti.* Il était inutile d'aller rechercher ce qui m'avait manqué dans le passé et de vouloir le récupérer dans le présent.

Mais, en attendant, durant le trajet de retour à Rome, je me sentais en morceaux. Je pleurais et ne me consolais pas de ce qui était arrivé. Quand je rencontrai Chiara, j'éclatai et lui demandai : *"Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal à Jésus ? Pourquoi toutes ces souffrances dans ma vie ? Maintenant, en plus, je travaille pour le Seigneur... Pourquoi ne m'aide-t-il pas ?"* Chiara se contenta alors de me raconter une anecdote vécue par sainte Thérèse d'Avila, à qui il en est arrivé de toutes les couleurs. Un jour elle s'adressa à Jésus, à qui elle parlait en tête-à-tête, et lui dit : *"Écoute, pourquoi me traites-tu ainsi ?"* Il lui répondit : *"Tu sais, Thérèse, je me comporte ainsi avec mes amis"*, et elle, de répliquer : *"Maintenant je comprends que tu en aies si peu !"* Chiara, en plus de cette anecdote (qu'elle utilisa pour essayer de dédramatiser la situation), me dit que, de toute façon, il ne fallait pas commettre l'erreur d'attribuer à Jésus la responsabilité de nos souffrances qui découlent plutôt, dans la plupart des cas, des mauvais choix des hommes. Elle ajouta, avec conviction, que la grande majorité des souffrances que nous vivons est le fruit du péché, du *"non"* que l'homme, dans l'exercice de sa liberté, oppose à l'Amour de Dieu (ce n'était certes pas Jésus qui avait voulu que ma mère me rejette... c'était l'exercice de sa liberté à elle qui l'avait menée à faire un geste qui m'avait blessée si profondément... et qui sait combien de souffrances, elle-même, avait dû vivre pour en arriver à se comporter ainsi avec moi). Le Seigneur, toutefois, nous a aimés jusqu'à faire Sien chacun de nos cris pour nous donner Sa réponse, chacune de nos angoisses pour nous donner Sa paix, chacun de nos abandons pour nous faire savoir que Lui ne nous abandonnera jamais, chacune de nos blessures pour la transfigurer et nous révéler que *"par ses plaies nous sommes tous guéris"* (*Is* 53, 5). Chiara me rappela que le Seigneur m'avait aimée au point de mourir pour moi, pour me faire don de la plénitude

de joie de Sa résurrection, et elle me dit ensuite ce passage de la Bible qu'elle affectionne tout particulièrement : "*Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu !*" Elle m'assura que même les souffrances les plus terribles, une fois remises entre les mains d'un Père qui nous aime d'un Amour infini, peuvent concourir au bien (même si, sur le moment, nous ne le voyons pas).

Nous sommes retournés à Piglio le jour de la solennité du Corpus Domini : Daniel Ange et des jeunes de son école d'évangélisation étaient venus nous rendre visite. Une grande fête battait son plein, et je m'y sentais totalement déplacée. Tout à coup, Chiara me demanda si je me sentais de témoigner de mon expérience. Bien qu'hésitante, j'acceptai de me prêter au jeu. Je racontai ce que j'avais vécu et ce fut un moment très fort pour moi et pour toutes les personnes présentes : j'avais ressenti la joie et la force venant de l'Esprit Saint.

À cette occasion, j'ai expérimenté, concrètement et de façon incroyable, comment chaque douleur, même la plus profonde, peut se transformer en amour. Le désespoir qui me brisait le cœur en deux était immense, mais à partir du moment où j'ai accepté de me donner — en aimant l'autre auquel il m'était demandé de raconter mon expérience — je commençai à retrouver un peu de paix intérieure et de joie.

### À Medjugorje

Le lendemain, Chiara me dit : "*Écoute, Michela, tu as besoin d'un peu de repos. Pourquoi ne pas aller à Medjugorje ? Je pense que cela te fera du bien. Je suis convaincue que c'est un lieu de grâce et de prière. On y ressent la présence toute spéciale de la Madone, et qui, mieux que notre Maman du Ciel, pourrait t'aider à surmonter cette grande douleur ? Je suis certaine qu'Elle ne manquera pas de te donner Son doux baume, le seul en mesure d'adoucir cette profonde blessure dans ton cœur.*"

Ma première réponse ne fut pas des meilleures : *"à Medjugorje ? Tu plaisantes ? ! Avec cette marée de gens bizarres qui y vont... je ne le sens pas du tout. Si je dois aller en Croatie, je vais m'étaler de tout mon long sur une plage de la côte adriatique avec un bon verre à la main."* Je savais pourtant que Chiara me connaissait bien et que si elle me faisait cette proposition c'était qu'elle avait de bonnes raisons. Ainsi, même si à ce moment-là je n'en avais pas très envie, je décidai de lui faire confiance et de partir.

Pour ceux qui ne le sauraient pas, Medjugorje est l'endroit de Bosnie Herzégovine, près de la ville de Mostar, et plus ou moins à mi-chemin entre Spalato et Dubrovnik où, depuis plus de vingt-six ans, l'on signale des apparitions quotidiennes de la Reine de la Paix. Il s'agit là, certainement, de la plus extraordinaire manifestation mariale de toute l'histoire du christianisme, tant par sa durée que par la quantité de messages que la Vierge a donnée.

Tout commença l'après-midi du 24 juin 1981, lorsque quelques enfants dirent avoir vu, alors qu'ils se promenaient sur la colline de Podbrdo, une dame qui tenait un nouveau-né dans ses bras et qui, de la main, leur faisait signe de s'approcher. Le lendemain ce furent six enfants — Jakov (dix ans), Mirjana (quinze ans), et Ivanka, Vicka, Ivan (seize ans, tous les trois) — qui eurent, au même endroit, cette vision, laquelle se répète, encore aujourd'hui, quotidiennement pour ces trois derniers enfants, à 17 heures 45 et où qu'ils se trouvent.

La *"photographie"* que les voyants ont décrite est celle d'une jeune femme d'environ vingt ans, d'un mètre soixante-cinq, pesant une soixantaine de kilos, les yeux bleus, vêtue d'une longue tunique gris-bleu ciel lui recouvrant les pieds qui sont posés sur un nuage gris. Elle est coiffée d'un voile blanc, entouré de douze étoiles, qui lui retombe dans le dos.

La dame déclara être la *"Bienheureuse Vierge Marie"*, et se présenta par la suite sous le titre de *"Reine de la Paix"*. Le

26 juin, plus particulièrement, elle apparut en larmes et répéta plusieurs fois le mot *"paix"*. Beaucoup de gens ont trouvé extraordinaire la coïncidence entre ces faits et ce qui advint dix ans plus tard, le 26 juin 1991, quand la Croatie et la Slovénie proclamèrent leur indépendance et suscitèrent immédiatement la violente réaction de la Serbie : ce tragique conflit des Balkans dura quatre ans et se transforma en une véritable guerre ethnique, entraînant d'innombrables victimes et réfugiés.

À Medjugorje, la Vierge a instauré un usage qui est devenu, depuis, une caractéristique spécifique à ces manifestations : les messages qui, à travers la voyante Marija Pavlovic, sont offerts au monde entier. Au début, du 1er mars 1984 au 8 janvier 1987, ils étaient donnés une fois par semaine, tous les jeudis ; depuis le 25 janvier 1987 ils ne sont donnés que le 25 de chaque mois. Soit un total de 400 textes à ce jour, auxquels s'ajoutent 650 autres messages communiqués individuellement à chaque voyant et selon une fréquence variable.

La position officielle de l'Église est attentiste et demeurera telle tant qu'il y aura des apparitions. La *"Déclaration de Zara"*, approuvée le 10 avril 1991 par les évêques de la Congrégation Épiscopale Yougoslave, et qui vaut encore aujourd'hui, énonce : *"Sur la base des recherches menées jusqu'ici, il n'est pas possible d'affirmer qu'il s'agisse d'apparitions et de phénomènes surnaturels."* Une expression de prudence qui est ni une approbation ni une condamnation et qui laisse à chaque fidèle sa liberté d'opinion.

Le plus éclatant particularisme des apparitions de la Reine de la Paix est certainement ce qu'on appelle les secrets, à savoir, en substance : le 25 décembre 1982 — jour de l'ultime apparition quotidienne de la Vierge — la voyante Mirjana reçut la révélation du dixième et dernier secret et, dans le même temps, de la date à laquelle chacun des secrets se vérifierait dans les faits. À ce jour, deux autres voyants, Ivanka et Jakov, ont eux aussi reçu les dix secrets, alors que les trois derniers autres voyants n'en connaissent que neuf.

Les voyants ont toujours observé une totale réserve au sujet de ces informations, à l'exception des certaines clarifications expressément autorisées par la Vierge. Tout ce que l'on en sait avec certitude aujourd'hui, c'est que le troisième secret consiste en un signe qui apparaîtra sur la colline du Podbrdo, en guise de confirmation de la présence de la Vierge durant toutes ces années. Il s'agira de quelque chose de très beau, de bien visible, qui ne peut pas être fait de main d'homme et qui sera indestructible. Les derniers secrets seraient, en revanche, une série d'événements dramatiques qui auraient pour unique objet de ramener à nouveau le cœur de l'homme vers Dieu, de façon à préparer, comme l'a dit la Reine de la Paix dans son message du 25 octobre 2000, *"l'avènement d'un autre temps, d'un nouveau printemps"*.

Contrairement à d'autres apparitions du passé, comme celle de Fatima, les secrets de Medjugorje seront révélés à l'avance. Mirjana a expliqué clairement ce qui arrivera un jour encore indéterminé et dont — conformément aux dispositions de la Vierge — elle sera la protagoniste : *"J'ai dû choisir un prêtre à qui dire les dix secrets et j'ai choisi le franciscain Petar Ljubicic. Je dois lui dire ce qui arrivera, et où, dix jours avant que cela n'arrive. Nous devrons faire sept jours de jeûne et prière, et, trois jours avant, il devra le révéler au monde entier."*

### La Vierge parle de Satan

Autre caractéristique extraordinaire des messages de la Reine de la Paix : l'accent mis sur la présence et l'action sataniques. Le père Livio Fangaza, directeur *de Radio Maria*, a même publié un livre entier sur le sujet, intitulé "*Satana nei messagi di Medjugorje*"[11] (Sugarco). Dans l'introduction de son livre, le père Livio écrit : *"La Vierge révèle la présence de*

11- NdT : Satan dans les messages de Medjugorje.

*Satan dans le monde à un moment où, même dans les milieux chrétiens, on tend à la minimiser, voire même à la nier. Elle en signale surtout les multiples activités qu'il mène partout dans le monde en cherchant à se camoufler pour ne pas être découvert."*

L'auteur poursuit : *"Satan, affirme la Reine de la Paix, s'oppose de toutes ses forces aux plans de Dieu et cherche à les détruire par tous les moyens. Il agit contre les célibataires pour leur ôter la paix du cœur et les attirer sur les voies du mal, contre les familles qu'il attaque de façon spécifique, contre les jeunes qu'il cherche à séduire en tirant profit de leur temps libre. Les messages les plus dramatiques concernent toutefois la haine qui prévaut dans le monde et la guerre qui en est la conséquence. C'est là que Satan montre plus que jamais sa face infâme et se joue des hommes. L'exhortation de la Reine de la Paix est toutefois pleine d'espérance : avec la prière et le jeûne on peut arrêter même les guerres les plus violentes, et avec l'arme du Saint Rosaire, le chrétien peut affronter Satan avec la certitude de le vaincre."*

Je dois dire que je me retrouve parfaitement dans cette analyse, ayant été moi-même complice de cette œuvre démoniaque. Et c'est peut-être précisément pour cela que, par des voies mystérieuses que je n'ai pas voulues, j'ai atterri là en cette fin juin 2004. Je fus hébergée dans l'appartement d'un couple de Croates que j'avais connus l'année précédente au cours d'exercices spirituels que Chiara avait dispensés à Medjugorje même, sur le thème *"Prier et aimer"*. Deux personnes exceptionnelles que j'aime comme un père et une mère, et qui me considèrent comme leur fille.

Je continuais pourtant à éprouver comme un refus de Medjugorje, alors même que s'y trouvaient plusieurs jeunes que je connaissais et qui s'employaient alors à construire un centre d'accueil spirituel de *Nuovi Orizzonti*. Il y avait, entre autres, un prêtre de la communauté que Chiara avait chargé de prendre soin de moi parce que je ne voulais pas manger, j'étais apathique et ne m'intéressais à rien. Mon amie croate

cherchait par tous les moyens à me soutenir, à me faire parler. Mais j'étais vraiment en crise. Chiara me disait : *"Écoute, c'est une étape de croissance et de grande purification de ton cœur. Ne doute jamais de l'Amour de Dieu : Jésus a vécu avant toi la trahison et l'abandon, justement par amour pour toi."*

Le onzième jour, nous étions désormais début juillet, ils me convainquirent d'aller à la Messe à la chapelle. J'acceptai mais restai à l'extérieur de l'église, en un point très ensoleillé : *"Au moins je bronze un peu"*, pensais-je.

Alors que je me tenais là, passa la voyante Marija avec laquelle je n'étais pas particulièrement liée d'amitié. Nous nous connaissions de vue et avions l'habitude de nous saluer quand nous nous rencontrions. J'étais allée chez elle deux fois, au moment des apparitions, mais rien de plus. Marija a une grande mémoire visuelle et le souvenir de certaines personnes y reste peut-être gravé. Elle se souvenait de mon nom et m'adressa la parole : *"Michela, que fais-tu ici ?"* Je lui répondis avec naturel : *"Ce que je fais, Marija ? Ce que tu fais, toi : j'assiste à la Messe."* Elle continua : *"Je ne t'ai pas vue ces derniers jours. Mais depuis combien de temps es-tu ici ?"* Et moi : *"Depuis quelques jours !"* L'air innocent, elle me lança : *"Demain je suis à l'"Oasi della pace"*[12] *pour l'apparition, parce que les prêtres commencent leur retraite et qu'il y a beaucoup de monde. Cela me ferait plaisir que tu viennes toi aussi. Dis aux sœurs, à l'entrée, que je t'ai invitée."* Je me souviens m'être levée, l'avoir regardée et lui avoir dit : *"Marija, cette fois, c'est à la Vierge de venir à moi, parce que moi, je ne bouge pas."* La voyante m'a regardée, un peu surprise, et a laissé tomber, comme pour elle-même : *"Je pense pourtant que tu en aurais besoin."* Puis elle s'en est allée, me laissant assister à la Messe.

J'avais tant de chagrin dans le cœur que j'avais certainement été un peu désagréable, d'ailleurs mon ami prêtre, plutôt surpris de ma réponse, m'avait apostrophée dure-

---

12- NdT : Oasis de la Paix.

ment : "*Mais tu crois que c'est une façon de répondre ?*" Et moi de répliquer : "*Écoute, si tu veux t'en aller, va-t'en. Mais qu'est-ce que tu veux de moi ?*" Le lendemain il ne cessa d'insister pour que j'aille à l'apparition, et moi d'opposer : "*Mais où vas-tu ? Laisse tomber... De toute façon tu ne la vois pas, toi, la Madone.*" Il se mit en route et, vers 17 h 30, mon amie croate réussit à me convaincre d'y aller aussi.

À cette heure-là il n'était même plus possible d'atteindre la petite allée menant à l'*Oasi* et je me mis donc à l'ombre d'un arbre, aux alentours de l'amphithéâtre. Alors que je me tenais là, Marija passa et me dit en me voyant : "*Toi, viens à l'intérieur avec moi.*" Et moi de lui répondre : "*Marija, laisse-moi tranquille : de toute façon que je sois dedans ou dehors, la Vierge je ne la vois pas. Alors je reste là, au moins je suis au frais.*" Je fus frappée qu'elle ne sourcille pas le moins du monde. Elle me prit avec fermeté par le petit col de mon tee-shirt et me traîna avec elle à l'intérieur de la chapelle. J'eus tellement honte que je serais rentrée sous terre !

### La Vierge en avait après moi

Marija commença à diriger la prière du Rosaire et, à la fin, comme d'habitude, s'adressa aux personnes présentes : "*Maintenant que ceux qui le peuvent se mettent à genoux, parce que c'est le moment de l'apparition. Je confierai à la Vierge toutes vos intentions de prière et toutes les personnes que vous portez en vous.*" J'étais restée debout, mais elle me prit par un bras et me tira pour que je m'agenouille à côté d'elle. Elle était à ma gauche, face à l'autel. Elle commença à prier en croate puis se figea en extase devant l'apparition, le regard tourné vers le haut.

Aussi étrange que cela puisse paraître, mes pensées n'étaient pas centrées sur la manifestation de la Vierge, mais plutôt sur la honte que j'éprouvais du fait que tout le monde avait vu qu'elle m'avait tirée à bout de bras ; dans le même temps, ma

curiosité me faisait regarder sa bouche qui bougeait de temps à autre, sans toutefois qu'aucun son correspondant n'en sorte. *"Mais on lui parle en italien ou en croate à la Vierge ?"* fut la question que je me posai, preuve que je pensais à tout autre chose qu'à ce qui était important et qui se passait sous mes yeux.

À un moment donné, pourtant, quelque chose se passa, parce que je commençai à ressentir une étrange chaleur dans le corps, qui m'allait de la pointe des cheveux jusqu'aux orteils. C'était une chaleur merveilleuse : j'avais vraiment l'impression que quelqu'un me tenait dans ses bras et me cajolait. J'avais aussi l'impression qu'un manteau m'enveloppait, me donnant une sensation intérieure de protection. Si, au Paradis, l'on est ne serait-ce qu'un dixième aussi bien que je l'étais à ce moment-là, je signe tout de suite, parce que c'était fantastique. Je n'avais même plus conscience de toutes les souffrances que je portais. Peu après j'ai éprouvé encore une autre sensation que je définirais comme une *"transplantation cardiaque"*. J'ai senti comme une main qui m'arrachait mon cœur meurtri et qui le remplaçait par un cœur nouveau : à partir de cet instant-là une paix incroyable est entrée en moi et a envahi tout mon être.

Certes, on pourra m'objecter : *"D'accord, c'était un moment particulier où tu étais prête à tout et ainsi tu t'es laissée conditionner, ce que tu as ressenti est invérifiable."* Je me limiterai à répondre : avec tout ce que j'avais vécu jusqu'alors, imaginez comment je pouvais être disposée à me faire avoir encore une fois par des phénomènes incompréhensibles. En réalité, à ce moment-là, je ne m'attendais à rien du tout. J'étais vraiment la dernière personne à demander quelque grâce que ce soit au milieu de tant de pèlerins malheureux qui y avaient bien plus droit que moi.

Entretemps l'apparition était terminée. Marija se leva et expliqua ce qui s'était passé : *"Quand la Gospa*[13] *est venue, je lui ai confié toutes vos intentions de prière. La Gospa a prié sur*

*chacun de vous et vous a bénis."* Alors le regard de Marija rencontra le mien et elle me dit devant tout le monde : *"La Gospa a fait siennes toutes les souffrances que tu portes dans ton cœur, mais à partir d'aujourd'hui c'est elle seule qui sera ta mère !"* J'ai regardé Marija et j'ai pensé : *"Mais qu'est-ce qu'elle dit ? Elle est devenue folle...", et, immédiatement, ma réaction fut de m'emporter contre mon ami prêtre : "Qu'est-ce que tu as dit à Marija ?"* Il a commencé à pleurer et m'a assuré qu'il ne lui avait rien dit.

À ce moment-là je ne croyais pas à ce que j'avais entendu. Je me suis levée d'un seul coup et suis partie, parce que je ne comprenais pas et que je pensais : *"Eh oui, il ne manquait plus que la Vierge me prenne en charge. Mais qui je suis, moi ?"* Il y a une blague qui circule à Medjugorje : quand on voit des pèlerins courir, c'est qu'ils suivent un des voyants, et ce soir-là, c'était une voyante, Marija, qui essayait de me rattraper. Elle m'a prise par le bras et invitée chez elle prendre le thé et dîner. C'était comme si on était de la même famille. Il est vrai que je m'étais comportée comme saint Thomas tout au long du chemin, et je lui ai dit : *"Marija, mais toi, dans la chapelle, tu en avais après moi ?"* Et elle m'a répondu, avec un immense sourire : *"Moi non, mais la Vierge, oui."*

J'ai clairement reçu, à cet instant-là, la réponse que la Vierge était, réellement, aussi ma mère, et que si j'étais encore vivante aujourd'hui c'était parce qu'elle m'avait placée sous son manteau et protégée dans d'innombrables situations dramatiques. J'ai compris que chaque fois que je tiens un Rosaire entre mes mains, c'est la Vierge qui me tient par la main. Ce soir-là je me suis rendue compte que jusqu'alors j'avais travaillé *pour* Dieu, et que maintenant Marie me demandait de travailler *avec* Dieu ; et aussi une autre chose très belle : que si je voulais devenir sainte, je devais prendre Marie comme modèle de sainteté, vivre son silence, son humilité, son obéissance, sa pureté.

---

13- NdA : La Vierge.

Le résumé d'Édith Stein

Depuis ce jour-là, mon chemin a vraiment changé de façon radicale, parce que j'ai découvert que j'ai une mère exceptionnelle, qui est à mes côtés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Même ma façon de penser et de prendre des décisions s'est modifiée, parce qu'aujourd'hui je pense : "*Moi, je ferais comme cela. Mais si Marie était à ma place, comment ferait-elle ?*" La Vierge est entrée, avec délicatesse, dans ma vie, et m'a fait comprendre un nouveau mystère qui a été un tournant dans mon quotidien : il s'agit du silence de Marie au pied de la croix.

Auparavant, quand je rencontrais la croix, quand je souffrais, je m'enfuyais à toutes jambes, ou du moins je cherchais à noyer cette douleur dans la drogue, le sexe, le travail. À peine me suis-je rendue compte que la Vierge, la première, avait vécu la douleur extrême, celle d'une mère qui voit son fils tué et qui, ensuite, le tient mort dans ses bras, que j'ai compris que ce qui lui a permis de devenir la mère de l'humanité entière, c'est la transformation de cette douleur en amour total et infini pour ces hommes mêmes qui lui avaient enlevé son fils.

J'ai aussi découvert comment il était possible de vivre le vœu de joie, qui est la caractéristique fondamentale de *Nuovi Orizzonti*. De fait, il est aisé de vivre dans la joie quand tout va bien, mais ça l'est beaucoup moins dans les situations difficiles, quand on expérimente l'abandon et l'angoisse. Mais Jésus a vécu, avant moi, la trahison de Judas et de Pierre, il a vraiment senti l'éloignement du Père (avec ce cri terrible sur la croix : "*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*"), il a vécu l'insulte et les moqueries.

L'attitude juste que Chiara m'a enseignée à l'école de la Vierge, est celle de Jésus qui, au moment le plus terrible, s'en remet totalement à Dieu : "*Entre tes mains je remets mon esprit.*" Chaque jour, je suis appelée à faire ce geste d'abandon, et ma façon de penser change alors immédiatement,

parce que je me sens poussée à aimer chaque frère qui est à côté de moi.

Une autre attitude juste : le pardon. Je l'ai vraiment expérimenté un Samedi Saint il y a quelques années alors que je ruminais tous les souvenirs dramatiques que j'avais dans la tête et qui continuaient à me faire beaucoup souffrir. À un moment donné, j'ai pensé : "*Malgré ce qui est arrivé, ceux qui m'ont fait souffrir, ceux qui ont abusé de moi, j'accorde mon pardon pour tout et à tous, et je prie pour eux.*" Depuis lors, une nouvelle paix intérieure m'a envahie.

Avoir connaissance des fruits de ma prière ne m'intéresse pas, mais je sais qu'elle a un effet concret. Je l'ai expérimenté moi-même parce que, quand s'acheva ce que j'appelle, en plaisantant, le "*cirque des exorcismes*", le père Raffaele me raconta que l'on avait prié pour moi dans de nombreux monastères de clôture. Je me suis alors dit que je devais, d'une façon ou d'une autre, rendre la pareille et j'ai commencé par aller, en personne, remercier ces moniales. Ce fut une belle expérience que de voir ces petites sœurs heureuses de pouvoir regarder en face quelqu'un qui affirmait : "*Votre prière m'a réellement permis de passer de la mort à la vie.*" Et je sais qu'après mon témoignage on a commencé, dans divers monastères, à faire chaque samedi soir une veillée de réparation pour les outrages et les sacrilèges pratiqués par les sectes.

En guise de résumé de toute ma vie, j'aime citer cette phrase d'Édith Stein, grande philosophe allemande, née dans une famille juive, qui s'est convertie au catholicisme et mourut à Auschwitz en 1942 après être devenue carmélite. En 1998, Jean-Paul II la proclama sainte et, en 1999, il l'institua co-patronne de l'Europe. Quand elle choisit de se faire baptiser, sa mère lui en demanda la raison et sa réponse fut : "*Je cherchais l'amour et j'ai rencontré Jésus.*"

Moi aussi, j'ai toujours cherché l'amour, même si pendant une grande partie de ma vie je l'ai cherché où et comme il ne fallait pas. Je voulais la paix et le bonheur, mais, dans le sexe

et la drogue, je n'ai rencontré que la destruction et la mort. La raison en est que la haine a engendré la haine : l'acte de non-amour qui est à l'origine de ma vie n'a cessé de se répéter dans un enchaînement apparemment sans fin.

Quand cette chaîne s'est-elle brisée ? L'été où j'ai rencontré l'Amour véritable, celui de Jésus-Christ, personnifié par l'amour de Chiara et des autres petits frères de *Nuovi Orizzonti.* Suivre Jésus n'est pas chose facile : c'est une véritable ascension vers les hauteurs (alors que suivre les enfers, c'est une vraie descente en autoroute !). Je me souviens toujours en souriant de la phrase que m'a dite mon évêque au moment où je renouvelais mes promesses dans la communauté : *"Mais, es-tu vraiment sûre de vouloir te marier avec quelqu'un qui est au Ciel et que tu ne vois jamais ?"*

Dans chaque ascension qui se respecte, il y a un chef de cordée qui aide quand on est fatigué et qu'on pense ne plus pouvoir y arriver. Le monde propose un amour *"jetable"*, face auquel l'amour chrétien est apparemment pure folie. Mais cette folie est la seule en mesure de m'apporter la paix, la sérénité, la plénitude et la joie.

Nuovi Orizzonti
Siège social : Via Prenestina 95
03010 PIGLIO (Fr) - ITALIE
Tel./Fax : (00-39) 0775 502353
piglio@nuoviorizzonti-onlus.com

# *Table des matières*